This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
B27
1784

CHEF-D'ŒUVRES

DE

BARON.

Lord Methuen

CHOIX DE PIECES DU THÉATRE FRANÇOIS.

CHEF-D'ŒUVRES DE

Michel Boyron, called

BARON.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIV.

Romance languages
Thin
3-28-24
9975

PRÉCIS

Sur la Vie & les Ouvrages

DE BARON.

MICHEL BARON, fils d'un Marchand d'Iſſoudun, naquit en 1652. Il entra dans la Troupe de la Raiſin, & quelque tems après dans celle de Moliere, qu'il quitta en 1691, avec une penſion du Roi, de mille écus. Il reparut ſur le Théâtre en 1720, âgé de ſoixante-huit ans, & il fut auſſi applaudi, malgré ſon âge, que dans ſa premiere jeuneſſe. On l'appella, d'une commune voix, le Roſcius de ſon ſiecle. Baron étoit né avec tous les dons de la nature, & il les avoit perfectionnés par l'art. Figure noble, voix ſonore, geſtes naturels, intélligence ſupérieure. Ainſi que les grands Peintres & les grands Poëtes, Baron ſentoit bien que les regles de l'art n'étoient pas faites pour rendre le génie eſclave. « Les regles, diſoit cet Acteur ſublime, » défendent d'élever les bras au-deſſus de la » tête, mais ſi la paſſion les y porte, ils ſeront » bien; la paſſion en fait plus que les regles ».

Rouſſeau a dit de cet Acteur:

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton.
De ſon art enchanteur l'illuſion divine
Prêtoit un nouveau luſtre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Élevé ſous les yeux de Moliere, Baron puiſa dans les diſcours de ce grand Maître d'excellents préceptes. L'intelligence théâtrale qui regne dans pluſieurs de ſes Comédies, en eſt une preuve. Le dialogue en eſt vif, les ſcenes en ſont variées: rarement elles offrent de grands tableaux; mais l'Auteur ſait rendre, d'après nature, certains originaux auſſi importuns dans la ſociété qu'amuſants ſur la ſcene. On voit enfin qu'il avoit étudié le monde autant que le théâtre. Il mourut en 1729, âgé de ſoixante-dix-ſept ans.

L'HOMME A BONNE FORTUNE,

COMÉDIE;

Représentée pour la premiere fois en 1686.

ACTEURS.

MONCADE, Amant de Léonor.

ÉRASTE, Amant de Lucinde.

PASQUIN, Valet de Moncade.

ERGASTE, homme aposté.

UN LAQUAIS d'Araminte.

UN LAQUAIS de Cidalise.

UN LAQUAIS de Lucinde.

LUCINDE, Amante de Moncade.

LÉONOR, Sœur d'Éraste.

ARAMINTE, Amante de Moncade.

CIDALISE, Amante de Moncade.

MARTON, Suivante de Lucinde.

La Scene est à Paris, dans la Maison de Lucinde.

L'HOMME A BONNE FORTUNE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

LÉONOR.

OUI, mon frere, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très-inutile, si l'on ne la détrompe de Moncade.

MARTON.

Elle l'aime, vous ne l'ignorez pas; elle est veuve,

& je sais bien moi que si l'on n'y donne ordre, & promptement, elle n'attendra pas qu'elle ait vingt-cinq ans pour épouser Moncade, quoiqu'elle ait peu de tems à attendre. Comptez sur ce que je vous dis; depuis quelques années que je suis avec elle, je dois la connoître.

LÉONOR.

L'intérêt de votre amour à part, que pensera Damis, son Oncle & son Tuteur, s'il la trouve mariée sans en être averti? Ne sera-t-il pas en droit de se plaindre de nous, lui qui nous a priés de venir loger avec elle, de veiller à sa conduite, & de lui en rendre compte?

ÉRASTE.

Je vois tout cela comme vous le voyez; mon amour ne me dit que trop ce que je devrois faire, mais je crains de déplaire à Lucinde: & d'ailleurs ces moyens....

MARTON.

Et pendant toutes ces irrésolutions, Moncade, peut-être, épousera Lucinde.

ÉRASTE.

Que faut-il donc que je fasse?

LÉONOR.

Satisfaire à votre promesse; avertir Damis de tout ce qui se passe, lui déclarer votre passion pour

ſa niece, n'oublier rien de ce qui peut ſervir à vous rendre heureux.

ÉRASTE.

Je ne pourrai jamais.....

MARTON.

Et que de fauſſes délicateſſes!

ÉRASTE.

Mais ma ſœur, de grâce.....

LÉONOR.

Mon frere, en un mot, voulez-vous épouſer Lucinde, ou non?

ÉRASTE.

Si je le veux!

LÉONOR.

Faites donc ce que l'on vous dit, nous aurons ſoin du reſte.

ÉRASTE.

Mon bonheur eſt entre vos mains.

MARTON.

Adieu donc.

SCENE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

MARTON, que fait Lucinde ?

MARTON.

Je viens de l'habiller, elle fera bientôt ici.

LÉONOR.

Ne faurions-nous trouver le moyen de faire donner Moncade dans quelque panneau ?

MARTON.

Bon ! il donnera le plus aifément du monde dans tous ceux qu'on voudra ; mais je vous avertis qu'il s'en tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LÉONOR.

Malgré tout cela, Marton, il faut fervir mon frere ; tu me l'as promis.

MARTON.

Je n'ai déja pas mal commencé, & pendant ces deux jours que Moncade a été à la campagne, vous croyez bien que je n'ai rien oublié pour jetter des foupçons dans l'efprit de Lucinde.

LÉONOR.

La voici.

SCENE III.

LÉONOR, MARTON, LUCINDE.

LÉONOR.

QU'AVEZ-vous donc, Madame? Que vous me paroiſſez triſte!

LUCINDE.

Je ne ſais, Madame; je n'ai point dormi.

LÉONOR.

Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas aſſez de ſoin de vous le rendre?

LUCINDE.

Vous êtes trop bonne, Madame, de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde.

LÉONOR.

Je vous avoue que je voudrois vous voir plus tranquille.

(Lucinde tourne la tête vers l'appartement de Moncade.)

Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis! il faut être autant de vos amis que j'en ſuis....

LUCINDE.

Mais point, Madame, il me femble que je vous écoute; & quand cela ne feroit pas, devriez-vous prendre garde à ce que je fais?

LÉONOR.

Si je le dois, Madame! eft-ce que je ne m'intéreffe pas à tout ce qui vous touche? Croyez-vous que je verrois avec plaifir des gens abufer de votre bonne-foi? Ne me feroit-il point fenfible de vous voir faire une injufte préférence, & ne devrois-je point m'efforcer à vous faire connoître la différence des cœurs qui s'attachent à vous? Croyez-moi, Madame, j'en connoîs, & vous les connoiffez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui facrifiéroient....

LUCINDE.

Marton, avez-vous vu.... (*Elle tourne la tête encore.*)

LÉONOR.

Madame, je vois bien que je vous embaraffe.

LUCINDE.

Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue...

LÉONOR.

Je vous laiffe.

LUCINDE.

Hé! non, Madame.

SCENE IV.

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

IL est vrai que vous avez quelquefois des distractions....

LUCINDE.

Marton ?

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Est-il sorti ?

MARTON.

Qui ?

LUCINDE.

Est-il sorti, te dis-je ?

MARTON.

Éraste.

LUCINDE.

Non.

MARTON.

Votre Laquais ?

LUCINDE.

Qui te parle de mon Laquais ? Moncade est-il sorti ?

MARTON.

Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé. Depuis quelque tems vous devenez si difficile à servir, qu'il faudroit une plus grande pénétration & une plus grande patience que la mienne pour pouvoir vous entendre, & pour pouvoir durer avec vous : suis-je maître, moi, de vos distractions & de vos caprices ? Et ne diroit-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée ?

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Vous plairoit-il de vous taire ?

MARTON.

Non, Madame ; c'est bien ma faute, vraiment, si Monçade a passé deux jours sans vous voir ! que vous êtes coïffée mal-à-propos de ce petit vilain-là !

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Encore une fois, vous plairoit-il de vous taire ?

MARTON.

Non, Madame; vous m'avez priſe pour parler, & je parle, & je parlerai.

LUCINDE.

Hé bien! Marton, je vous défends de vous taire; je ne ſais plus que ce moyen-là pour vous empêcher de parler.

MARTON.

Vous ſavez bien que le Médecin me dit hier, devant vous, que j'avois une réplétion de paroles ſi exceſſive, que ſi je n'y donnois ordre.... Voyez-vous, Madame, le ſilence m'eſt mortel.

LUCINDE.

Ah! parlez, Marton.

MARTON.

Ah! je me ſens déja ſoulagée.... Dites-moi un peu, Madame, dans le tems que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagérer, que le plus heureux état que puiſſe ſouhaiter une femme eſt celui d'être veuve, & que pour rien au monde vous ne vous remarieriez; qui ſeroit venu vous propoſer pour mari, ou pour amant (auſſi-bien en ce tems-ci n'y fait-on guère de différence) un homme toujours inquiet, toujours biſarre, toujours content de lui, jamais content des autres, amoureux aujourd'hui, demain perfide; qu'euſſiez-vous dit?

LUCINDE.

On m'auroit vivement offenſée.

MARTON.

Ah! pour offenſée, non; ſi cela étoit, vous ſentiriez l'outrage que vous vous faites, & la honte que vous recevez....

LUCINDE.

Moi!

MARTON.

Vous, Madame; n'aimez-vous pas Moncade? C'eſt ſon portrait que je viens de faire.

LUCINDE.

Comme vous le peignez, Marton!

MARTON.

Comme il eſt, Madame, & comme il devroit vous paroître. Tant qu'il n'a eu deſſein que de vous plaire, & d'être aimé de vous, le plus joli homme du monde étoit Moncade; mais dès qu'il a vu que vous le vouliez toujours fidele & toujours amoureux, a-t-il ſeulement pu ſe réſoudre à conſerver les moindres égards pour vous? Que n'avez-vous pas fait pour lui? Songez enfin, Madame, que vous vous devez quelque choſe à vous-même. Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre? Que voulez-vous qu'on penſe d'un jeune-homme aimable ſans bien, logé chez vous ſous le nom de

votre parent, & qui n'a jamais été en état de faire de dépenſe que depuis que vous l'aimez. Je veux que le deſſein de l'épouſer puiſſe juſtifier votre conduite ; mais en attendant, vous laiſſez penſer, vous laiſſez dire, & inſenſiblement vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur, je crois; j'en jurerois même, que votre paſſion n'eſt point allée au-delà des regards & de la parole ; mais, Madame, eſt-on obligé de croire ce que Marton croit de vous ? Le monde, qui n'eſt pas bon, mene ſouvent la paſſion des autres plus loin qu'elle n'eſt allée ; penſez à votre gloire & à votre repos. Mais, Madame, où allez-vous ?

LUCINDE.

Je ne ſais : Moncade feroit-il éveillé ? Mais, non. Vas-y toi-même, examine ſes actions, ſes diſcours, & m'en rapporte juſques aux moindres paroles.

MARTON.

Ce ſont des ſoins bien inutiles, j'aurai toujours mal entendu, ſi je ne le peins conſtant, amoureux, fidele.

SCENE V.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

AH! te voilà, Pafquin; que cherches-tu donc tant?

PASQUIN.

Je cherchois une folle; je t'ai trouvée, je ne cherche plus rien, comme tu vois.

MARTON.

Tu n'es pas mal impertinent; puis-je voir ton Maître?

PASQUIN.

Non, il n'eft encore éveillé que pour lui; avant qu'il ait niaifé tout fon foul dans un fauteuil & à fa toilette, il a, ma foi! encore plus d'une bonne demi-heure à dormir.

MONCADE, *de fa chambre.*

Hé, hé! Pafquin?

PASQUIN.

Monfieur.

MARTON.

Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN.

Tu n'aimes pas les nudités, à ce que je vois : attends, aide-moi, je te prie, à porter la toilette ici.

MARTON.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Il dit qu'il fume dans sa chambre.

MARTON.

J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête beaucoup plus que dans sa chambre.

MONCADE.

Allons donc, hei !

PASQUIN.

On y va. Comme diable il crie ! ne diroit-on pas qu'il a bien des affaires ?

SCENE VI.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

VIENDRAS-tu donc ?

PASQUIN.

Me voilà.

MONCADE.

Quel tems fait-il ?

PASQUIN.

Il n'en fait point.

MONCADE.

Maraud, n'eſt-il venu perſonne me demander ?

PASQUIN.

Le griſon d'Araminte eſt dans un cabaret qui attend que vous ſoyez éveillé.

MONCADE.

Cidaliſe n'a-t-elle point envoyé ici ?

PASQUIN.

Je vous le gardois pour la bonne bouche, tenez voilà une lettre & une montre qu'elle vous envoie ; ſon griſon va venir pour prendre la réponſe.

MONCADE.

Tu n'as qu'à les mettre là.

PASQUIN.

Ne liſez-vous pas la lettre ?

MONCADE.

Non ; je ſais tout ce qu'il y a dedans.

PASQUIN.

On frappe à la porte ; ouvrirai-je ?

MONCADE.

Vois ce que c'eſt. Ah! c'eſt de la part d'Araminte.

SCENE VII.

MONCADE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS *donne une agraffe de pierreries.*

OUI, Monſieur; voilà ce que Madame vous envoie; faites-vous réponſe?

MONCADE.

Réponſe? Non.

LE LAQUAIS.

Viendrez-vous, Monſieur?

MONCADE.

Non.

LE LAQUAIS

Demain; n'eſt-ce pas, Monſieur?

MONCADE.

Oui, un de ces jours. Hé! Paſquin? N'y a-t-il pas là une montre? (*Il donne la montre au Laquais.*) Porte cela à ta Maitreſſe. Allons donc, qu'on acheve de m'habiller.

SCENE VIII.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

Et que dira Cidaliſe, quand elle ne vous verra plus ſa montre ?

MONCADE.

M'habilleras-tu, te dis-je ?

PASQUIN.

Et vous ne vouliez pas ſortir !

MONCADE.

Je ne ſais ce que je ferai ; j'ai bien envie de paſſer la journée ici. Non ; il faut que je ſorte ; on frappe, n'eſt-ce point encore quelque Laquais ?

PASQUIN.

Non, Monſieur ; perſonne n'a frappé : avouez que c'eſt un fatiguant mérite que celui d'être un joli homme, & de ne pouvoir pas faire un pas ſans être couru de tout le monde ; il y a quelques chagrins & quelques périls à eſſuyer, oui, quand on eſt fait comme vous.

MONCADE.

Il y a des momens où je voudrois n'être point fait

fait comme je suis, & où je donnerois toutes choses au monde pour être fait comme toi : ne saurois-tu point quelque secret pour me faire haïr ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, & facile même. Vous n'avez qu'à continuer de vivre comme vous vivez, & je vous garantis haï & méprisé de tout le genre humain ; on heurte ce coup-ci.

MONCADE.

Ouvre.

PASQUIN

C'est de la part de Cidalise.

SCENE IX.

MONCADE, UN LAQUAIS, PASQUIN.

UN LAQUAIS.

MONSIEUR, j'ai donné une lettre & une montre.

MONCADE *donne l'agraffe.*

Je sais ce que c'est ; tiens donne-lui cela.

SCENE X.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN

CE qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

MONCADE.

Te voilà bien étonné ?

PASQUIN.

Moi! point: je trouve cela le mieux du monde; aimer celle-ci aujourd'hui, demain la trahir; prendre de l'une pour donner à l'autre; fausses confidences, noiceurs, billets sacrifiés, flatteries, médisances; bagatelles! me voilà prêt à tout; nous n'en serons pas plus riches à la fin: mais nous rirons bien, n'est-ce pas, Monsieur ?

MONCADE.

Ha! je suis ravi de te voir raisonnable.

PASQUIN.

Ha! Monsieur, qu'un Diable & un Hermite vivent ensemble quelque tems, l'Hermite deviendra Diable, ou le Diable Hermite, j'en suis absolument convaincu: çà, voyons qui sera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle

perfidie ; car auſſi-bien vois-je clairement que votre tendreſſe eſt uſée pour la Marquiſe.....

MONCADE.

Laquelle ?

PASQUIN.

Hélas ! celle à qui vous juriez il n'y a pas long-tems, de n'être jamais infidele.

MONCADE.

Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN.

Vos feux ne ſont guère plus véhémens pour cette bonne Dame à qui je portai votre portrait le même jour.

MONCADE.

Ah, fi ! je ne la puis ſouffrir, elle met du blanc.

PASQUIN.

Et l'autre, ſa bonne amie ?

MONCADE.

Elle n'a point d'eſprit.

PASQUIN.

Et la veuve de ce Conſeiller ?

MONCADE.

Elle n'eſt pas riche.

PASQUIN.

Et sa sœur ?

MONCADE.

Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN.

L'odeur du tabac ! hé, mort de ma vie ! de toutes celles-là, il n'y en a pas une dont vous ne m'ayez rompu la tête. Ah, Pasquin ! disiez-vous, elle est toute charmante, je l'aimerai toute ma vie, je souffrirois mille morts plutôt que d'avoir conçu le dessein de changer : je vous écoute, je la regarde, je l'examine ; je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain, je suis un sot, elle n'a pas le cœur délicat, ses manieres sont rudes, elle vous aime trop, elle est jalouse ou bien indifférente, elle ne peut souffrir l'odeur du tabac ; enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE.

Que t'importe ?

PASQUIN.

Comment donc, que m'importe ? Vous ne contez pour rien mille faux serments que je fais tous les jours ?

MONCADE.

Pourquoi les fais-tu ?

PASQUIN.

Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE.

Qui t'a chargé de ce soin?

PASQUIN.

Ah, ah! ceci n'eſt pas mauvais; qui m'en a chargé, dites-vous?

MONCADE.

Oui.

PASQUIN.

Mon honneur.

MONCADE.

L'honneur de Paſquin?

PASQUIN.

Aſſurément: ne voudriez-vous pas que j'aidaſſe à confirmer par-tout, que le plus ſcelerat, le plus vain, le plus infidele, le moins amoureux homme du monde, c'eſt vous?

MONCADE.

Cela ne me plairoit point du tout.

PASQUIN.

Hé! que voulez-vous que je diſe à de ſemblables diſcours? car vous ne voyez là que l'ébauche du

portrait qu'on me fait de vous tous les jours : que faut-il donc que je réponde ?

MONCADE.

Rien ; te taire, & commencer dès-à-préfent.

PASQUIN.

Oh ! Monfieur, qui ne dit mot, confent, & je ne veux point qu'on croie dans le monde que je connoiffe votre caractere, & que je l'approuve, puifque je refte avec vous ; & d'ailleurs, par ma foi ! je ferois bien mes affaires & les vôtres : car enfin, voyez-vous, chacun fonge à fon petit intérêt ; je n'aurois qu'à me taire, vraiment ! fur cent queftions que l'on me fait : mon pauvre Pafquin, me dit l'une, tiens voilà une bague, je te prie, apprends-moi ce que fait ton Maître, à quelle heure eft-il revenu ? Comment eft-il quand il ne me voit pas ? Songe-t-il à moi ? Te parle-t-il de moi ? Eft-il inquiet, joyeux, trifte, gai, mélancolique, content, taciturne, évaporé, chagrin, plaifant, fage, fou, que diable fais-je ? & cent mille autres de femblable nature.

MONCADE.

Hé bien ! que réponds-tu pour lors ?

PASQUIN.

Selon la bague.

MONCADE.

Ah! je ſavois bien que chez toi mon honneur & le tien marchoient bien loin après ton intérêt. Changeons de diſcours; ſais-tu bien une choſe?

PASQUIN.

Qu'eſt-ce?

MONCADE.

Je crois que je ſuis amoureux.

PASQUIN.

Quoi amoureux! là ce qu'on appelle amoureux de bonne-foi?

MONCADE.

Oui, te dis-je, amoureux.

PASQUIN.

Mais parlez-vous-là ſérieuſement?

MONCADE.

Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire?

PASQUIN.

Et Lucinde?

MONCADE.

Oh! Lucinde, Lucinde; elle n'en ſaura rien.

PASQUIN.

Tant-mieux pour vous. Mais, dites-moi, combien cela durera-t-il?

MONCADE.

Tu m'en demandes trop ; comme ſi l'on pouvoit répondre de cela.

PASQUIN.

La connois-je ?

MONCADE.

Tu la connois.

PASQUIN.

Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu, car je ne vous en ai jamais ouï parler.

MONCADE.

A-peu-près.

PASQUIN.

Eſt-elle belle ?... Bon! peſte du ſot! eſt-ce à préſent qu'il faut vous le demander ; vous me le direz dans peu de tems : où loge-t-elle, loin d'ici ?

MONCADE.

Non.

PASQUIN.

Tant-mieux ; car dans les commencements c'eſt une fatigue de diable, quand il faut porter reglément trois billets tous les jours.

MONCADE.

Tu n'auras pas grand peine à le faire, tu les donneras ſans ſortir.

PASQUIN.

Hé! comment?

MONCADE.

Elle loge ici.

PASQUIN.

C'eſt Léonor?

MONCADE.

Tu l'as dit.

PASQUIN.

Ah, Monſieur!

MONCADE.

Qu'as-tu?

PASQUIN.

Songez-vous bien à ce que vous faites?

MONCADE.

Fort bien.

PASQUIN.

Léonor, amie de Lucinde! à ſa vue! vous n'y ſongez pas, ou vous voulez vous perdre abſolument. Hé! Monſieur, où eſt la probité, l'honneur; ſongez-vous, dis-je....

MONCADE.

J'aime les moralités, elles endorment.

PASQUIN.

Tenez, Monſieur, voilà Marton, inſtruiſez-la de tout ce beau deſſein.

SCENE XI.

MONCADE, MARTON, PASQUIN.

MONCADE.

Hé! bon jour, Marton; que voulez-vous?

MARTON.

Vous donner le bon-jour, Monſieur. J'ai à vous parler de la part de Madame.

MONCADE.

Mon juſte-au-corps.

MARTON.

Si je n'avois cru rendre ſervice à Madame & à vous, Monſieur, je ne me ſerois pas chargée de vous parler; je me ſuis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire; vous ſavez ſi je ſuis dans vos intérêts; cela me fait peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux: que ne donnerois-je pas pour vous voir faire de ſérieuſes réflexions ſur votre humeur; pour moi je vous crois trop honnête-homme pour ne vous pas re-

procher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

MONCADE.

Ma montre.

MARTON.

Oseroit-on vous dire que vos ſentiments diſperſés à vingt coquettes, ne vous rendront ni plus aimable ni plus heureux ; à qui devroient-ils être fideles, ces ſentiments que nous ne voyons plus, ſi ce n'eſt à la plus tendre, & peut-être à la plus aimable perſonne du Royaume ? Croyez-moi, Monſieur, & vous croirez une fille toute affectionnée à vos intérêts; ſoyez heureux pendant que vous pouvez l'être, il vient un tems où le deſir de le devenir n'eſt plus qu'un deſir déſeſpérant : vous ne ſerez pas toujours aimable, & vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime.

MONCADE.

Mon épée.

MARTON.

Cinquante-mille écus & Lucinde, en ce tems-ci, la jolie ſomme ! cela devroit être bien tentant pour vous ; & je ne ſache guère que vous qui voulût s'aviſer de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE.

Ma bourſe.

MARTON.

En vérité, Monſieur, vous avez beau dire & beau faire, à quelque uſage que vous prétendiez

mettre tout le mérite que vous avez, & vous en avez beaucoup, si l'on en croit les connoisseuses, je veux devenir la plus grande Demoiselle de Paris, s'il peut jamais vous valoir cinquante-mille écus & Lucinde.

MONCADE.

Ma perruque.

MARTON.

Ce que je vous dis devroit-il vous paroître assez désagréable pour ne vouloir pas seulement me dire un mot.

MONCADE.

Suis-je bien, Marton?

MARTON.

Hé! vous n'êtes que trop bien, & nous en enrageons.

MONCADE.

Mes gants, mon chapeau. Adieu, Marton. (*En s'en allant.*) Hé! Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

MONCADE.

Ecoute.

SCENE XII.

PASQUIN, MARTON.

MARTON.

PAR ma foi ! voilà un vilain petit homme. Et toi, t'imagines-tu que je m'accommode de tes froideurs & de tes abſences d'amour ?

PASQUIN.

J'aime les moralités, elles endorment.

MARTON.

Va, va, traître, je t'apprendrai....

PASQUIN.

Tu ne ſais ce que tu dis.

MARTON.

Comment, à une fille comme moi ! un homme comme toi ! Scélérat, infâme....

PASQUIN.

Laiſſe, laiſſe ces beaux noms, ces noms illuſtres, à l'indigne Petit-Maître que je ſers : donne m'en de plus doux, & qui me conviennent.

MARTON.

A toi, des noms plus doux !

PASQUIN.

Ha ! pardon, ma fille, j'ai la tête si pleine des folies de Moncade,...

MARTON.

Et des tiennes.

PASQUIN.

Que sans penser que tu fusses-là....

MARTON.

Maniere de justification assez obligeante, je t'en tiendrai compte.

PASQUIN.

Je te redisois les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTON.

Je le crois ! tu sais que j'ai à me plaindre de toi, & que je trouve fort mauvais....

PASQUIN.

Suis-je bien, Marton ?

MARTON

Ah, traître ! tu copies Moncade ; mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde.

PASQUIN.

Adieu, mon enfant, je vous donne le bon-jour.

MARTON.

La peste soit du maroufle !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

UN LAQUAIS, ARAMINTE.

LE LAQUAIS.

JE vais voir si l'on peut voir Madame.

ARAMINTE.

Hé ! mon enfant, dis-moi un peu, je te prie ; Moncade est-il ici ?

LE LAQUAIS.

Je ne sais ; je ne crois pas : sonnerai-je, Madame ?

ARAMINTE.

Oui, sonne : où peut être Moncade ? Sa conduite ne me satisfait point ; il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable, dans le même moment qu'il le fait ; & le peu d'empressement qu'il marque pour me voir, détruit le plaisir que j'ai reçu de la montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCENE II.

MARTON, ARAMINTE, LE LAQUAIS.

MARTON.

HÉ bien ! qui diantre te fait ſonner ſi fort ?

LE LAQUAIS.

On demande Madame.

ARAMINTE.

Que fait-elle ?

MARTON.

Elle n'a point dormi de toute la nuit, elle vient de s'aſſoupir tout-à-l'heure : ſi vous voulez, pourtant, j'irai lui dire ?

ARAMINTE.

Non, Marton, j'attendrai qu'elle ſoit éveillée.

MARTON.

Ou que Moncade ſoit revenu.

ARAMINTE.

Pourquoi Moncade ?

MARTON.

Pour vous tenir compagnie en attendant Madame.

ARAMINTE.

Je n'ai que faire de Moncade.

MARTON.

Et cependant, Madame, pardonnez-moi ſi je vous parle ſi librement; il court un bruit que vous ne le haïſſez pas.

ARAMINTE.

Moi!

MARTON.

Tout le monde dit qu'il vous aime, du moins.

ARAMINTE.

Tout le monde a menti, Marton; & s'il eſt vrai que certains rapports entre les gens forment ordinairement les paſſions, je ne me tiendrois guère plus coupable de l'aimer, que de lui avoir inſpiré de l'amour; de grâce, quand vous entendrez de pareilles ſotiſes.... Mais qui prend donc plaiſir à ſemer des galanteries de la ſorte? Moncade lui-même n'y auroit-il point de part?

MARTON.

Hé! Madame, à quoi vous arrêtez-vous? ce qui vous fâche, fait aujourd'hui la gloire de la plupart des Dames, & le plaiſir de faire dire qu'on les aime, l'emporte ſur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE.

Je ne ſuis point de celles-là, Marton; & Moncade feroit de tous les hommes celui de qui je voudrois le moins qu'on le dît.

MARTON.

C'eſt cependant, dit-on, la coqueluche de Paris.

ARAMINTE.

Ce n'eſt pas la mienne.

MARTON.

Il a de l'eſprit, pourtant.

ARAMINTE.

Je le trouve d'une ſottiſe, & le plus ennuyeux perſonnage....

MARTON.

Il eſt bien fait.

ARAMINTE.

Cela ſe peut-il dire? Je ne le puis ſouffrir.

MARTON.

Pour écrire, perſonne n'écrit mieux que lui.

ARAMINTE.

Que dites-vous? Il eſt vrai que je n'ai point vu de ſes lettres; mais enfin à ſes manieres je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTON.

Ha ! j'en connois d'aſſez difficiles qui ne laiſſeroient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE.

Et qui, Marton ?

MARTON.

Quel intérêt y prenez-vous ?

ARAMINTE.

J'ai des raiſons pour le ſavoir.

MARTON.

J'en ai peut-être pour ne vous pas le dire.

ARAMINTE.

Je t'en conjure.

MARTON.

Que vous importe ?

ARAMINTE.

Je voudrois connoître la malheureuſe qui s'attacheroit ſi mal-à-propos.

LE LAQUAIS.

Cidaliſe demande à voir Madame.

MARTON.

Tenez, voilà juſtement une de ces malheureuſes.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

ARAMINTE, CIDALISE.

CIDALISE.

Vous voilà bien ſeule, Madame !

ARAMINTE.

Vous voyez, Madame.

CIDALISE.

Où eſt Lucinde, Madame ?

ARAMINTE.

J'attends qu'elle ſoit éveillée.

CIDALISE.

Il faut que je faſſe la même choſe, puiſqu'auſſi bien je viens de renvoyer mon carroſſe.

ARAMINTE.

J'ai le mien là-bas, Madame, dont vous pouvez librement diſpoſer.

CIDALISE.

Pourrois-je être mieux qu'avec vous, Madame !

ARAMINTE.

Je ſais des gens que vous me préfereriez ſans peine.

CIDALISE.

C'eſt du moins quelque choſe, que je vous le diſe.

ARAMINTE.

C'eſt peu de choſe lorſque l'on eſt inſtruite du contraire; mais que vois-je?

CIDALISE.

Que voyez-vous, Madame?

ARAMINTE.

J'admire votre attache, les diamants en ſont fort nets, ils ſont tout-à-fait bien mis en œuvre.

CIDALISE.

La trouvez-vous belle, Madame?

ARAMINTE.

Fort belle, Madame.

CIDALISE.

Je ſuis ravie qu'elle ſoit de votre goût.

ARAMINTE.

Il n'y a pas long-tems que vous l'avez, Madame?

CIDALISE.

Il y a très-long-tems, Madame; mais je la porte rarement.

ARAMINTE.

Me tromperois-je! avec votre permiſſion, Ma-

dame. Non, Madame, il n'y a pas ſi long-temps que vous dites.

CIDALISE.

Je vous dis vrai, Madame.

ARAMINTE.

Je ſais ce que je dis, Madame.

CIDALISE.

Et moi, Madame, je ſais que vos queſtions commencent à me laſſer.

ARAMINTE.

Mais, de grâce, dites-moi comment vous l'avez eue ?

CIDALISE.

Je n'ai point de compte à vous rendre là-deſſus.

ARAMINTE.

Où l'avez-vous achetée ?

CIDALISE.

Finiſſons, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Elle ne vous coûte guère.

CIDALISE.

(*Elle reconnoît la montre qu'elle avoit envoyée à Moncade.*)

Elle me coûte, Madame, elle me coûte autant que vous avez payé de votre montre.

ARAMINTE.

Quel galimatias me faites-vous, Madame? Qu'a de commun ma montre avec l'attache dont je vous parle?

CIDALISE.

Madame, n'entrons point dans un éclairciſſement fâcheux. Dans ces ſortes d'affaires, le meilleur eſt de paſſer la choſe ſous ſilence; il s'en trouve de bien plus malheureuſes. Dans cette aventure, du moins, ſi nous perdons un amant, nous retrouvons nos bijoux: je vais vous rendre votre attache, ou je la garderai, ſi vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE.

Non, Madame; je ne veux rien garder qui me donne le moindre ſouvenir du plus ſcélérat de tous les hommes.

CIDALISE.

Tenez, Madame, voilà votre attache.

ARAMINTE.

Et voilà votre montre.

SCENE IV.

ARAMINTE, MARTON, CIDALISE.

MARTON.

QUEL troc faites-vous-là ? Que je voie.

CIDALISE.

Ce n'eſt rien, Marton : adieu, Madame, je vais prendre votre carroſſe.

ARAMINTE.

Ne le gardez pas.

CIDALISE.

Je ne vais qu'ici près.

MARTON.

Madame va venir ici.

CIDALISE.

Je me ſuis ſouvenue d'une affaire preſſée.

ARAMINTE.

Ta Maitreſſe vient, dis tu ?

MARTON.

Je l'entends.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

Je prétends tout-à-l'heure me venger de la perfidie de Moncade.

SCENE V.

ARAMINTE, LUCINDE.

LUCINDE.

Madame, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir fait attendre.

ARAMINTE.

Je ſuis venue ici pour vous dire la choſe du monde qui doit vous ſurprendre le plus.

LUCINDE.

Ne tardez point, Madame; je ſuis déja dans une impatience....

ARAMINTE.

Non, Madame, s'il vous plaît; ce ſera devant Moncade.

LUCINDE.

A-t-il quelque part dans ce que vous avez à me dire?

ARAMINTE.

Je veux vous faire connoître quel eſt le cœur d'un homme que vous eſtimez peut-être trop.

LUCINDE.

Madame, voilà la porte de son appartement. Marton, Marton!

SCENE VI.

ARAMINTE, LUCINDE, MARTON.

MADAME.

LUCINDE.

Dites à Moncade que Madame veut lui parler.

MARTON.

Moncade? Il est sorti, Madame, il y a plus d'une heure. (*Elle sort.*)

LUCINDE.

Voilà qui est bien; je n'apprendrai donc point, Madame, ce qu'il étoit, disiez-vous, si important que je susse.

ARAMINTE.

Outrage-t-on ainsi les gens? Non, Madame, je vous le répete encore une fois, Moncade ne mérite pas d'être considéré par une personne comme vous.

LUCINDE.

Vous me paroissez assez bien instruite, Madame, & la maniere dont vous parlez de lui, commence-

roit à me déplaire, si vous continuyez à me cacher les raisons qui vous y obligent.

ARAMINTE.

Hé bien! Madame, apprenez à votre honte & à la mienne, que Moncade nous trompoit toutes deux, qu'il est le plus scélérat des hommes; & qu'enfin désabusée par ses perfidies, j'ai cru que je devois vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE.

Vous m'obligez beaucoup, Madame, quoiqu'un peu tard; & vous souffrirez sans vous fâcher, s'il vous plaît, que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur, si vous étiez encore dans la vôtre.

ARAMINTE.

Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a voulu, Madame; & ce sont des éclaircissements qu'entre lui, vous & moi....

LUCINDE.

Ah! Madame, de pareils éclaircissements entre trois personnes sont ordinairement fâcheux; évitons-les, & me donnez sans eux, je vous prie, toutes les marques que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE.

Vous allez voir Moncade tout entier, Madame.

LUCINDE.

Ah, volage!

SCENE VII.

ARAMINTE, LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part.*

ON parle de mon Maître.

ARAMINTE.

Je vous rendrai certaine.

LUCINDE.

Perfide !

PASQUIN.

C'eſt de lui.

ARAMINTE.

Tenez, Madame, liſez.

LUCINDE.

Traître, infidele !

PASQUIN.

Oh ! c'eſt de lui aſſurément, je le reconnoîs aux épithetes. Écoutons.

ARAMINTE.

Vous ſaurez, je vous prie, que c'eſt la ſeule qui me ſoit reſtée de plus de trente lettres qu'il m'a écrites, & que j'aurois encore, ſans l'imprudence

d'une de mes femmes qui les lui laiſſa prendre dans ma caſſette ; heureuſement j'avois celle-ci ſur moi : elle ſuffit.

PASQUIN.

Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plutôt.

LUCINDE *lit tout bas.*

. . . .

ARAMINTE.

Qu'en dites-vous, Madame ?

LUCINDE.

Hélas ! Madame, que dirois-je ? je ne dis rien.

ARAMINTE.

Vous prenez cette affaire avec bien de la modération.

LUCINDE.

Dans celles de cette nature, le bruit ſert à peu de choſe.

PASQUIN.

Plût-au-Ciel que nous en fuſſions quittes pour du bruit.

ARAMINTE.

Adieu, Madame.

LUCINDE.

Madame, je vous donne le bon jour.

ARAMINTE.

Ne me rendez-vous pas ma lettre ?

LUCINDE.

Non, Madame, de grâce laissez-la moi.

ARAMINTE.

Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE.

Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE.

Adieu donc, Madame. Où allez-vous ?

LUCINDE.

Madame, je vous laisse ; aussi-bien ne suis-je guère en état, ...

ARAMINTE.

Rentrez donc.

SCENE VIII.

LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part.*

Je le savois bien, moi, que nos bonnes fortunes nous feroient bien voir du pays : juste Ciel !

LUCINDE.

Ah, Pasquin ! où est-ton Maître ?

PASQUIN.

Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE.

Va-t'en lui dire qu'il vienne me parler tout-à-l'heure ; mais tout-à-l'heure ; entends-tu ? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre de la derniere conséquence : qu'il vienne incessamment ; amene-le avec toi, entends-tu bien au moins ?

PASQUIN.

Et oui, Madame, je n'entends que trop, & je n'ai que trop entendu.

LUCINDE.

Va donc vîte ; attends, demeure : je vais lui écrire un mot, cela le pressera davantage ; j'aurai fait dans un instant.

SCENE IX.

PASQUIN, *seul.*

AH ! c'eſt à ce coup-ci que nous voilà perdus ſans reſſource ; que la peſte étouffe les coquets, la coquetterie, & tous ceux qui l'on inventée : nous voilà pris au trébuchet.

SCENE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH, Monſieur !

MONCADE.

Qu'y a-t-il ?

PASQUIN.

Vous êtes perdu.

MONCADE.

Comment ?

PASQUIN.

Monſieur, Araminte, cette maudite Araminte, par des raiſons que je ne comprends pas . . . .

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Elle a remis entre les mains de Lucinde la lettre que vous lui écrivîtes hier.

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Hé bien ! que voulez-vous davantage ? Ne devinez-vous pas la ſuite ?

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Vous rêvez, je penſe, avec votre hé bien.

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Hé bien, hé bien, hé bien ! oh, hé mal ! de par tous les diables ! dîtes-le donc une fois.

MONCADE.

Attends, demeure ici ; je vais....

PASQUIN.

On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE.

N'importe, je vais.... Je voudrois qu'Araminte fût montée.

PASQUIN.

Oh! qu'elle est laide à présent! n'est-ce pas, Monsieur?

MONCADE.

Il faut....

PASQUIN.

Voici Lucinde.

SCENE XI.

LUCINDE, MONCADE, PASQUIN.

LUCINDE.

TIENS, Pasquin, porte à Moncade... Ah! vous voilà, Monsieur; je suis ravie de vous trouver si à propos.

MONCADE.

Hé! Madame, songez-vous encore que je suis au monde?

LUCINDE.

J'y ai songé du moins jusqu'ici; mais désormais...

MONCADE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vos réſolutions ſont priſes.

LUCINDE.

Plût-au-Ciel que je ne t'euſſe jamais vu, monſtre que je ne regarde qu'avec horreur.

PASQUIN.

Cela commence aſſez bien.

MONCADE.

Je reconnois, à ces termes, ceux qui vous les ont inſpirés.

LUCINDE.

Et tu reconnoîtras par les effets, la récompenſe qui t'eſt dûe.

MONCADE.

Je ſais à qui je dois rendre grâces de l'indifférence que vous me marquez depuis quelque tems.

LUCINDE.

Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que toute ma vie je veux avoir pour toi.

MONCADE.

Vous m'apprîtes hier qu'il falloit que je commençaſſe à m'y accoutumer.

LUCINDE.

Infidele, je n'ai jamais paſſé un jour ſans te donner quelque marque de ma tendreſſe.

MONCADE.

C'en ſont de bien tendres, Madame, de répondre ſi mal aux empreſſements que l'on a de recevoir une lettre, ſans daigner faire ſavoir aux gens .... mais, Madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE.

Quelle lettre, perfide ? que veux-tu dire ?

MONCADE.

Ah ! ceſſons ce diſcours, ou m'épargnez de ſemblables noms.

LUCINDE.

Non, non ; je veux que tu t'expliques, je me juſtifierai de tout aiſément, & j'en aurai plus de plaiſir à te convaincre après, de la lâcheté la plus noire. Pourſuis, encore une fois ; de quelle lettre prétends-tu me parler ?

MONCADE.

Hé ! Madame, à quoi tout cela eſt-il bon ? De la lettre que Paſquin vous rendit hier.

LUCINDE.

A moi ?

MONCADE.

A vous, Madame.

LUCINDE.

Moi, j'ai reçu une lettre !

MONCADE.

Hé! vous-même, Madame.

LUCINDE.

Que Pasquin m'a rendue?

MONCADE.

Lui-même.

LUCINDE.

Cela est faux.

MONCADE.

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

MONCADE.

N'écrivis-je pas une lettre hier?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

MONCADE.

Ne te dis-je pas de la porter à Paris?

PASQUIN.

Cela est vrai.

MONCADE.

A qui te dis-je de la rendre?

PASQUIN.

A qui?

MONCADE.

Oui, coquin, à qui? N'étoit-ce pas à Madame?

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

MONCADE.

N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN.

J'en demeure d'accord.

MONCADE.

N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN.

Cela eſt certain.

MONCADE.

Hé bien! qu'as-tu fait, bourreau; réponds?

PASQUIN.

Monſieur......

MONCADE.

Tu l'as perdue, n'eſt-ce pas?

PASQUIN.

Monſieur, quand je ſuis entré dans la chambre de Madame, lorſque j'ai cru prendre la Lettre pour la mettre entre ſes mains.....

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE.

(*Au Valet.*) Ah, coquin ! (*à Lucinde.*) Madame, je vous demande pardon ; (*au Valet.*) je ne sais qui me tient ; (*à Lucinde.*) je suis au désespoir de vous avoir accusée aussi injustement que j'ai fait. (*Au Valet.*) Cherche cette Lettre, Maraud ; y avoit-il quelqu'un dans la chambre ?

PASQUIN.

Il y avoit mille gens, Monsieur.

MONCADE.

Ma Lettre sera perdue, je suis au désespoir, on verra que je vous priois de venir passer à la campagne quelques heures avec moi chez ma Tante, & ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer..... Mais de grâce, Madame, puisque je n'ai pu vous déguiser mes sujets de chagrins, apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi.

LUCINDE.

Ah ! le détour est fort adroit, je l'avoue, & je serois peut-être assez bonne pour te croire, si le billet pouvoit s'accorder à ce que tu me dis ; je l'ai ce billet, il est entre mes mains ; ne t'informe

point de la maniere dont il y eſt venu, & voyons comme tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qu'il y paroît pour moi.

MONCADE.

Du mépris pour vous!

LUCINDE.

Oui, cruel! & dans toute ſon étendue. Écoute.

(*Elle lit.*)

Je ſuis à la campagne depuis deux jours, & j'y ſuis ſans Lucinde? La complaiſance que je ſuis obligé d'avoir pour une Tante malade, me fait reſter ici dans une étrange ſolitude. N'eſſaiera-t-on point de me la rendre ſupportable? Si vous ne vous chargez de ce ſoin, ma chere Lucinde, toute la terre enſemble n'en viendroit pas à bout, je n'aimerai & n'adorerai que vous de ma vie. Adieu.

PASQUIN.

Vous verrez qu'on aura contrefait ſon écriture, que dira-t-il?

MONCADE.

Ah! je connoîs à préſent qu'il n'eſt rien que l'on n'empoiſonne; donnez-moi ce billet, Madame, je vous prie....

(*Il lit de cette maniere.*)

Je ſuis à la campagne depuis deux jours, & j'y ſuis ſans Lucinde! La complaiſance que je ſuis obligé d'avoir pour une Tante malade, me fait reſter ici dans une

étrange solitude. N'essaiera-t-on point de me la rendre supportable. Si vous ne vous chargez de ce soin, ma chere Lucinde, toute la terre ensemble n'en viendroit pas à bout, je n'aimerai & n'adorerai que vous de ma vie. Adieu.

Ce billet est rempli de mépris pour vous?

LUCINDE.

Ah! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien foible.

MONCADE.

Ceci cache quelque chose encore, Madame; éclaircissez-m'en, je vous en conjure, que je connoisse les gens de qui je dois me défier.

LUCINDE.

Non, Moncade, contentez-vous que je n'ajoûte point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnois.

MONCADE.

Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui; mais l'innocence est-elle toujours reconnue, & ne dois-je point appréhender que la mienne ne succombe à la fin sous les traits de quelque imposture nouvelle?

LUCINDE.

Ah! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes; je ne suis que trop ingénieuse à chercher des raisons pour vous

excuser, & mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent.

MONCADE.

Cependant, Madame, aujourd'hui que devenois-je, si, par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne se fût montrée à vos yeux; je perdois pour jamais un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité me doivent conserver éternellement. Puis-je être un moment désormais sans des inquiétudes mortelles? Oui, Madame, il me passe par la tête cent choses plus bisarres l'une que l'autre; je sens que je consentirois dès-à-présent à ne vous voir de ma vie, plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenue: moi, perfide à ma chere Lucinde! Madame, si vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir.

LUCINDE.

Vous n'aimez que moi, Moncade?

MONCADE.

Je haïs tout ce qui n'est point vous.

LUCINDE.

Ah! Moncade, ne me trompez point.

MONCADE.

Pourquoi le ferois-je, Madame?

LUCINDE.

Que fais-je, pour entasser conquête sur conquête, pour satisfaire une vanité ridicule, dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui ; les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE.

Ah! Madame, j'aimerois mieux mourir.

LUCINDE.

Que ferez-vous aujourd'hui ?

MONCADE.

Madame, mon frere m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE.

Irez-vous ?

MONCADE.

Tout-à-l'heure, Madame.

LUCINDE.

Quand vous reverra-t-on ?

MONCADE.

Tout le plutôt que je pourrai.

LUCINDE.

Adieu, Moncade, songez à moi.

SCENE XII.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

HÉ bien, Monſieur, je m'apprends, comme vous voyez.

MONCADE.

Tu fais des merveilles.

PASQUIN.

Tout franc, Monſieur, ſi vous n'aviez été ſecondé, notre barque étoit renverſée : en vérité quelque peine que vous ait donné cette aventure, je ne ſuis point fâché qu'elle vous ſoit arrivée; car je ne doute point qu'après une allarme ſi chaude, vous ne preniez une ferme réſolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes.

MONCADE.

Quelle heure eſt-il ? Comment, diable ! à quatre heures Doriſe m'attend dans l'Iſle.

PASQUIN.

Monſieur !

MONCADE.

Tais-toi.

PASQUIN.

Ah, quel homme! Vous ſuivrai-je?

MONCADE.

Non: j'oublиois; porte ce billet à la Comteſſe Dorvoir.

PASQUIN.

A la Comteſſe Dorvoir? Il y a quinze mois que vous ne l'avez vue.

MONCADE.

Va, te dis-je.

PASQUIN.

Quelle diable d'imagination! Ha, ha! elle a vendu une terre depuis huit jours; j'y vais: mais où vous trouverai-je?

MONCADE.

Chez Béliſe, où je dois être préciſément à cinq heures; ne ſais-tu pas?... Ne te fais pas attendre, au moins; car je n'y ſerai pas long-tems.

SCENE XIII.

PASQUIN, *seul.*

ALLEZ, allez, nous sommes d'ordre, & à force d'ordre à la fin tout n'ira rien qui vaille; que maudit soit la premiere guenon qui le mit en réputation! car enfin, qu'a-t-il donc de si merveilleux? N'ai-je pas un nez, des yeux, un corps à-peu-près comme lui: c'est le hasard tout pur qui conduit toutes ces choses; il ne faut d'abord que faire un peu de bruit, & tout vous réussit. Madame la Marquise est amoureuse d'un tel, cela se dit: elle passe pour connoisseuse; toutes les Dames galantes veulent savoir si elle a raison; toutes s'empressent à lui plaire, l'une par un véritable entêtement, l'autre par jalousie de sa beauté, celle-ci pour se venger d'un amant qui l'aura quittée, celle-là pour réveiller les ardeurs d'un amant languissant, toutes enfin pour suivre la mode; car il y a de la mode, oui, en ceci comme en autre chose: mais allons l'attendre; pourvu que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour, j'en serai quitte à bon marché.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTON.

ÉRASTE.

MA sœur, j'ai vu Damis, comme vous me l'avez conseillé ; je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde, sa niece, a pour Moncade ; sans doute il est instruit de ce qui se passe, & je n'ai pas cru qu'il fût honnête d'aigrir encore un homme qui me paroît au désespoir ; outre que ce sont de mauvaises manieres pour gagner le cœur des gens que l'on estime : mais, ma sœur, je crois que le hasard aura fait tout ce que nous espérions. En deux mots, ma sœur, Araminte, que je viens de rencontrer, m'a assuré qu'elle venoit de désabuser Lucinde, qu'elle lui avoit remis entre les mains une lettre de Moncade.

LÉONOR.

Une lettre de Moncade écrite à Araminte ?

ÉRASTE.

Oui, vous, dis-je.

MARTON.

Ah ! Madame, que j'en ſuis aiſe ! nous allons voir, par ma foi ! le Maître & le Valet bien penauds ; ce petit freluquet de Moncade avec ſes airs impertinents ; ce maraud de Paſquin commençoit à faire comme lui : mais écoutez, au moins, ne vous y trompez pas, cimentez la choſe comme il faut ; ſi vous leur donnez le tems de ſe raccommoder . . . .

LÉONOR.

Ah ! je ne ſaurois croire, après ce que j'entends, que Lucinde ait le cœur aſſez lâche . . . .

MARTON.

Mon Dieu ! Lucinde aime, Lucinde eſt crédule, & Moncade eſt un ſcélérat fort aimable, défiez-vous de tout, prenez-la dans l'emportement, ou vous ne tiendrez rien ; mais pour moi j'ai de la peine à ajouter foi aux choſes que vous me dites ; & je n'ai, ce me ſemble, remarqué aucune altération dans ſon viſage.

ÉRASTE.

Elle étouffe ſans doute ſon reſſentiment ; je tiens la choſe d'Araminte.

LÉONOR.

Allez donc, mon frere, allez la trouver, examinez la ſituation de ſon âme, profitez d'un moment ſi favorable ; &, quelque choſe enfin qui arrive, ſoyez ſûr que nous tendrons tant de piéges à Moncade,

cade, qu'à la fin nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ÉRASTE.

Ah! ma sœur, il est tems que vous le fassiez; car en vérité je me meurs, cette préférence injuste m'assassine, & je crois que je souffrirois moins si Moncade ne la trompoit pas.

MARTON.

A quoi vous amusez-vous? vous nous dites ici les plus belles choses du monde, quand vous serez devant elle vous ne pourrez desserrer les dents; si vous voyez Moncade auprès de ma Maitresse, il ne déparle point, quand il devroit cent fois lui répéter les mêmes choses.

ÉRASTE.

Il est heureux, Marton.

MARTON.

Allez le devenir si vous pouvez.

SCENE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

MAIS, Marton, plus je ſonge à ce que vient de me dire mon frere, & moins j'y trouve d'apparence.

MARTON.

Je n'y comprends rien non plus que vous; Moncade étoit fort gai lorſqu'il eſt ſorti, Lucinde n'étoit point triſte, il y a du mal entendu en tout ceci, ou Moncade aura joué quelque tour de ſon métier.

LÉONOR.

Qu'aura-t-il pu lui dire contre une preuve ſi forte?

MARTON.

Par ma foi! je n'en ſais rien, que vous dirois-je? Il ouvre de grands yeux, il ſoupire, il menace, il pleure, il ſe jette à genoux, ſe promene à grands pas, caſſe une chaiſe, déchire une manchette, s'arrache des cheveux, ronge ſes ongles, & à la fin il a raiſon.

LÉONOR.

Voilà de belles manieres de ſe juſtifier.

MARTON.

Mais, par ma foi! Madame, n'étoit que je lui ai déja vu jouer mille fois le même rôle, je ne faurois qu'en dire; il m'a fait pleurer, moi, dans les commencements, mais à préfent je fuis aguerrie : mais vous, Madame, qui parlez, fi vous avez tant d'envie de fervir votre frere, qui le peut mieux que vous? Car enfin je ne fuis pas aveugle, je m'apperçois depuis affez long-tems que Moncade vous lorgne; & parce que je voyois que vous répondiez affez-bien à toutes fes minauderies, je croyois que vous ne manqueriez pas de vous prévaloir de fa paffion pour détromper Lucinde.

LÉONOR.

Vous avez de bons yeux, Marton: hé bien! puifque vous l'avez découvert, je veux bien vous en faire la confidence; c'eft à quoi je fonge tous les jours : mais c'étoit le dernier remede dont je voulois me fervir, parce que je le trouvois le plus honteux.

MARTON.

Allez, Madame, rien n'eft honteux pour punir un fcélérat.

LÉONOR.

Mais j'ai peur qu'il ne fe défie de moi.

MARTON.

Bon! lui; il fe défieroit de vous fi vous lui difiez

que vous le haïssez : il est si prévenu de son mérite, qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer dès qu'on le voit. J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui : il donnera dans tous les panneaux que vous lui tendrez.

LÉONOR.

Il est plus fin que tu ne crois.

MARTON.

S'il ne faisoit point de sottises, il n'auroit pas besoin de finesses ; c'est à vous de l'embourber si bien, que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LÉONOR.

Laisse-moi faire.

SCENE III.

LÉONOR, MONCADE.

MONCADE.

JE ne sais ce que je dois faire, Madame.

LÉONOR.

Il faudroit lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE.

Dois-je rester, Madame, ou m'exposer au plus grand péril que j'aie couru de ma vie ?

LÉONOR.

Cette énigme eſt aſſez difficile à développer : mais je ne vois point quel péril vous courez à demeurer ici.

MONCADE.

Ah ! Madame, que mes yeux m'ont mal ſervi ! que mes ſoupirs ſe ſont mal expliqués ! quoi ! toutes mes actions n'ont pu ſe faire entendre ?

LÉONOR.

Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aiſément à tout le monde.

MONCADE.

Ah ! Madame, ſi je n'ai conſervé que des airs honnêtes pour les autres, bien différents toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir compte, je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour.

LÉONOR.

Ah ! Moncade, ſongez-vous bien à ce que vous me dites ?

MONCADE.

Oui, Madame, j'y ai ſongé ; je ſais tout ce que je haſarde, je ſais que je perds Lucinde pour jamais, ſi vous abuſez du ſincere aveu que je vous fais ; mais je ſais que je ne pouvois plus vivre & vous cacher ma tendreſſe.

LÉONOR.

Je vous vois de trop près pour croire vos discours sinceres.

MONCADE.

Hé! que vous disent-ils, Madame, qui ne doive vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie?

LÉONOR.

Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose?

MONCADE.

Jugez par ses reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LÉONOR.

Mais vous la trompez donc?

MONCADE.

Hé! Madame, ne savez-vous pas vous-même comment la chose s'est faite? Ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher à elle; & que les grands biens dont elle est pourvue lui firent entrer ce projet dans la tête? Je n'avois pour lors aucun engagement, je consentis à tout ce qu'on voulut; mais je vous vis, Madame, & l'intérêt de mon amour me feroit sans balancer négliger une fortune bien plus considérable.

LÉONOR.

Ah! Moncade, je ne sais si tout ce que vous me dites est vrai; mais je sens bien que je voudrois du moins....

MONCADE.

Ah! Madame, souffrez, je vous prie, que je me jette à vos genoux, & que je vous conjure, au nom de la tendresse la plus vive, d'une passion qui ne finira jamais, de me mettre à l'épreuve la plus forte que vous puissiez imaginer. Voulez-vous les lettres de Lucinde? Je vous les abandonne: voulez-vous que je ne la voie jamais? j'y consens: voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait? Je le ferai. Il n'est rien que je ne vous sacrifie, commandez.

LÉONOR.

Je voudrois ne vous avoir jamais parlé.

MONCADE.

Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux, je serois encore fidele.

LÉONOR.

Mais, Moncade, que me demandez-vous?

MONCADE.

Que vous m'aimiez, que vous le pensiez, & que vous le disiez sans cesse.

LÉONOR.

Vous me trahirez ?

MONCADE.

Non, Madame, jamais.

LÉONOR.

Me le ſignerez-vous ?

MONCADE.

De mon ſang, s'il le faut.

LÉONOR.

Vous n'aimez point Lucinde, vous vivrez éternellement pour moi, vous me le promettez, & votre main eſt prête, dites-vous, à m'en ſigner l'aveu ?

MONCADE.

A l'inſtant même : commandez.

LÉONOR.

N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos ſerments.

MONCADE.

Je vais vous le porter, Madame, pourvu qu'à votre tour vous donniez des marques d'une tendreſſe véritable.

LÉONOR.

Vous ſerez content.

MONCADE.

C'eſt aſſez.

LÉONOR.

Je vous attends.

SCENE IV.

LÉONOR, MARTON.

MARTON.

HÉ bien! Madame?

LÉONOR.

Tout va le mieux du monde. Et mon frere, que fait-il?

MARTON.

Pas grand'choſe, Madame; le voici.

SCENE V.

ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTON.

ÉRASTE.

QUOI! Madame, rien ne peut vous désabuser?

LUCINDE.

Allez, Érafte, j'en fais là-deffus plus que vous tous; cela eft comme je vous l'ai dit.

LÉONOR.

Comment donc?

ÉRASTE.

La lettre qu'Araminte a rendue à Madame, étoit une lettre écrite pour elle.

LUCINDE.

Cela eft ainfi.

ÉRASTE.

Araminte, par des raifons que l'on ne veut point expliquer, s'eft fervie du hafard qui la lui a fait trouver pour nuire à Moncade.

LÉONOR.

Hé bien! mon frere, la chofe eft douteufe, Ma-

dame aime Moncade, elle prend ſon parti; que trouvez-vous là d'extraordinaire?

LUCINDE.

La choſe n'eſt point douteuſe, Madame, il y a des circonſtances qui m'aſſûrent de la vérité.

LÉONOR.

Madame a raiſon; montrez-lui qu'on la trompe, ſans que Moncade puiſſe le nier, alors....

LUCINDE.

Ah! je vous réponds que ſi vous pouviez en venir à bout, je ne le verrois de ma vie.

ÉRASTE.

Mais, Madame, que faut-il donc davantage?

LÉONOR.

Oh! mon frere, que vous êtes étrange! entrez dans cette chambre, je veux vous parler.

ÉRASTE.

Mais....

LÉONOR.

Je veux vous parler, vous dis-je; ſuivez-moi.

SCENE VI.

LUCINDE, MARTON, MONCADE.

LUCINDE.

Ah ! j'en vois plus que je n'en veux voir ; on veut chasser Moncade de mon cœur, on prend des moyens pour le faire qui ne réussiront point.

MARTON.

Pour cela, Madame, on a tort ; pour moi je suis à présent de son côté : il vous dit qu'il vous aime, pourquoi ne le pas croire ? On le soupçonne mal-à-propos : on dit qu'il vous trompe, toute la terre le croit ; qu'importe ? Vous êtes la partie intéressée, une fois ; il vous fait entendre ce qui lui plaît, cela suffit ; a-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres ?

LUCINDE.

Mon Dieu, Marton, j'entends ce langage-là ; mais sur-tout soyez persuadée que je ne suis pas dupe, & que j'aurois des yeux comme un autre dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTON.

Moi, Madame, je vous parle sérieusement ; ce garçon-là vous aime terriblement.

MONCADE.

Tenez, Madame, voilà....

LUCINDE.

Que tenez-vous-là? Que voulez-vous faire de ce billet?

MONCADE.

Je venois vous l'apporter, Madame.

LUCINDE.

Que je le voie.

MONCADE.

Il faut, s'il vous plaît, que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE.

Je vous écoute.

MONCADE.

Il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaît, dans cette affaire.

LUCINDE.

Dites donc vîte.

MONCADE.

Madame, je n'ai pu souffrir plus long-tems tous les discours méprisants qu'on tient de vous & de moi dans le monde; je sais que Léonor ne s'y épargne pas, j'ai résolu de les faire finir, & je n'ai trouvé

d'autre moyen pour y réussir, que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE.

Comment?

MONCADE.

Écoutez, Madame, voici bien le meilleur; dès la premiere entrevue j'ai si bien avancé mes affaires, que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE.

Que dites-vous?

MONCADE.

Écoutez le reste, je vous prie; elle a exigé de moi une promesse que je n'aimerois jamais qu'elle, & m'a même engagé d'y mettre que je ne vous avois jamais aimée.

LUCINDE.

Vous avez pu l'écrire?

MONCADE.

Pardonnez-le moi, tout m'a paru permis pour vous venger.

LUCINDE.

Et qui m'assurera que cette feinte ne cache point une vérité?

MONCADE.

Tout, Madame, & sur-tout le soin que j'ai pris

de ne lui point remettre ce papier entre les mains sans vous l'avoir montré.

LUCINDE.

Ah! Moncade, je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

MONCADE.

Ah! Madame, je vous prie, que j'aie une lettre de Léonor entre mes mains.

LUCINDE.

Montrez-moi ce papier.

MONCADE.

Madame, j'entends Léonor ; contraignez-vous, je vous prie.

LUCINDE.

J'aurai bien de la peine.

MONCADE.

Il le faut.

SCENE VII.

LUCINDE, LÉONOR, MONCADE, MARTON.

LUCINDE.

D'OU venez-vous donc, Madame ?

LÉONOR.

Madame, je viens d'entretenir mon frere fur une affaire qui vous regarde.

MONCADE.

Madame, en voilà plus que vous ne m'en avez demandé. (*Il rend à Léonor le papier qu'elle lui avoit demandé.*)

LÉONOR *lit tout bas.*

. . . .

MONCADE.

Madame, que faites-vous ?

LÉONOR.

Moncade, ne foyez pas furpris fi, après avoir trompé tant de fois, on vous trompe à votre tour ; je ne vous aime point, & n'en ai point la moindre envie ; mais je n'ai pu fouffrir que vous vous foyez joué plus long-tems d'une perfonne qui ne méritoit

pas de l'être ; d'ailleurs l'intérêt de mon frere m'a engagée à tout ceci : je vais donc découvrir votre perfidie ; mais croyez-moi à l'avenir, profitez de cette aventure, vous êtes bien fait, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit, mêlez à tout cela un peu de sincérité, & par la suite j'espere que vous me remercierez de l'avis que je vous donne. (*A Lucinde.*) Lisez, Madame.

LUCINDE.

Moncade !

LÉONOR.

Hé bien ! que dites-vous ?

LUCINDE.

Que je suis ravie, Madame, de connoître votre bonne-foi, & d'être persuadée que vous n'ayez pas voulu me trahir.

LÉONOR.

Vous reverrez Moncade ?

LUCINDE.

Oui, Madame.

LÉONOR.

Vous l'aimerez ?

LUCINDE.

Plus que je n'ai fait de ma vie.

LÉONOR.

Il faut donc ne vous voir jamais.

LUCINDE.

Moncade, je vous laiſſe; (*D'un ton qui marque de la colere.*) je ne veux point la laiſſer plus long-tems dans l'erreur où elle eſt.

SCÈNE VIII.

MONCADE, *ſeul.*

QUE veut dire ceci? Lucinde ne me paroît plus trop déſabuſée; l'inquiétude où elle étoit en me quittant, ſes yeux qui n'ont pu ſe contraindre, quelques ſoupirs qu'elle n'a pu retenir, toutes ces choſes ne m'annoncent rien de bon; ma ſurpriſe à ſon abord, ſans doute m'avoit trahi, qu'y faire? Ma foi, tant pis pour elle; je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épargner des chagrins, elle veut s'en donner, j'y conſens: pour moi je n'ai rien à me reprocher; le détour dont je me ſuis ſervi, s'il n'eſt point vrai, du moins me paroît vraiſemblable, & elle doit toujours me compter pour quelque choſe les ſoins que je me ſuis donnés de la vouloir tromper.

SCENE IX.

ÉRASTE, MONCADE.

ÉRASTE.

AH ! mon cher Moncade, que je ſuis ravi !

MONCADE.

Et de quoi, Éraſte ?

ÉRASTE.

De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE.

Et que vous a-t-on dit ?

ÉRASTE.

Que vous aimez ma ſœur.

MONCADE.

Cela eſt vrai.

ÉRASTE.

Oh bien ! je viens vous aſſurer qu'il ne tiendra qu'à vous que nous ſoyons bientôt heureux tous deux.

MONCADE.

Hé ! comment ?

ÉRASTE.

Je vous promets, si vous voulez, d'employer tout le crédit que j'ai sur elle pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE.

Je ne veux point me marier.

ÉRASTE.

Comment donc ?

MONCADE.

Cela est ainsi.

ÉRASTE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimez ma sœur ?

MONCADE.

J'en demeure d'accord.

ÉRASTE.

Et que prétendiez-vous en l'aimant ?

MONCADE.

L'aimer.

ÉRASTE.

Moncade ?

MONCADE.

Éraste ?

ÉRASTE.

Vous n'y songez pas ?

MONCADE.

Pardonnez-moi.

ÉRASTE.

Vous aimiez ma ſœur, & ne ſongiez point à l'épouſer ?

MONCADE.

Épouſe-t-on toutes celles qu'on aime ?

ÉRASTE.

Il y a de certaines gens qu'on feroit mieux de ne pas aimer avec de pareils ſentiments.

MONCADE.

C'eſt ce que je voulois voir.

ÉRASTE.

Vous perdez le ſens.

MONCADE.

Je ne vois pas que c'en ſoit une bonne marque de ne vouloir point ſe marier.

ÉRASTE.

Adieu, Moncade; vous ne ſerez peut-être pas toujours ni ſi habile, ni ſi heureux.

MONCADE.

Nous verrons.... Parbleu! cela eſt plaiſant; dans un autre tems j'euſſe peut-être accepté le

parti, mais après le trait que sa sœur vient de me jouer....

SCENE X.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN

VRAIMENT, vous êtes fort exact ; je viens de chez Bélise.

MONCADE.

Paix.

PASQUIN.

J'ai appris là-dedans aussi....

MONCADE.

Paix.

PASQUIN.

J'ai passe pour votre écharpe.

MONCADE.

Tais-toi.

PASQUIN.

Pour votre juste-au-corps.

MONCADE.

Te tairas-tu ?

PASQUIN.

Ouais!

MONCADE.

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

MONCADE.

Donne-moi le miroir; écoute, ma tabatiere; attends, approche ce fauteuil; hai, mon écritoire; non, donne-moi un peigne; allons donc, te dépêcheras-tu?

PASQUIN.

Dites-moi donc auparavant ce que vous voulez?

MONCADE.

Je ne sais; je veux m'asseoir: Madame Léonor, Madame Léonor, vous m'avez joué d'un tour.

SCENE XI.

MONCADE, MARTON, PASQUIN.

MARTON.

MADAME demande si vous souperez ici.

MONCADE.

Pourquoi cela, Marton?

MARTON.

C'eſt que ſi vous n'y ſoupiez pas, elle iroit ſouper en ville.

MONCADE.

Je ne veux point la contraindre, Marton.

MARTON.

Et vous ne la contraindrez pas, pourvu que vous y ſoyez : y ſouperez-vous, ou non ?

MONCADE.

J'y ſouperai ſi cela lui fait plaiſir.

MARTON.

Je vais le dire à Madame.

SCENE XII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

SAIS-tu tout ce qui s'eſt paſſé ?

PASQUIN.

Vraiment on ne parle pas d'autre choſe là-dedans.

MONCADE.

Mais Lucinde eſt donc perſuadée que la choſe eſt comme je la lui ai voulu faire entendre ?

PASQUIN.

Apparemment, puiſqu'elle envoie ſavoir ſi vous ſouperez avec elle.

MONCADE.

Par ma foi cela eſt trop plaiſant !

PASQUIN.

Oh! oui, cela eſt bien drôle! vous n'avez qu'à continuer.

MONCADE.

Oh! aſſurément elle ne ſe doute de rien, ce

qu'elle vient de m'envoyer dire me le confirme assez ; mais acheve, que voulois-tu tantôt me dire de Bélise ?

PASQUIN.

Je voulois vous dire qu'elle ne veut jamais vous voir ; qu'elle vous a nommé à tous moments un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, scélérat, infidele.

MONCADE.

Hais! que dis-tu ?

PASQUIN.

Je ne dis rien, Monsieur; c'est Bélise. Elle m'a donné pourtant cette paire de gants pour vous obliger à y aller ; & tenez, voilà son neveu qui vient vous querir, sans doute.

SCENE XIII.

LE PETIT CHEVALIER, MONCADE, PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER.

Hé ! bon jour, mon ami.

MONCADE.

Hé ! bon jour, mon enfant ; où vas-tu ?

LE PETIT CHEVALIER.

Je viens vous voir ; êtes vous fâché ?

MONCADE.

Non, dà ; tiens-toi donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Je veux vous baiser.

MONCADE.

Voilà qui eſt fait.

LE PETIT CHEVALIER.

Et pour ma tante, n'aurai-je rien ?

MONCADE.

Hé bien ! en eſt-ce aſſez ? Fi donc ! petit fripon, tu gâtes toute ma perruque.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, cela eſt vrai, je lui ai fait un grand bobo. Hé! bon jour, Paſquin, touche-là.

PASQUIN.

Voilà qui eſt fait.

MONCADE.

Donnez-lui un ſiége.

LE PETIT CHEVALIER.

Non, je ne ſaurois demeurer aſſis.

PASQUIN.

Ne faut-il pas qu'il croiſſe?

MONCADE.

Viens ici.

LE PETIT CHEVALIER.

Hé bien? (*En jettant la perruque de Moncade.*)

MONCADE.

Fi! que celà eſt vilain, de faire l'enfant comme cela! n'eſt-il pas tems de devenir ſage?

LE PETIT CHEVALIER.

Et vous qui êtes plus grand que moi, ma tante dit que vous ne l'êtes pas trop.

MONCADE.

Votre tante eſt folle; eſt-ce elle qui vous a envoyé ici?

LE PETIT CHEVALIER.

Elle a gagé contre moi un demi-louis, oui, que je n'ôserois pas venir voir si vous étiez chez vous.

MONCADE.

Tu as gagné.

LE PETIT CHEVALIER.

Assurément.

PASQUIN.

La peste, qu'il en sait ! le petit compere a de qui tenir.

MONCADE.

Qu'as-tu là ?

LE PETIT CHEVALIER.

Où ?

MONCADE.

Là. (*Il lui fait prendre du tabac.*)

LE PETIT CHEVALIER.

Ah, fi! peste soit du vilain avec son tabac; tenez, vous verrez si je ne le dis pas à ma tante.

MONCADE.

Te tairas-tu ?

LE PETIT CHEVALIER.

Pourquoi me faites-vous prendre du tabac, aussi ?

MONCADE.

Paix donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Si je ne vous fais pas gronder par ma tante....

MONCADE.

Petit pendard!

LE PETIT CHEVALIER.

Patience, vous appellez ma tante folle.

MONCADE.

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur?

LE PETIT CHEVALIER.

Quand ma tante saura.....

MONCADE.

Ferme-lui la bouche; il crie comme un petit démon.

LE PETIT CHEVALIER.

Je dirai tout cela à ma tante.

PASQUIN.

Encore?

MONCADE.

Amene-le-moi: mon pauvre petit homme, je t'en prie, ne fais point tant de bruit.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez un peu, avec son tabac!

MONCADE.

Hé bien ! je ne t'en donnerai plus.

LE PETIT CHEVALIER.

Si vous ne m'aviez point fait cela, je vous aurois dit quelque chose.

MONCADE.

Hé quoi ?

LE PETIT CHEVALIER.

Non, vous ne le saurez pas.

MONCADE.

Je t'en prie.

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Mon petit cœur.

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Hé ! le petit animal, qui ne voit pas qu'on se moque de lui, & que je sais tout ce qu'il me veut dire.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, vous savez que ma tante m'a dit de venir ici, & de vous amener chez elle ; & qu'elle m'a

dit encore de faire comme si cela fût venu de moi; mais à cause de votre tabac vous n'en saurez rien; je savois bien, moi, que je vous punirois.

MONCADE.

Et moi je ne veux plus vous écouter.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi je ne veux plus vous rien dire, aussi.

PASQUIN.

Le bon petit Mercure!

MONCADE.

Mes porteurs sont-ils là-bas?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

MONCADE.

Suis-moi.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTON.

MARTON.

ALLEZ, allez, ne craignez plus rien; Lucinde commence à ouvrir les yeux; notre homme sera bientôt pris, je vous en réponds.

ÉRASTE.

Je crains plus que jamais.

LÉONOR.

Franchement j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse; tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTON.

Lui! cela le rendra cent fois plus fou, je vous en réponds; vous vous connoissez bien mal en caracteres: il compte, à l'heure que je vous parle, qu'il feroit croireà Lucinde que ce qui est blanc est noir; l'expérience qu'il en a ne servira qu'à le rendre plus

téméraire : vous verrez ſi je ne me connoîs pas bien en gens.

ÉRASTE.

Si tu peux me rendre heureux par ton adreſſe, crois que....

MARTON.

Tenez, ne m'ayez point d'obligation de tout ce que j'entreprends, je le fais parce que je veux bien le faire; c'eſt une pente naturelle qui me porte à deſſervir tous ces petits animaux-là, dont tout le mérite n'eſt preſque toujours que dans de certaines manieres affectées, qui font mal au cœur : un regard languiſſant, un ſucement de levres, tirer ſon bas, peigner ſa perruque, & répondre par un ſoupir aux choſes qu'ils n'ont pas ſeulement écoutées : ah ! que ſi toutes les femmes étoient de mon goût..! J'enrage quand je ſonge à cela ; car il eſt vrai qu'ils font déſerter tous les jours de bien plus honnêtes-gens qu'eux : Hé pourquoi ? Je n'en ſais rien : un diable de jargon qu'ils ont entr'eux, qui me fait mourir ; des ſermens, cent minauderies : ah, fi ! n'en parlons plus, cela me mettroit en colere tout de bon.

ÉRASTE.

Ton homme eſt-il averti ?

MARTON.

Il eſt inſtruit de ce qu'il faut faire.

LÉONOR.

N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent ?

MARTON.

Oh! de cela je ne puis vous rien dire; je ne sais si la médiocrité de ses richesses, & le desir naturel que les hommes ont d'en acquérir, ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée. Mais il y a un remede à cela; promettez-lui de le récompenser, en cas seulement que l'affaire aille bien; & vous verrez qu'il en fera la sienne.

ÉRASTE.

Oh! de cela, Marton, il peut bien s'assurer. Où est-il ?

MARTON.

Il attend dans le Palais-Royal, qu'on l'envoie chercher.

ÉRASTE.

J'y vais moi-même.

MARTON.

Vous ferez bien.

SCENE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

JE ne te le cele point, Marton, que pour tout autre que pour mon frere, je n'entrerois point dans ceci; je n'aime point à faire du mal.

MARTON.

Vous n'étiez point si scrupuleuse ce matin.

LÉONOR.

Je te l'avoue, & j'en ignore la cause.

MARTON.

Je la sais bien, moi.

LÉONOR.

Hé quoi?

MARTON.

Voulez-vous que je vous le dise?

LÉONOR.

Oui.

MARTON.

C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimoit.

LÉONOR.

Moi, je t'avoue que si son cœur répondoit à ses manieres....

MARTON.

Déja plus de la moitié du chemin est fait. Par ma foi ! je croyois parler à une personne raisonnable ; mais jé vois bien....

LÉONOR.

Comme tu prends les choses!

MARTON.

Hé, mon Dieu! j'entends ce langage-là ; le cœur fait comme les manieres : tenez, voilà du jargon dont je vous parlois tantôt.

LÉONOR.

Que tu es folle !

MARTON.

Je ne suis point folle, je m'y connois.

SCENE III.

LUCINDE, MARTON, LÉONOR.

LUCINDE.

HÉ bien! Madame, enfin me voilà rendue & fur le point d'être défabufée. Hélas! où eft le tems que l'on m'auroit défobligée de me montrer Moncade infidele?

MARTON.

Le tems étoit encore ce matin.

LUCINDE.

Non, non, Marton, ne vous abufez point: il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade; mais fe détache-t-on fi aifément?

LÉONOR.

Ecoutez, Madame: pour moi je ne vous dis plus rien; une erreur qui plaît nous contente, un autre état vous femblera plus rude; je ne veux point empoifonner tout le repos de votre vie.

LUCINDE.

Non, non, Madame, non; achevons, il eft tems: je ne me trouverois peut-être de ma vie dans les fentiments où je fuis, & je fuis laffe d'être plainte.

MARTON.

Ah ! voilà qui va bien ; voilà une femme, cela : courage, Madame.

LUCINDE.

Je crois qu'il est chez Bélise ; j'ai entendu son petit neveu : si j'y envoyois ?

MARTON.

A quoi cela feroit-il bon ? Ils ne vous le diront point, & vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE.

Fais donc ce que tu voudras.

MARTON.

Je ne ferai que ce que j'ai dit ; voilà Ergaste bien à propos : c'est l'homme dont je vous avois parlé.

SCENE IV.

LUCINDE, ERGASTE, MARTON, LÉONOR.

LUCINDE.

MARTON ne vous a-t-elle point dit tout ce qu'il falloit faire ?

SCEN

PASQUIN,

PASQ

MARTON, n'as-tu poi

MART

Hé, bonne bête ! tu fais

PASQ

Non, je me donne au di

MART

Je viens d'entendre ses

PASQ

Il est vrai, mais c'étoit m

MART

Toi en chaise !

PASQ

Va, va, j'en vois tous les
ont couru long-tems après, a

MART

Mais pourquoi en chaise

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien, Madame.

MARTON.

Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE.

Ne lui faites point de mal, au moins.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas ma penſée.

LÉONOR.

En vérité, elle me fait pitié. Madame, encore une fois, ne pouſſons pas la choſe plus avant; vous en aurez du déplaiſir.

LUCINDE.

Non, Madame, vous dis-je; quand j'en devrois mourir.

MARTON.

J'entends quelqu'un ſur le petit degré; retirez-vous, c'eſt peut-être Moncade. Hé vîte; il ne faut pas qu'il voye Ergaſte.

SCENE V.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

MARTON, n'as-tu point vu mon Maître ?

MARTON.

Hé, bonne bête ! tu ſais mieux où il eſt que moi.

PASQUIN.

Non, je me donne au diable.

MARTON.

Je viens d'entendre ſes porteurs.

PASQUIN.

Il eſt vrai, mais c'étoit moi qu'ils portoient.

MARTON.

Toi en chaiſe !

PASQUIN.

Va, va, j'en vois tous les jours en carroſſe qui ont couru long-tems après, avant de l'attraper.

MARTON.

Mais pourquoi en chaiſe ? es-tu malade ?

PASQUIN.

Moi? non : je voulois leur faire gagner leur argent; j'ai perdu mon Maître à l'Opéra : je ne sais ce qu'il est devenu; je croyois que quelqu'un de ses amis l'avoit ramené ici.

MARTON.

Tiens, je l'entends; c'est lui assurément : adieu.

PASQUIN.

Adieu, ma princesse ; le joli terme ! voilà ce que c'est que de servir des Maîtres spirituels, on apprend toujours quelque chose : ma princesse, ma belle dame, mon petit ange, ma reine, ma petite : ces mots assaisonnés de quelques soupirs; il n'en faut guère davantage pour tourner la cervelle à plusieurs Dames de ma connoissance.

SCENE VI.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

PASQUIN.

Qu'avez-vous donc à rire?

MONCADE.

Ah, ah, ah, ah.

PASQUIN.

Dites-moi donc ce que c'eſt, afin que j'en rie auſſi.

MONCADE.

J'étois à l'Opéra, comme tu ſais.

PASQUIN.

Vraiment oui, vous y étiez : à qui diable en vouliez-vous ? Parterre, théâtre, amphithéâtre, loges hautes & baſſes, il n'y a point d'endroit où vous n'ayez été.

MONCADE.

Ne m'as-tu pas vu dans une de ces couliſſes ?

PASQUIN.

Vraiment oui, je vous y ai vu, & j'ai vu l'heure que le Parterre alloit vous ſiffler ; on ne ſiffle encore que les mauvais Acteurs. Si vous continuez, vous amenerez la mode de ſiffler les Spectateurs, les ridicules s'entend. Quelles diable de contorſions faiſiez-vous, tantôt ſur un pied, tantôt ſur l'autre ?

MONCADE.

Je faiſois des mines à une femme d'une ſeconde loge que je croyois connoître.

PASQUIN.

Appellez-vous cela faire des mines ? Ah ! du moins je ne ſuis plus ſi fâché, je ſçais à préſent faire des mines : ſe déhancher, ſecouer la tête, baiſer le bout de ſon gant bien tendrement : cela s'appelle faire des mines, n'eſt-ce pas ? Eh bien ! répondoit-on à ces mines ?

MONCADE.

Si bien que je ſuis monté dans la loge où elle étoit, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cauſe d'un jaloux qui perçoit le parterre pour nous venir trouver ; nous ne l'avons pas attendu ; & d'une autre loge où nous nous ſommes mis, nous l'avons vu quereller une femme qui s'étoit miſe à la place de celle avec qui j'étois ; je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing : enfin cela a cauſé une telle rumeur, que l'Opéra a ceſſé, le Parterre & les Loges ſe ſont tournés de leur côté : nous n'avons point voulu attendre la fin de l'aventure, je l'ai ramenée chez elle ; ne trouves-tu pas cela plaiſant ?

PASQUIN.

Point du tout; de tout cela je n'aime que les mines : je veux étudier ſous vous, vous me paroiſſez expert en ce métier.

MONCADE.

Moi ? Je ne ſuis encore qu'un écolier ; je t'en

veux faire remarquer un à l'Opéra, devant lequel il faut mettre pavillon bas.

PASQUIN.

N'en eſt-ce pas un.... là.... qui fait toujours le doucereux, qui croit que toutes les Dames ſont amoureuſes de lui, qui pouſſe des ſoupirs qu'on entend du fond du parterre ?

MONCADE.

T'y voilà.

PASQUIN.

Ah ! oui, je le connois ; c'eſt un homme à bonne fortune auſſi.

MONCADE.

Il le dit.

PASQUIN.

Eſt-il riche ?

MONCADE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'eſt que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes ; ah ! j'en aurai auſſi par ma foi ! puiſque cela eſt ſi facile. J'ai envie de retourner à l'Opéra pour faire des mines : n'y a-t-il perſonne ici qui aime les mines ?

MONCADE.

Tais-toi, tu es ſi ſot....

PASQUIN.

On frappe par le petit escalier.

MONCADE.

Qui pourroit-ce être?

PASQUIN.

Je ne sais, verrai-je?

MONCADE.

Vois: à l'heure qu'il est je n'attends personne.

PASQUIN.

L'on demande à vous parler, & l'on demande si vous êtes seul.

MONCADE.

Quel homme est-ce?

PASQUIN.

Il se cache, je n'ai pu le voir.

MONCADE.

Son nom?

PASQUIN.

Il ne veut point dire de quelle part; renvoyons-le, Monsieur, de peur d'accident, il a mauvaise physionomie.

MONCADE.

Tu dis que tu ne l'as point vu.

PASQUIN.

Cela eſt vrai ; mais ſon air myſtérieux, un certain chapeau enfoncé, un manteau qui lui entoure le nez; que diable ſais-je !

MONCADE.

C'eſt-à-dire que ſon manteau a la phyſionomie mauvaiſe : fais-le entrer.

PASQUIN.

Monſieur, on parle de voleurs ; ſi c'en étoit un?

MONCADE.

Ne ſommes-nous pas deux?

PASQUIN.

Nous ne ſommes qu'un tout au plus.

MONCADE.

Fais ce que je te dis.

SCENE VII.

PASQUIN, ERGASTE, MONCADE.

PASQUIN.

Entrez, Monfieur.

ERGASTE.

C'eft vous, Monfieur, qu'on appelle Monfieur de Moncade ?

MONCADE.

Oui, Monfieur.

ERGASTE.

Ne faurions-nous être entendus ?

MONCADE.

Non, fi vous ne parlez bien haut.

ERGASTE.

Vous plairoit-il de faire retirer vos gens ?

PASQUIN.

Volontiers.

MONCADE.

Demeurez. Monfieur, Pafquin eft difcret, on peut tout dire devant lui.

ERGASTE.

ERGASTE.

C'eſt une affaire de conſéquence.

MONCADE.

Je ne lui cache rien.

ERGASTE.

Si vous vouliez pourtant . . . .

MONCADE.

Monſieur, j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE.

Puiſque vous le voulez ainſi, il faut bien s'y réſoudre, Monſieur; en deux mots, une femme veuve de la premiere qualité . . . .

PASQUIN.

Je reſpire; pour cela nous avons du courage.

ERGASTE.

Une femme de qualité, vous dis-je, voudroit vous entretenir une heure.

MONCADE.

Qui eſt-elle?

ERGASTE.

Bien loin de vous dire ſon nom, Monſieur, vous ne lui parlerez qu'à de certaine conditions, que vous n'acepterez peut-être pas.

MONCADE.

Il faut voir.

ERGASTE.

Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle? Permettez-vous qu'on vous lie les mains?

MONCADE.

A quoi bon toutes ces précautions?

ERGASTE.

Monsieur, on le veut ainsi; vous avez trop d'esprit, Monsieur, pour ne pas voir, aussi-bien que moi, que l'on veut savoir l'état de votre cœur avant que de se découvrir à vous; je vous en dis trop peut-être, & je passe ma commission.

MONCADE.

Etes-vous à elle?

ERGASTE.

Monsieur, je n'ai rien à vous dire là-dessus.

MONCADE.

Je sais qui c'est.

ERGASTE.

Peut-être.

MONCADE.

Elle est brune?

ERGASTE.

Cela se pourroit.

MONCADE.

De grands yeux ?

ERGASTE.

A-peu-près.

MONCADE.

La bouche ni grande ni petite ?

ERGASTE.

Je ne dirai plus rien.

MONCADE.

La main belle ?

ERGASTE.

Je ne répondrai pas.

MONCADE.

Les dents admirables, le nez .... Va, va, mon enfant, je sais qui c'est. Pasquin, c'est celle qui au bal.... C'est elle assurément. Oui, mon enfant, j'irai; oui, j'irai, je t'en réponds : oh ! çà, mon ami, avoue-le moi, je l'ai deviné ; elle ne loge pas proche de l'Arcenal ? Hé ! plaît-il ? Oh ! j'irai sur ma parole ; ma foi ! je l'ai trouvée, n'est-il pas vrai ?

ERGASTE.

Monsieur.

MONCADE.

Oh! tu es fat ; mon pauvre cœur, je suis plus fin que toi ; en quel endroit ? à quelle heure ? tu n'as qu'à dire.

ERGASTE.

A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE.

Dans la cour du Palais, à huit heures ?

ERGASTE.

Non, c'est trop tôt.

MONCADE.

Hé bien ! à neuf.

ERGASTE.

C'est assez.

SCENE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

C'EST Julie, je n'en doute point.

PASQUIN.

Oh ! je le crois ; mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde.

MONCADE.

Je ferai revenu ; ce n'eſt pas-là ce qui m'embarraſſe, c'eſt ce que je ferai d'ici à neuf heures, il n'en eſt tout au plus que ſept ; pour moi je ne puis reſter une heure au même endroit, il faut que je faſſe quelque choſe.

PASQUIN.

Le tems où vous ne faites rien, n'eſt pas celui que vous employez le plus mal.

MONCADE.

Et toi, tu n'as jamais plus d'eſprit que lorſque tu te tais ; dis-moi un peu, comment me trouves-tu ?

PASQUIN.

Fort bien.

MONCADE.

Ce juſte-au-corps-là me paroît la taille un peu courte ; qu'en dis-tu ?

PASQUIN

Effectivement, je ne ſais ; oui, cela eſt vrai.

MONCADE.

Donne-m'en un autre.

PASQUIN.

Lequel.

MONCADE.

Lequel tu voudras. Apporte-moi celui que j'avois avant-hier.

PASQUIN.

Fi!

MONCADE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Il ne vous va pas bien; gardez plutôt le vôtre.

MONCADE.

Je n'en veux point.

PASQUIN.

L'autre vous fait les épaules groſſes.

MONCADE.

N'importe.

PASQUIN.

Quand vous voulez quelque choſe, vous le voulez.

MONCADE.

Que de diſcours; iras-tu?

PASQUIN, *n'allant qu'avec peine, ou plutôt ne pouvant s'en-aller.*

Monſieur....

MONCADE.

Quoi?

PASQUIN.

Vous allez vous fâcher contre moi.

MONCADE.

Que veut donc dire ce maraud ? Me donneras-tu mon juste-au-corps ?

PASQUIN, *à-demi pleurant.*

Monsieur....

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

J'ai répandu du suif dessus en le voulant nétoyer.

MONCADE.

Où est-il ?

PASQUIN.

Je l'ai donné à dégraisser, afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE.

Va le chercher tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Monsieur, il ne sera pas accommodé.

MONCADE.

Apporte-le moi en quelque état qu'il soit.

PASQUIN, *n'allant qu'à peine.*

Monsieur....

MONCADE.

Qu'y a-t-il encore ? Veux-tu marcher ?

PASQUIN.

Monsieur, il faut vous dire la vérité; je l'ai prêté pour une Tragédie au Collége.

MONCADE.

Mon juste-au-corps au Collége, à un enfant?

PASQUIN.

Non, Monsieur, c'est un grand garçon, beau, bien fait comme vous, & qui fait le Roi de la Tragédie.

MONCADE.

Ah, vraiment! je suis bien-aise de savoir que tu prêtes mes hardes; mais à l'heure qu'il est la Tragédie est faite, va le reprendre à l'instant même; quoi donc, tu ne feras pas ce que je te dis?

PASQUIN, *toujours en rechignant.*

Monsieur....

MONCADE.

Ah! je vois ce que c'est; tu l'as mis en gage, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, vous l'avez deviné; comme vous ne me deviez rien sur mes gages, & que vous n'aimez pas à avancer de l'argent, le besoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédients les plus prompts.

MONCADE.

Tu me paieras celle-là, je t'en réponds; donne-

moi le rouge. Mais voyez un peu ce maraud; mettre mes habits en gage !

PASQUIN.

Le voilà.

MONCADE, *il ne met pas le juste-au-corps que Pasquin lui a donné.*

Ah! je t'apprendrai à vivre, je t'assûre... une autre perruque: je t'apprendrai à me jouer de pareils tours... un autre chapeau; mais voyez un peu, je vous prie! ... un miroir: qui a jamais ouï parler d'une chose semblable? Un coquin pour qui j'ai mille bontés... de la fleur d'orange: abuser ainsi de ma facilité; ah! tu ne me connois pas encore, je le vois bien... une mouche: tu t'en repentiras, sur ma parole... va ouvrir: tu verras un peu la différence qu'il y a....

SCENE IX.

PASQUIN, MONCADE, MARTIN.

PASQUIN.

Monsieur Martin, pour votre écharpe.

MONCADE.

Ah! Monsieur Martin, votre serviteur; vous me voyez en colere.

MARTIN.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

MONCADE.

Prendras-tu ce miroir ?

MARTIN.

Je suis venu ....

MONCADE, *parlant à Pasquin.*

Je suis bien-aise de vous connoître.

MARTIN.

Je suis au désespoir ....

MONCADE.

Je m'en souviendrai.

MARTIN.

On a dû vous dire ....

MONCADE.

Un bélître ....

MARTIN, *sur un ton étonné.*

Monsieur !

MONCADE.

Un insolent ....

MARTIN.

Monsieur !

MONCADE.

Un effronté....

MARTIN.

Monsieur!

MONCADE.

Un coquin, un fripon....

MARTIN.

Ah! Monsieur!

MONCADE.

Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraud que je parle?

PASQUIN, *parlant à M. Martin.*

Voulez-vous en être de moitié?

MARTIN.

Non, je ne joue pas si gros jeu.

MONCADE.

Je crois que tu plaisantes!

PASQUIN.

Demandez, je n'ai pas parlé.

MONCADE.

Çà, voyons; avez-vous là mon écharpe?

MARTIN.

La voilà.

MONCADE.

Elle eſt fort belle ; vous l'a-t-on payée ?

MARTIN.

Ce matin une Dame maſquée, en chaiſe, eſt venue me la payer, il n'étoit que dix heures, j'ai cru que vous ne feriez pas éveillé ; une autre Dame, maſquée auſſi, l'a payée à ma femme ; ma femme eſt ſortie : une troiſieme a encore donné à ma fille ce qu'il falloit : que ferai-je de cet argent, je ne connois point celles qui me l'ont donné ?

MONCADE.

Faites-moi deux autres écharpes.

MARTIN.

De la même façon ?

MONCADE.

Non, de différentes manieres ; vous avez de l'eſprit, ajuſtez cela comme il faut.

MARTIN.

C'eſt aſſez, Monſieur, vous les aurez cette ſemaine.

SCENE X.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

MONSIEUR, en faveur de tant d'écharpes ne me pardonnerez-vous point un pauvre petit juste-au-corps ?

MONCADE.

Je te le pardonne; mais si de ta vie.... Je vais passer un moment chez cette petite Marchande ici près en attendant l'heure.

PASQUIN.

Irai-je vous trouver ?

MONCADE.

Non, je n'ai que faire de toi, il faut que je sois seul; ne me l'a-t-on pas dit ?

SCENE XI.

PASQUIN, *seul.*

LA peste! que je n'étois pas si sot que de lui donner le juste-au-corps qu'il me demandoit; c'est un juste-au-corps heureux pour les bonnes fortu-

nes ; car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions, & je veux m'en servir : car enfin, une fois en ma vie, je veux savoir ce que c'est qu'une bonne fortune ; je sais déja faire des mines, pour le jargon, j'y suis ferré ; je n'ai donc qu'à m'habiller au plus vîte. Oh ! çà, prenons donc ce divin juste-au-corps ; non, commençons par la ringrave : la peste qu'elle est étroite ! Eh ! faut-il tant de façon ? Un coup de ciseaux, trois ou quatre points d'aiguille, ne sont pas une affaire : allons donc mes hanches, abaissez-vous ; elles n'en feront rien ; qu'importe ? je dirai qu'on les porte comme cela ; vous verrez que j'amenerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vu autrefois à la Cour la mode des grosses épaules, & des coudes en arriere. Voici un juste-au-corps qui ne me paroît pas trop facile à mettre : ces maudits Tailleurs font les boutonnieres si éloignées des boutons ; j'y creverai. Que ne fait-on point pour aller en bonne fortune ? Quel chapeau ! Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti ? La tête grosse, le ventre menu, les hanches basses : morbleu ! je veux faire oublier que Moncade est au monde ; têtebleu ! j'oubliois le meilleur, de l'eau de fleur d'orange ; peut-on aller en bonne fortune sans eau de fleur d'orange ? Voilà qui est bien : j'ai, ce me semble, tout l'attirail de bonne fortune ; Dieu nous garde de mal-encombre.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARTON, *seul.*

OU diantre est Léonor? Où est Éraste! Ergaste ne revient point; qu'est-ce que tout ceci? Mais, par ma foi! je suis folle, je prends cette affaire avec autant de chaleur que si c'étoit la mienne; & d'où venez-vous?

SCENE II.

ÉRASTE, MARTON.

ÉRASTE.

JE viens de chez Araminte & de chez Cidalise.

MARTON.

Pourquoi faire?

ÉRASTE.

Pour les rendre témoins de la Comédie: ne m'as-tu pas dit qu'il étoit nécessaire qu'elles y fussent

présentes, pour ne laisser aucun retour à Lucinde.

MARTON.

Oui; mais auparavant il est bon de savoir si la Comédie se jouera.

ÉRASTE.

Puisque Ergaste n'est point revenu, tout va bien: il songe à tout ce qu'il lui faut sans doute.

MARTON.

Ah çà, çà, tout coup vaille; cela ne gâte rien.

ÉRASTE.

Que fait Lucinde?

MARTON.

Oh, par ma foi! elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade, s'il donne dans le panneau.

SCENE III.

ERGASTE, ÉRASTE, MARTON.

ERGASTE.

MONSIEUR?

ÉRASTE.

Ah, vous voilà! hé bien?

MARTON.

Qu'avez-vous fait ?

ERGASTE.

Il s'eſt enferré de lui-même ; il s'eſt perſuadé qu'il connoiſſoit la perſonne imaginaire dont je lui parlois ; je n'ai point voulu le détromper : enfin il s'eſt réſolu à tout.

MARTON.

A ſe laiſſer bander les yeux ?

ERGASTE.

A tout, vous dis-je.

MARTON.

Ah, le plaiſant Colin-Maillard ! ce nom lui demeurera.

ERGASTE.

Il m'attend dans la cour du Palais, à neuf heures.

ÉRASTE.

Il n'en eſt pas loin, je penſe ; il vaut mieux que vous l'attendiez ; dépêchez-vous : vous avez un carroſſe ?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTON.

Si par haſard il vouloit ôter ſon bandeau ?

ERGASTE.

Ne vous mettez point en peine de rien, nous ſommes deux qui ſauront bien l'en empêcher.

MARTON.

Allez donc.

SCENE IV.

LUCINDE, MARTON, LÉONOR, ÉRASTE.

LUCINDE.

Hé bien! vient-il enfin?

MARTON.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Aux conditions qu'on lui a impoſées?

MARTON.

Oui, Madame.

LUCINDE.

J'ai beaucoup de peine à me le perſuader.

ÉRASTE.

C'eſt la tendreſſe qui parle encore pour lui, Madame.

LUCINDE.

Ne parlons plus de tendresse, Éraste; mais permettez-moi de douter de ce que je ne vois pas.

ÉRASTE.

Devriez-vous avoir besoin de cette preuve, Madame, après tout ce qui s'est passé ?

LUCINDE.

Mon dieu ! Éraste, je ne prends point son parti ; mais enfin tout ce qui s'est passé ne le convainc point absolument.

LÉONOR.

Mon frere s'obstine toujours mal-à-propos.

LUCINDE.

Point du tout, Madame, & nous pouvons avoir raison tous deux.

MARTON.

Le Colin-Maillard nous sortira d'intrigues.

LUCINDE.

Taisez-vous, Marton ; ces plaisanteries-là ne me plaisent point, entendez-vous ?

SCENE V.

LUCINDE, ARAMINTE, CIDALISE, MARTON, LÉONOR, ÉRASTE.

LUCINDE.

AH! Mefdames, que je fuis ravie de vous voir ici! vous ne pouviez y arriver plus à propos.

ARAMINTE.

Pourquoi donc, Madame?

CIDALISE.

Hé! comment, Madame?

MARTON.

Nous allons jouer à Colin-Maillard, ne dites rien.

LUCINDE.

Et fur-tout vous, Madame.

ARAMINTE.

Si c'eft quelque chofe qui regarde Moncade, comme m'a dit Érafte, Madame y pourroit prendre autant de part que moi.

LÉONOR.

Cidalife feroit-elle auffi rivale de Lucinde?

CIDALISE.

Moi, je ne sais ce que l'on veut me dire seulement.

MARTON.

Allez, allez, Madame, avouez la dette ; il n'y en a point ici que Moncade n'ait trompé.

ÉRASTE.

En vérité, cela mérite une punition publique.

LUCINDE.

Vous ne vous y prenez pas mal, Monsieur ; mais aussi sa gloire en sera plus grande, s'il n'est point tel que vous vous imaginez.

CIDALISE.

Je ne sais ce que veut dire ceci.

LÉONOR, *elle se retire dans un coin du théâtre avec Cidalise.*

Je vais vous instruire, Madame.

LUCINDE.

Mais, Madame, si Moncade ne vient point, à quoi sera-t-il bon ?

MARTON.

Hé bien ! voilà un grand mal ; Madame n'est-elle pas partie intéressée ?

ARAMINTE.

Je veux ſavoir tout cela auſſi, moi, on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

(*Elle va trouver Lucinde & Léonor.*)

LUCINDE.

Éraſte, l'heure ſe paſſe, Moncade ne vient point; je vous avoue que je ne ſerois point fâchée qu'il ſe fût moqué de vous.

ÉRASTE.

J'aurai du moins la conſolation, Madame, de connoître qu'il mérite la tendreſſe que vous avez pour lui: mais je ne vois pas encore ce qui doit tant vous faire eſpérer, il n'eſt encore que neuf heures.

ARAMINTE. (*Elles reviennent.*)

En vérité, cela eſt plaiſant.

CIDALISE.

Seroit-il aſſez ſot pour haſarder la choſe?

MARTON.

Oh, qu'oui!

LUCINDE.

J'en doute, Marton; un homme du caractere dont vous voulez qu'il ſoit, ſeroit plus diligent.

MARTON.

A moins qu'une autre femme ne le retienne, je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE, *à Léonor.*

Il ne vient point, Madame. (*A Cidalise.*) Il ne vient point, Madame ; croyez-vous qu'il vienne ?

CIDALISE.

En vérité, je ne sais, Madame.

MARTON.

Les premiers jours, manquoit-il au rendez-vous que vous lui donniez ?

CIDALISE.

Oh ! taisez-vous, Marton, je me fâcherois.

LÉONOR.

J'entends du bruit.

SCENE VI.

ERGASTE, LUCINDE, ÉRASTE, MARTON.

ERGASTE.

CACHEZ les flambeaux.

LUCINDE.

Je suis perdue.

ERGASTE.

Mon homme le garde dans l'antichambre ; le laiſſera-t-on entrer ?

LUCINDE.

Oui, qu'il entre, je veux le voir ; attendez, qui lui parlera ? Pour moi je vous avoue que je n'en ai pas la force.

ÉRASTE.

Eſt-il beſoin de lui parler, n'êtes-vous pas contente, Madame ? D'ailleurs il connoîtra votre voix.

MARTON.

Ne connoît-il que la voix des Dames qui ſont ici ? il connoît leur cœur, de par tous les diables ! c'eſt le pis que j'y trouve ; attendez, je contrefais la mienne à miracle ; faites-le entrer : le voulez-vous, Madame ?

LUCINDE.

Fais ce que tu voudras.

SCENE

SCENE VII.

ERGASTE, PASQUIN *avec un bandeau, & déguisé*, MARTON, LÉONOR, ÉRASTE, LUCINDE, CIDALISE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Nous entrons dans son appartement; il ne tient qu'à vous d'être heureux.

PASQUIN.

Eh! je l'ai tant été, mon enfant! je t'assûre que si ce n'étoit à ta considération, & que je ne veux pas te faire perdre la récompense qui t'est promise, j'appaiserois à l'heure qu'il est deux de mes maîtresses irritées.

ERGASTE.

Je vous suis bien obligé; songez qu'il y va de la vie au moindre effort que vous ferez pour voir Madame.

PASQUIN.

Que je n'ai garde! va, va, mon ami, je suis accoutumé à ces sortes d'aventures, & nous en avons mis à fin, de plus périlleuses que celle-ci.

ERGASTE.

Vous êtes à présent dans sa chambre, & je vous laisse seul avec elle.

MARTON.

Silence, ne faites point de bruit sur-tout.

SCENE VIII.

PASQUIN *déguisé*, MARTON, LUCINDE, ARAMINTE, LÉONOR, CIDALISE, ERGASTE, ÉRASTE.

PASQUIN.

GARE le pot au noir.

MARTON.

Le beau début!

LUCINDE.

Le traître!

PASQUIN.

Hé bien! mon ange, me voilà.

MARTON.

Réservez de pareilles douceurs quand vous me connoîtrez mieux; écoutez auparavant que de me répondre, les choses que j'ai à vous dire; . . .

PASQUIN

La peſte ! vous me prendriez pour un grand ſot ; je vous veux faire voir ſi je mérite le choix que votre cœur a fait ; car je crois que vous ne m'envoyez pas chercher pour me dire que vous me haïſſez.

MARTON.

Vous ne ſaurez pas auſſi mes véritables ſentimens ; ſi vous n'éclairciſſez par ordre le doute où je ſuis.

PASQUIN.

Allons mon petit cœur, ma Reine, ne nous amuſons point à la faribole ; regardez ces airs penchés, cette taille, quand nous nous connoîtrons un peu mieux, je vous ferai des mines.

LUCINDE.

Ce n'eſt point là Moncade.

ARAMINTE.

Non, aſſurément.

PASQUIN.

Qui eſt-ce qui dit là que je ne ſuis pas Moncade ? Vous en avez menti.

LÉONOR, *bas.*

Mon frere, ce n'eſt pas lui.

ÉRASTE, *bas.*

Je ne ſais qu'en dire.

CIDALISE, *bas.*

Ce n'eſt pas lui.

MARTON, *bas.*

Madame, c'eſt Paſquin.

PASQUIN.

Comment donc, Paſquin! Qu'eſt-ce donc que ceci, ma petite amie?

MARTON, *bas.*

C'eſt lui, Madame.

ERGASTE, *bas.*

Un bâton.

PASQUIN.

Comment donc, un bâton; Madame, je vous déshonorerai.

ERGASTE, *frappe.*

Vîte.

PASQUIN.

Les voies de fait, encore? Au meurtre, on m'aſſomme!

ÉRASTE.

Comment coquin; tu te jouois de nous?

LUCINDE.

Hé bien! n'ai-je pas raiſon; allez, Éraſte, déſabuſez-vous, Moncade m'aime, & pour ſe mieux

moquer de vous, il a feint de donner dans le piége ; qu'en dites-vous, Mesdames ?

ARAMINTE.

Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie.

LUCINDE.

Et vous, Madame ?

CIDALISE.

Qu'il a pu se repentir....

LÉONOR.

Pour moi, je ne dis rien.

MARTON.

Et moi, je dirai toujours que c'est un fourbe.

ÉRASTE.

Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas ; mais j'en serai éclairci : parleras-tu ?

PASQUIN.

Monsieur....

ÉRASTE.

Allons vîte.

PASQUIN.

Monsieur ....

ÉRASTE.

Je te tuerai.

PASQUIN.

Épargnez un homme à bonne fortune.

ÉRASTE.

Allons, tout-à-l'heure, avoue; que veut dire ceci?

PASQUIN.

Monſieur, puiſque vous le voulez ....

ÉRASTE.

Hé bien?

PASQUIN.

La curioſité d'aller en bonne fortune, & la facilité que j'ai trouvée en celle-ci m'a fait entreprendre ce que vous voyez.

ÉRASTE.

Ah! coquin; & comment as-tu fait?

PASQUIN.

J'ai dit à mon Maître de ne ſe trouver au rendez-vous qu'à dix heures, & je me ſuis rendu à neuf à ſa place.

ÉRASTE.

Il n'y a rien de gâté encore, il n'eſt que dix heures au plus: Ergaſte, retournez au Palais, vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade, amenez-le comme vous avez fait celui-ci.

ERGASTE.

Si je le trouve, je ſerai ici dans un moment. (*Il ſort.*)

ÉRASTE.

Madame, Moncade ne ſera pas ſi fidele que vous l'imaginez.

LUCINDE.

Paſquin, crois-tu qu'il vienne?

PASQUIN.

Moi, Madame, je n'en ſais rien; mais ſi de ma vie je vais en bonne fortune....

MARTON.

Elles ne réuſſiſſent pas toujours, au moins!

PASQUIN.

L'expérience ne m'en laiſſe pas douter un moment; mais au moins que je connoiſſe le frappeur qui me frappoit ſi diſtinctement; ſi c'eſt une frappeuſe, elle eſt diablement forte.

MARTON.

C'étoit moi; je t'en devois il y a bien long-tems.

PASQUIN.

Je vous remercie de vos faveurs.

ARAMINTE.

Si Moncade doit venir, nous ne ferons pas long-tems à le ſavoir, le Palais n'eſt pas loin d'ici.

CIDALISE.

Je ſerois bien fâchée de ne point voir la fin de

cette aventure, puiſque je l'ai préférée à une partie qui n'étoit pas trop déſagréable.

LUCINDE.

Marton, voyez là-bas ſi perſonne ne vient.

(*Marton ſort.*)

PASQUIN.

J'irai le faire hâter ſi vous voulez, Madame.

ÉRASTE.

Madame, qu'il ne ſorte point, s'il vous plaît.

LUCINDE.

Quelqu'un vient-il enfin?

PASQUIN.

Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt.

MARTON.

Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il ſeroit ici dans un moment; il lui fait prendre pluſieurs détours, afin qu'il ne puiſſe rien juger ſur la meſure du chemin.

LUCINDE.

Allons, voilà qui eſt fait, me voilà guérie abſolument, & je ne penſe pas l'avoir connu de ma vie.

CIDALISE.

Puiſque vous voulez un aveu de moi, ſachez que j'ai bien plus de réſolution que vous, & que

je l'ai oublié avec autant de facilité que j'en avois eu à l'aimer.

ARAMINTE.

Pour moi je n'ai pas eu l'âme si forte.

CIDALISE.

Mais vous, Madame, il vous aimoit?

LÉONOR.

Comme les autres.

PASQUIN.

Je vous assûre que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point ouï dire de mal.

LUCINDE.

Et de moi, Pasquin?

PASQUIN.

Oh! pour vous, il vous aime, Madame.

LUCINDE.

On n'en peut pas douter après ceci; je m'en vais lui parler moi-même, je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ÉRASTE.

Madame....

LUCINDE.

Laissez-moi faire, je vous prie, je veux lui par-

ler ; Mesdames, mettez-vous sur ces siéges ; Éraste, retirez-vous aussi.

ÉRASTE.

Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN.

Je ne veux plus dire qu'un mot ; traite-t-on tous les gens à bonne fortune comme je l'ai été ?

LUCINDE.

Il n'est rien que ne méritât un traître, un perfide comme ton Maître.

PASQUIN.

J'aurai donc ma revanche.

MARTON.

Madame, le voici.

SCENE DERNIERE.

LUCINDE, MONCADE, ÉRASTE, LÉONOR, CIDALISE, ARAMINTE, PASQUIN, MARTON.

LUCINDE.

QU'ON ſe retire. (*A Moncade.*) Voici une de ces aventures qui reſſemble aſſez à celle des romans. Je crois, Monſieur, que vous ne trouverez point mauvais les précautions que j'ai priſes: votre réputation aſſez mal établie à l'égard des Dames, n'a pu me permettre de vous voir autrement; & d'ailleurs la nature qui m'a, peut-être, aſſez mal partagée, m'engageoit à connoître l'état de votre cœur avant que de me découvrir: quelques ſoins qu'on ait bien voulu ſe donner pour me perſuader que j'étois belle, que j'avois de l'eſprit, je me ſuis toujours rendu juſtice, & je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire un infidèle: quand ma vanité même m'auroit flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détourné de l'entreprendre: mes plaiſirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres; je cherche un bonheur plus tranquille; un perfide ne ceſſe point de l'être, & vous tombez avec lui tôt ou tard dans des malheurs que je ne veux point éprouver: parlez-moi

donc sincerement si vous pouvez; êtes-vous libre?

MONCADE, *les yeux bandés.*

Vous jugerez, Madame, si je suis sincere par l'aveu que vous allez entendre : je n'ai point le cœur libre, Madame, je ne veux pas vous tromper, j'aime & depuis long-tems; vous voyez du moins que mon procédé dément la réputation qu'on me donne.

ÉRASTE.

Il la reconnoît.

LÉONOR.

Taisez-vous.

LUCINDE.

Vous aimez, Moncade, & depuis long-tems, dites-vous?

MONCADE.

Oui, j'aime, Madame, & d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

LUCINDE.

Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par la démarche que vous faites?

MONCADE.

J'aurois peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE.

En vérité, je ne saurois m'empêcher de vous

louer ; si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir du moins de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'avoit dépeint : mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtiendrai-je une grâce de vous ?

MONCADE.

Il n'est rien que je ne fasse, Madame, de tout ce qui pourra ne point blesser ma passion.

ÉRASTE, *bas.*

Il la reconnoît, vous dis-je.

CIDAILSE, *bas.*

Hé ! taisez-vous.

LUCINDE.

Je ne veux point de vous une chose bien extraordinaire, je ne cherche pas même à vous voir indiscret. Mais, Moncade, si je devine votre Maîtresse, je veux que vous me l'avouiez ; est-ce Araminte ?

MONCADE.

Ah ! Madame, de qui me parlez-vous ?

LUCINDE.

Qui vous fait récrier si fort, n'a-t-elle pas du mérite ?

MONCADE.

Ah ! Madame, n'entrons point dans le détail d'Araminte, nous y trouverions si peu de naturel

& tant de choses empruntées... De grâce, Madame, n'en parlons point davantage ; il y a des gens dont on ne doit jamais rien dire.

ARAMINTE.

Je n'y puis pas tenir.

CIDALISE.

Attendez jusqu'au bout.

LUCINDE.

Il court dans le monde que vous aimez Cidalise.

MONCADE.

C'est une folle.

PASQUIN, *bas.*

Elle en est quitte à bon marché.

ÉRASTE, *bas.*

Te tairas-tu ?

LUCINDE.

Oh ! je l'ai deviné ; c'est Léonor qui demeure chez Lucinde.

MONCADE.

Ah ! Madame, la connoissez-vous ? Défiez-vous-en, c'est le plus méchant esprit....

LUCINDE.

Nommez-la donc vous-même.

MONCADE.

Ah! Madame, si vous la connoissiez comme moi, vous me pardonneriez aisément mon insensibilité.

LUCINDE.

A-t-elle de l'esprit?

MONCADE.

Oui, Madame, elle en a; mais non pas de ces esprits qui s'en font trop accroire, il semble que le sien ne lui sert que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE.

Voilà un fort joli caractere; elle est belle sans doute?

MONCADE.

Ah! ne m'engagez point à faire son portrait; je pourrois pourtant le faire sans vous offenser, & ne vous ayant peut-être jamais vue, je puis vous dire que je la trouve la plus adorable femme du monde.

LUCINDE.

Elle doit être contente de le paroître à vos yeux.

MONCADE.

Ne dissimulons point davantage, Madame, & permettez-moi de jouir de la vue de la seule personne pour qui je veux vivre. (*Il veut ôter son mouchoir.*)

LUCINDE.

Arrêtez.

MONCADE.

Hé ! Madame, à quoi bon tous ces retardemens ?
Je vous connoîs, je ſais qui vous êtes.

LUCINDE.

Attendez ; à qui croyez-vous parler ?

MONCADE.

A vous, Madame.

LUCINDE.

Je ne ſuis point Lucinde.

MONCADE.

Auſſi n'eſt-ce point elle à qui j'adreſſe mes vœux, & s'il faut vous le dire, le ſeul eſpoir que ce pourroit être Julie, m'a fait venir ici ; ſi ce n'eſt point elle à qui je parle, je m'en retourne ſans vous voir.

LUCINDE.

Vous n'aimez point Lucinde ?

MONCADE.

Non, Madame, & je ne l'ai jamais aimée.

LUCINDE.

Tu ne l'as jamais aimée, perfide ! Tu me l'ôſes dire à moi-même ! Hé ! pourquoi donc me trompois-tu ? (*Elle lui arrache le mouchoir.*)

PASQUIN.

Cela n'eſt point plaiſant ſans coups de bâton; cela étoit plus plaiſant à moi.

ARAMINTE.

Adieu, Monſieur de Moncade, je vous remercie des bons ſentiments que vous avez pour moi.

LÉONOR.

Pour moi je ſuis contente.

CIDALISE.

Adieu, Moncade.

MARTON.

Adieu, Monſieur Paſquin.

LUCINDE.

Éraſte, voulez-vous recevoir ma main?

ÉRASTE.

Si je le veux!

LUCINDE.

Je vous la donne. Adieu, perfide, ne me vois jamais.

PASQUIN.

Allons, Monſieur, ne faut-il pas déloger? Nous aurons bientôt déménagé; ſur-tout changeons de

nom & de quartier, nous sommes décriés dans celui-ci comme la fausse monnoie.

MONCADE.

Juste Ciel!

PASQUIN.

Si cela pouvoit le rendre sage!

FIN.

LA COQUETTE
ET LA
FAUSSE PRUDE,

COMÉDIE;

Repréſentée pour la premiere fois le 18 Décembre 1686.

ACTEURS.

DAMIS, Mari de Céphise.

ÉRASTE, } Amans de Cidalise.

M. DURCET, Conseiller, } Amans de Cidalise.

M. BASSET, Financier, } Amans de Cidalise.

LE COMTE, Amant de Lucile.

LE PETIT CHEVALIER, Frere de Lucile.

PASQUIN, Valet d'Éraste.

UN LAQUAIS de Cidalise.

UN LAQUAIS d'Avocat.

CÉPHISE, Femme de Damis.

CIDALISE, Niece de Damis.

LUCILE, Cousine de Cidalise.

MARTON, Femme-de-chambre de Cidalise.

La Scene est à Paris, dans l'antichambre de Cidalise.

LA COQUETTE
ET LA
FAUSSE PRUDE,
COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, CIDALISE, MARTON.

DAMIS, *à Cidalise.*

HÉ! ventrebleu, Madame, mariez-vous, mariez-vous, mariez-vous; hé! mariez-vous, pour la centîeme fois, & ne vivez point comme vous faites.

CIDALISE.

Que fais-je donc, Monſieur, de grâce, qui mérite des réprimandes de la ſorte ?

DAMIS.

Hé ! mariez-vous, vous dis-je, & ne me forcez point à m'expliquer mieux.

CIDALISE.

Vous êtes mon oncle, Monſieur.

DAMIS.

Oui, têtebleu ! je le ſuis.

CIDALISE.

Je ne conſeillerois pas à qui que ce fût dans le Royaume, de penſer la moindre des choſes que vous m'ôſez dire.

DAMIS.

Je ne connois auſſi perſonne dans le Royaume, qui voulût penſer la moindre des choſes qne vous faites.

CIDALISE.

En vérité, Monſieur, vous m'en dites un peu trop.

DAMIS.

N'en faites pas tant, je vous en dirai moins.

MARTON, *bas à Cidaliſe.*

Ne lui répondez point, Madame.

CIDALISE.

Laisse-moi.

DAMIS.

Il n'est point de patience qu'on ne poussât à bout.

CIDALISE.

Expliquez-vous, de grâce.

DAMIS.

Hé! Madame....

CIDALISE.

Parlez, je vous prie.

DAMIS.

Hé! Madame....

CIDALISE.

Oh! parlez, Monsieur, s'il vous plaît, ou me laissez en repos. Votre silence m'outrage plus que tout ce que vous me pourriez dire.

DAMIS.

Par la morbleu! si je le rencontre chez vous....

CIDALISE.

Encore!

DAMIS.

Je veux être le dernier des hommes....

CIDALISE.

Hé bien?

DAMIS.

Si-je n'avertis votre pere.

CIDALISE.

De quoi?

DAMIS.

Des visites d'Éraste, à qui j'ai défendu de venir ici.

CIDALISE.

En vérité, Monsieur, si vous n'étiez point mon oncle, je vous dirois des choses qui ne vous plairoient point du tout.

DAMIS.

Et moi, parce que vous êtes ma niece, je vous dirai que vous êtes une extravagante; & que, si vous n'y donnez ordre, & promptement, vous vous repentirez de n'avoir pas mieux profité de mes conseils.

MARTON.

Oh! par ma foi, je ne sais plus où j'en suis. Quoi! toujours des emportements, des menaces! il semble, à vous entendre, que nous ayons mérité .... que sais-je, moi? Mais aussi, n'est-il pas vrai? Ne diroit-on pas que nous commettons tous les crimes imaginables? Car enfin, qui parle à Madame, parle à moi: qui la querelle, m'offense. Je ne saurois m'accoutumer à tout ceci; c'est tous les jours chose nouvelle;

nouvelle ; & quelque déraisonnable que vous soyez aujourd'hui, il ne tiendra qu'à vous de l'être demain davantage.

CIDALISE.

Vous voyez, Monsieur, ce que vos manieres vous attirent.

DAMIS.

Je vous avois déja priée, Madame, de vous défaire de Mademoiselle Marton.

MARTON.

Hé bien ! Monsieur, je sortirai, j'y consens ; je ne la verrai plus quereller mal-à-propos du moins.

DAMIS.

Souvenez-vous-en, Madame, je vous prie.

MARTON.

Allez, allez, Monsieur, laissez-moi ce soin. Quelque plaisir qu'on ait d'être à Madame, que ne feroit-on point pour ne vous plus voir ?

DAMIS.

Faites-la taire, Madame ; cela n'a point bon air du tout, croyez-moi.

CIDALISE.

Ce n'est pas elle, Monsieur, que j'aurois le plus d'envie qui se tût.

MARTON.

Oh! par ma foi, je veux jouer de mon reste; & si je sors, au moins ne sera-ce point sans vous avoir dit ce j'ai sur le cœur. Je voudrois bien savoir de quel droit vous vous érigez ici en pédagogue éternel. Madame ne sait-elle pas tout ce qu'elle doit faire? Ah! oui vraiment, vous m'empêcheriez de voir du monde!

DAMIS.

Mademoiselle Marton, parlé-je à vous?

MARTON.

Une femme veuve ne rend compte de ses actions à personne.

DAMIS.

Voici de belles maximes!

MARTON.

Je serai mariée quelque jour, peut-être....

DAMIS.

Madame, je vous prie....

MARTON.

Et je deviendrai veuve, s'il plaît à Dieu.

DAMIS.

Faites-la retirer, du moins.

MARTON.

Les oncles n'auront qu'à venir....

DAMIS.

Encore!

MARTON.

Le premier oncle qui viendra contrôler ma conduite....

DAMIS.

Hé bien, Madame?

MARTON.

Je le traiterai de fou, de ridicule, d'extravagant, d'impertinent, de.... Allez, allez, qu'il me vienne un oncle ſeulement; vous verrez ce que c'eſt qu'une niece qui a de l'eſprit. Adieu.

SCENE II.

DAMIS, CIDALISE.

DAMIS.

Vous avez beaucoup d'honneur de garder une telle inſolente! Mais laiſſons cela; j'ai des choſes plus importantes à vous faire ſavoir. Vous me pouſſerez à des extrémités, dont je me repentirai peut-être.

CIDALISE.

Allez-vous recommencer?

DAMIS.

Comment donc! qu'eſt-ce à dire ceci?

CIDALISE.

Je rappellerai Marton.

DAMIS.

Perdez-vous l'eſprit?

CIDALISE.

Si vous continuez, je ne doute point que cela n'arrive.

DAMIS.

Souhaitez que je continue. Il vous importe que je prenne intérêt à votre conduite; lorſque je l'abandonnerai toute à votre diſcrétion, défiez-vous des ſuites, ſi elle ne répond à mes intentions.

CIDALISE.

Quel galimatias me faites-vous de ma conduite, des ſuites, de vos intentions? Que voulez-vous dire?

DAMIS.

Il n'y a point de galimatias, Madame; ce ſont les ſentiments de votre pere, & les miens; & vous entendez fort bien ce que je veux vous faire entendre. Vous ſavez... je vous l'ai répété plus d'une fois, que le grand monde m'incommode; c'eſt ici le rendez-vous de tous les fainéans de la Cour & de

la Ville : point de distinction, tout y est bien reçu ; & ce seroit un miracle, de ne trouver pas tout-à-la-fois dans votre chambre, Provinciaux, Gens-de-Robe, Abbés, Poëtes, Musiciens, & quelque fat de la Cour ; car il faut qu'il le soit pour demeurer en si mauvaise compagnie. Il ne se dit point de sottise à Paris, que l'on n'ait faite ou entendue chez vous. Vous croyez, par ce cahos, fermer les yeux à tout le monde : vous vous trompez ; on démêle tout. Le Comte, on le sait, ne vient vous voir, que pour entretenir Julie ; la Marquise, pour le Chevalier ; Angélique, pour Monsieur l'Abbé. On sait aussi qu'Éraste, Monsieur le Conseiller, Monsieur Basset le Financier, n'y viennent que pour vous, & que vous les trompez tous trois. Hé ! mariez-vous, Madame, mariez-vous. Prénez l'époux qu'un pere vous destine ; & ne nous forcez point à prendre des mesures qui vous chagrineroient.

CIDALISE.

Oh ! faites, Monsieur ; oh ! faites tout ce que vous voudrez, & tout ce que vous pourrez, pourvu que je n'entende plus de semblables discours.

DAMIS.

Oh bien ! Madame, c'est assez. Vous verrez si votre pere.... Vous verrez, vous dis-je.... C'est assez.

SCENE III.

CIDALISE, *seule.*

AH, juste Ciel ! que tout ceci commence à me lasser ! Serai-je toute ma vie en tutelle ? Bon Dieu !.. Marton ! ... Il est impossible de résister à tout cela .... Marton ! ... Quoi ! tous les jours la même chose ! ... Mar....

SCENE IV.

CIDALISE, MARTON.

CIDALISE.

AH ! te voilà.

MARTON.

Votre oncle est sorti, Dieu merci !

CIDALISE.

Je n'en puis plus.

MARTON.

Comment ! vous a-t-il dit encore quelque chose ?

CIDALISE.

Tu n'as rien entendu.

MARTON.

La maudite nation que les oncles !

CIDALISE.

Il y en avoit pour mourir.

MARTON.

Pour moi, je ſuis à bout; je ne le comprends point.

CIDALISE.

Ni moi non plus.

MARTON.

Qui peut l'irriter de la ſorte ?

CIDALISE.

Je commence à le deviner.

MARTON.

Il ne faut qu'une bagatelle pour le mettre de mauvaiſe humeur.

CIDALISE.

Un rien ſuffit pour le mettre en colere.

MARTON.

Cela eſt vrai. Vous ne vous levâtes pas hier aſſez matin, & vous le fîtes attendre à dîner : il querella deux heures; je ne vois, pour moi....

CIDALISE.

Dîne-t-on devant trois heures à Paris ?

MARTON.

C'eſt ce que je lui dis. Il ſe plaint auſſi que vous voyez trop de monde, & que....

CIDALISE.

Veut-il que je ferme la porte à tous mes amis?

MARTON.

Quelle apparence! Vous allez, dit-il, ſouvent aux Comédies, à l'Opéra, au Bal; & vous jouez gros jeu.

CIDALISE.

Le Carnaval, peut-on faire autre choſe?

MARTON

J'en demeure d'accord. L'été, vous aimez à vous promener, & vous ne revenez pas de bonne heure d'ordinaire.

CIDALISE.

N'eſt-ce pas une choſe bien étrange de ſe promener l'été?

MARTON.

Rien n'eſt plus naturel, ſans doute. Vous avez des amans; & le nombre, peut-être, pourroit....

CIDALISE.

Eſt-ce un crime d'avoir des amans?

MARTON.

Bon! un crime. Voilà un plaiſant crime, ma foi!

C'eſt un crime bien plutôt de n'en avoir pas, aujourd'hui. Allez, allez, Madame, il ſe moque de nous. Ne vous contraignez point. Pourvu qu'on ait la conſcience nette, qu'importe des diſcours? Laiſſez quereller Monſieur votre oncle, n'en faites pas moins tout ce que vous voudrez. La liberté eſt une belle choſe; vous en jouïrez tous deux. Il ſe veut fâcher, il ſe fâchera. Vous voulez vivre à votre maniere, vous y vivrez.

CIDALISE.

Depuis très-peu de tems ma conduite le bleſſe, & j'en découvre les raiſons.

MARTON.

Il faut effectivement qu'il y ait quelque choſe à tout ceci, que je ne comprends point. Depuis deux ans que je ſuis avec vous, nous avons toujours vécu comme nous vivons, & votre oncle ne nous perſécute que depuis trois mois.

CIDALISE.

Et tu ne pénetres point encore d'où cela vient?

MARTON.

Non, ma foi!

CIDALISE.

Tu ne vois pas là l'eſprit de ma tante à découvert?

MARTON.

Non, vous dis-je.

CIDALISE.

Tu ne connois pas que c'est elle qui pousse mon oncle à me tourmenter ?

MARTON.

Et pourquoi ?

CIDALISE.

Par jalousie.

MARTON.

Et de qui ?

CIDALISE.

De moi.

MARTON.

Expliquez-vous.

CIDALISE.

Elle s'imagine que je suis le seul obstacle à l'amour qu'elle a sans doute pour Éraste.

MARTON.

Ah ! par ma foi, Madame, vous avez raison. Je rappelle mille & mille choses qui me convainquent de ce que vous dites. En vérité, je suis bien sotte !

CIDALISE.

Ne remarques-tu pas, toutes les fois qu'Éraste me vient voir, que ma tante descend aussi-tôt ici ?

MARTON.

Juſtement.

CIDALISE.

Qu'elle me charge toujours de quelque affaire qui m'oblige à ſortir, afin qu'elle demeure ſeule avec lui. J'ai vingt fois eu la penſée d'en avertir mon oncle.

MARTON.

Cela n'auroit de rien ſervi, Madame. Il la verroit dans les bras de trente hommes, qu'il n'en prendroit aucun ſoupçon. Ses dehors affectés, ſes diſcours éternels de morale & de vertu, ſon déchaînement contre tous les plaiſirs, dont elle ſait goûter juſqu'aux moindres délicateſſes, lui donnent un empire abſolu ſur l'eſprit de Monſieur votre oncle.

CIDALISE.

C'eſt auſſi ce qui m'a empêché de harſarder la choſe.

MARTON.

Vous avez fort bien fait.

CIDALISE.

Mais, enfin, ils auront beau me perſécuter : la jalouſie de ma tante, le pouvoir de mon oncle, ni celui de mon pere même, ne me forceront point à me remarier contre mon inclination.

MARTON.

Gardez-vous bien, Madame, de rien précipiter

là-dessus. Vertu de ma vie ! ce ne sont point ici des bagatelles. Vous iriez prendre quelque brutal de Provincial, peut-être, qui nous tailleroit de la besogne. Hé ! ne vous mariez point, Madame, sans avoir bien examiné celui que vous choisirez. Brutal pour brutal, j'aime mieux un oncle qu'un mari.

CIDALISE.

Il faudra que je sois bien assurée de la complaisance de celui qui me déterminera au mariage.

MARTON.

Vous parlez en femme de bon sens. Un choix bon, ou mauvais, est excusable, la premiere fois ; la curiosité peut faire bien des choses ; mais, la seconde, il faut d'autres raisons que la curiosité.

CIDALISE.

Ah ! je sais trop ce qu'il m'en a coûté pour avoir obéi aveuglément.

MARTON.

Dans les sentiments où je vous vois, Monsieur Durcet est celui qu'il vous faut.

CIDALISE.

Et sur quoi juges-tu cela, Marton ?

MARTON.

Sur le grand attachement que vous avez pour la liberté.

CIDALISE.

Monfieur Durcet eft un fort honnête-homme : mais, ma pauvre Marton, je n'aime point les gens de robe.

MARTON.

Je ne vous en parlois que pour cette liberté qui vous eft fi précieufe. S'il découvre vos fentiments, il fe pendra, Madame, affurément. Il eft vrai que vous ne le traitez pas plus mal que les autres, à qui vous promettez la même chofe.

CIDALISE.

Tant que mon procès durera, dont il eft Rapporteur, je me garderai bien de le défabufer.

MARTON.

J'ai ouï dire que c'etoit un homme admirable pour les procès défefpérés. Mais, Madame, Monfieur Baffet n'eft point homme de robe, c'eft un de ceux que vous flattez auffi de la même efpérance.

CIDALISE.

Il n'eft pas Gentilhomme feulement.

MARTON.

Comment! Madame, vous moquez-vous? Son pere & lui ne font-ils pas dans les affaires?

CIDALISE.

Ce n'eft pas une conféquence.

MARTON.

Mais n'eſt-ce pas dans les affaires où l'on s'enrichit?

CIDALISE.

Ordinairement.

MARTON.

Allez, allez, Madame, il ſera bientôt noble. Le nom changé fait tout; au lieu de Baſſet, Monſieur le Marquis. Acheter une Charge, répandre deux milliers de piſtoles à prêter à propos; il trouvera des amis & des parents à la Cour même. Son pere l'a fait riche; il fera ſon pere Gentilhomme. La plume uſurpe la nobleſſe auſſi-bien que l'épée.

CIDALISE.

Quoi qu'il en ſoit, Marton, je ne ſerai jamais la femme de Monſieur Baſſet, ſous quelque nom ni ſous quelque qualité que ce ſoit.

MARTON.

Pourquoi le lui promettez-vous? Ah! vraiment, je l'avois oublié. Les mille piſtoles qu'il vous envoya hier, devoient bien m'en faire ſouvenir.

CIDALISE.

En vérité, c'eſt l'homme le plus obligeant que je connoiſſe. Il fit cela de la meilleure grâce du monde; & ſans lui, en vérité, je ne ſais ce que je ferois, tout mon bien étant ſaiſi comme il eſt.

MARTON.

Enfin donc, Madame, la roture de Monſieur Baſſet, & la robe de Monſieur Durcet vous déterminent en faveur d'Éraſte.

SCENE V.

CIDALISE, M. DURCET, MARTON.

CIDALISE, *bas à Marton.*

TAIS-toi: voici Monſieur Durcet. (*Haut.*) En vérité, Monſieur Durcet, je vous ai des obligations infinies. Vous faites paroître, en tout ce qui me regarde, une exactitude charmante.

M. DURCET.

Vous voyez, Madame, que je n'ai ſeulement pas voulu quitter ma robe pour en être plutôt auprès de vous.

CIDALISE.

L'empreſſement des gens que l'on conſidere fait un extrême plaiſir.

MARTON.

Monſieur ne feroit pas de ces gens, qui, au retour d'un voyage, vont deſcendre chez le Baigneur, pour ne pas dégoûter leur Maitreſſe.

M. DURCET.

Non, je vous en réponds; j'y viendrois tout botté.

MARTON.

Tout botté!

CIDALISE.

Marton, ne plaiſante point : il y a bien autant de paſſion à l'un qu'à l'autre.

MARTON.

Moi, Madame, je ne plaiſante point.

CIDALISE.

Hé bien! Monſieur, comment va mon procès?

M. DURCET.

Ah! Madame, le Rapporteur ſe tiendroit fort heureux, ſi vous aviez autant d'ardeur pour lui qu'il en a pour tout ce qui vous touche.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie; en quel état eſt mon procès?

M. DURCET.

Madame, rien ne m'embarraſſe ſur votre affaire; &, quand il y auroit plus de difficulté qu'il n'y en a, j'ai des amis qui voudront bien me ſervir en appuyant mes ſentiments. Si l'appel de la Sentence de liquidation de vos conventions matrimoniales eût été plutôt conclu & reçu, il y a long-tems que vous

ſeriez hors d'affaire ; & je n'aurois pas manqué de vous accorder tout ce qui auroit dépendu de mon miniſtere, & au-delà, avec une rude condamnation de tous dépens, dommages & intérêts.

CIDALISE.

Quand tout cela ſera fait, Monſieur, aurai-je gagné mon procès ? Car je ne comprends rien à ces choſes.

M. DURCET.

Tout ira bien, Madame ; ne vous en mettez point en peine.

MARTON.

Hé ! Monſieur, comment pouvez-vous dormir avec tout ce tintamarre-là dans la tête ?

M. DURCET.

Ah ! Marton, ſi je n'avois autre choſe qui m'empêchât de dormir....

CIDALISE.

Achevez, Monſieur ; que voulez-vous dire ?

M. DURCET.

Il vient des gens les ſoirs, qui me réveillent de bon matin, Madame.

CIDALISE.

C'en eſt aſſez, je vous entends ; & je veux bien calmer vos inquiétudes. Les aſſiduités de Monſieur Baſſet vous chagrinent ; croyez qu'elles me chagri-

nent autant que vous. C'eſt mon oncle qui l'oblige d'être ſans ceſſe ici pour nous épier : je ſuis bien-aiſe de vous en avertir, afin que vous évitiez de le rencontrer. Ces petits ſoins ne partent pas d'une âme tout-à-fait indifférente. Ah ! ne me croyez pas, je vous en dis trop. Je ne vous aime point au moins; mais je ne veux pas que vous croyiez que j'en aime quelqu'autre.

M. DURCET.

Ah ! Madame, ſouffrez, je vous prie....

CIDALISE.

Ah ! Monſieur, c'en eſt aſſez. Après cela, je ne puis plus vous regarder.

M. DURCET.

Adieu, Madame; ſongez à moi quelquefois.

CIDALISE.

Adieu donc. Allez-vous-en; ne me regardez pas.

MARTON, *à M. Durcet.*

Ah ! ne me regardez pas.

SCENE VI.

MARTON, CIDALISE.

MARTON *rit.*

AH, ah, ah, Monsieur Durcet auroit grand besoin d'un bon verre de limonade. Mais n'appréhendez-vous point, Madame, qu'Érafte, emporté, fou comme il eft ....

CIDALISE.

A propos d'Érafte, nous fommes mal enfemble.

MARTON.

Ah! vraiment, je ne m'étonne donc plus que nous n'en ayons entendu parler d'aujourd'hui.

CIDALISE.

Il n'eft point venu ici, dis-tu ?

MARTON.

Non, Madame.

CIDALISE.

Il n'y a point envoyé ?

MARTON.

Perfonne n'eft venu.

CIDALISE.

Cela ne ſe peut. Tandis que mon oncle nous parloit, peut-être....

MARTON.

Cela ſe peut fort bien, Madame; car j'ai deſcendu là-bas tout exprès pour m'en informer.

CIDALISE.

Tu te trompes.

MARTON.

Je ne me trompe point.

CIDALISE.

Le Portier dormoit, ſans doute.

MARTON.

Il ne dormoit point.

CIDALISE.

Il y enverra donc. Attends ici. Voilà ſon portrait. Cette bague eſt de lui. Prends ce miroir encore. S'il vient lui-même, remets-lui tout cela entre les mains. Si Paſquin vient le premier, qu'il le reporte à ſon Maître; qu'il me rende mes lettres; & que, ſur-tout, il ſache que je ne le veux plus voir.

MARTON.

Et que ne me diſiez-vous cela d'abord? Je ne

vous aurois pas tant questionnée, pour savoir qui des trois vous aimez davantage.

CIDALISE.

Fais ce que je te dis.

SCENE VII.

MARTON, *seule.*

S'IL ne tient qu'à dire à Éraste, qu'on ne veut plus le voir, la chose n'est pas difficile; ou, si le Maître ne vient point, en instruire le Valet, cela est fort aisé. A l'égard de ce qu'il faut remettre entre les mains de l'un ou de l'autre, il y a bien des choses à dire là-dessus. Pour la bague, Éraste me la donneroit sans doute. Pour ce miroir, je n'aurois qu'à le lui demander. Je serois bien ingrate de ne pas garder le portrait d'un homme qui me veut tant de bien.

SCENE VIII.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

BON jour, Marton.

MARTON.

Bon jour.

PASQUIN.

Bon jour.

MARTON.

Hé bien ! bon jour, bon jour. N'as-tu que cela à me dire ? Te voilà bien effaré !

PASQUIN.

Oui vraiment, je le suis. Tu parles bien à ton aise. Vois-tu ! quand on est amoureux ....

MARTON.

Toi amoureux ?

PASQUIN.

Moi amoureux ! Non, je me donne au diable. Je ne veux point devenir fou comme mon Maître ; je veux dormir, boire & manger : ces choses si utiles à la vie sont les choses dont on parle le moins chez nous, Au diantre soit l'amour ! Tiens, tiens, voilà

une lettre pour ta Maitreſſe ; je crois qu'elle n'en ſera pas auſſi contente que des autres.

MARTON.

Cidaliſe ne veut entendre parler ni d'Éraſte, ni de ſes lettres.

PASQUIN.

Tant mieux. Je vais lui reporter celle-ci. N'as-tu rien à me dire autre choſe ?

MARTON.

Tu lui diras que j'ai fait humainement pour lui tout ce que j'ai pu faire auprès de ma Maitreſſe ; & qu'elle eſt ſi fort irritée, qu'il m'a été impoſſible de l'adoucir.

PASQUIN.

Ah, bien, bien ! billes pareilles. Mon Maître eſt dans une rage contre elle à n'en revenir jamais. Il avoue qu'on le trompe, & l'avoue pour la premiere fois de ſa vie ; l'aventure d'hier l'a dégagé abſolument.

MARTON.

Mais d'où donc eſt venu tout ce déſordre ?

PASQUIN.

Tu ne le ſais point ?

MARTON.

Non, ma foi !

PASQUIN.

Je vais te l'expliquer. Peste ! l'affaire est délicate ; & l'on romproit à moins.

MARTON.

Point tant de digressions ; acheve, je te prie.

PASQUIN.

Mon Maître étoit à la Foire hier avec ta Maitresse.

MARTON.

Hé bien ? ton Maître étoit à la Foire ; après ?

PASQUIN.

Il passa un jeune-homme que Cidalise trouva fort bien fait. Aussi-tôt Éraste regarde une jeune personne, qu'il trouva fort aimable. Cidalise redoubla ses louanges pour le Cavalier ; Éraste exagéra les siennes pour la jeune personne. Ta Maitresse recommençoit toujours, mon Maître ne finissoit point ; & la fin de la conversation fut, qu'ils se trouvèrent tous deux si laids, si laids, qu'ils se séparerent, avec des serments de ne se revoir de leur vie.

MARTON.

Tu n'as plus rien à me dire ? Adieu.

PASQUIN.

Demeure ici. J'entends Éraste, paie-le de son impatience ;

impatience ; auſſi-bien lui feras-tu mieux comprendre les choſes.

SCENE IX.

ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

ÉRASTE, *à Paſquin.*

As-TU parlé à Cidaliſe elle-même ?

MARTON.

Monſieur ....

ÉRASTE.

Hé bien, Marton ?

PASQUIN.

Voici la lettre.

ÉRASTE.

Une réponſe. Elle me fait beaucoup d'honneur, vraiment !

MARTON.

Monſieur, je ſuis chargée ....

ÉRASTE.

Attendez, Marton, je vous prie.

PASQUIN.

Monſieur, Marton n'a point voulu ....

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Tais-toi.

MARTON.

Monsieur, je suis fâchée....

ÉRASTE, *à Marton.*

Un moment, s'il vous plaît. (*A Pasquin.*) C'est ma lettre.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

ÉRASTE, *à Marton.*

Elle ne l'a point voulu recevoir?

MARTON.

Non, Monsieur.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Pourquoi donc demeurer si long-tems?

PASQUIN.

J'instruisois Marton de votre démêlé.

MARTON.

Je le priois de vous dire qu'il n'auroit pas tenu à moi....

ÉRASTE.

C'est assez, Marton; voilà qui va le mieux du monde.

(*Il parle à l'oreille à Pasquin, & lui remet une clef.*)

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

ÉRASTE.

Pasquin, tu n'as point parlé à Cidalise? Ah! tu m'as déja dit que non. Va-t-en.

PASQUIN.

Je suis ici dans un moment.

(*Il sort.*)

SCENE X.

ÉRASTE, MARTON.

ÉRASTE.

HÉ bien donc, Marton, on ne me veut plus voir?

MARTON.

Monsieur....

ÉRASTE.

J'en suis ravi, je vous jure. Elle m'a prévenu, comme vous voyez. Elle vous a entretenue de son procédé avec moi?

MARTON.

Non, Monsieur, je vous assûre. J'ai su qu'elle

ne vouloit plus vous voir, sans en apprendre la cause.

ÉRASTE.

Que je sois le dernier des hommes, que tous les malheurs imaginables m'arrivent, si je lui parle de ma vie, si je ne romps avec elle pour jamais, si je ne l'oublie, ou si je m'en souviens que pour me venger de ses perfidies! Où est-elle?

MARTON.

Elle est dans sa chambre, Monsieur.

ÉRASTE.

Ah! qu'elle y demeure; je suis las d'essuyer ses caprices. Que fait-elle?

MARTON.

Je crois qu'elle essaye une robe.

ÉRASTE.

Elle peut faire tout ce qu'il lui plaira; mais je n'en serai plus la victime, sur ma parole. Elle n'est point sortie depuis qu'elle est levée?

MARTON.

Non, Monsieur.

ÉRASTE.

Qu'elle sorte, qu'elle ne sorte point; qu'elle aille au bout du monde, j'y prends peu d'intérêt. Que vouloit ce laquais qui sortoit quand je suis entré?

MARTON.

Je n'ai vu de laquais ici que le vôtre.

ÉRASTE.

Ah! mon enfant, je n'ai point de curiosité, je vous jure. Je croirai, si vous voulez, que personne ne l'est venu voir d'aujourd'hui.

MARTON.

Non, je vous en réponds.

ÉRASTE.

Hé! que m'importe? Je ne veux rien apprendre de ce qui la regarde. Qu'elle soit tranquille comme je le suis, & comme elle l'est sans doute.

MARTON.

Je ne sais point lire dans les cœurs.

ÉRASTE.

Qu'elle me méprise.

MARTON.

Cela seroit difficile.

ÉRASTE.

Qu'elle me haïsse.

MARTON.

Elle ne hait personne.

ÉRASTE.

Adieu, Marton. (*Il va pour sortir, & revient sur ses pas.*) Je vous demande en grâce qu'elle ne sache point que je suis venu ici.

MARTON.

Je ferai ce que vous voudrez.

ÉRASTE.

Je vous en prie au moins.

MARTON.

Cela suffit.

ÉRASTE.

Vous vous en souviendrez?

MARTON.

Je vous en réponds.

ÉRASTE *va pour sortir, & revient sur ses pas.*

Non, Marton.... Je vous prie, dites-lui que vous m'avez vu.

MARTON.

Je le veux bien.

ÉRASTE.

Peignez-moi à ses yeux aussi indifférent que je vous le parois.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ÉRASTE.

Dites-lui bien tout ce que je vous ai dit.

MARTON.

Je le ferai.

ÉRASTE.

Que je ne songe plus à elle.

MARTON.

C'est assez.

ÉRASTE.

Que je ne l'aime plus.

MARTON.

Je lui dirai.

ÉRASTE.

Que je ne la veux plus voir.

MARTON.

Je n'oublierai rien.

PASQUIN.

Adieu, Marton.

MARTON.

Adieu, Monsieur.

ÉRASTE *va pour sortir, & revient sur ses pas.*

Il faut qu'elle apprenne mes sentiments de ma propre bouche.

MARTON.

Oh ! pour cela, Monsieur, je ne puis.

ÉRASTE.

Comment donc ?

MARTON.

Elle m'a défendu expressément de vous laisser entrer.

ÉRASTE.

Je ne veux lui dire qu'un mot.

MARTON.

Il m'est impossible.

ÉRASTE.

Ma pauvre Marton....

MARTON.

Non, Monsieur, je n'en ferai rien.

SCENE XI.

PASQUIN, ÉRASTE, MARTON.

PASQUIN.

MONSIEUR....

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Attends un moment. (*A Marton.*) Ma pauvre

Marton, fais-moi le plaisir, au moins, de lui dire que je suis ici.

MARTON.

Vous me ferez gronder.

ÉRASTE.

Oblige-moi ; je t'en conjure.

MARTON.

Cela ne servira de rien.

ÉRASTE *lui donne une bague.*

Tiens, Marton ; va, je te prie.

MARTON, *mettant la bague à son doigt.*

On ne peut vous rien refuser.

(Elle sort.)

SCENE XII.

ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

M'AS-TU apporté tout ce que je demandois ?

PASQUIN.

Voilà, premierement, la clef de votre cassette : les lettres que vous me demandiez n'y étoient point.

ÉRASTE.

Elles étoient dans mon écritoire.

PASQUIN.

Je les y ai trouvées aussi.

ÉRASTE.

Les as-tu enfin ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

ÉRASTE.

Donne donc.

SCENE XIII.

ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

ÉRASTE.

HÉ bien, Marton ? (*A Pasquin.*) Attends.

MARTON.

Je vous l'avois bien dit, Monsieur, que je serois querellée. Elle ne veut plus vous voir absolument. On m'appelle. Adieu, Monsieur, j'en suis au désespoir.

SCENE XIV.

ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

OU ſont ces lettres?

PASQUIN.

Les voici.

ÉRASTE.

Les tablettes?

PASQUIN.

Les voilà.

ÉRASTE.

Le portrait?

PASQUIN.

Je le tiens.

ÉRASTE.

Le cachet?

PASQUIN.

Vous le voyez.

ÉRASTE.

Donne tout cela à Marton; qu'elle le rende à ſa Maitreſſe.

PASQUIN.

Je vais lui donner tout-à-l'heure.

SCENE XV.

PASQUIN, *seul.*

OUI-dà! oh! quelque sot, ma foi! Donnant, donnant; autrement point d'affaire. J'ai bonne mémoire; il nous revient un miroir, un portrait, aussi une bague. Si l'on rend, nous rendrons; & si l'on garde, nous garderons.

SCENE XVI.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

TON Maitre est sorti?

PASQUIN.

Oui; pourquoi? Veut-on parler d'accommodement? Faut-il ménager quelque entrevue? Parle; je suis plénipotentiaire absolu. Tu n'as qu'à dire.

MARTON.

Tu ne dis que des sottises; tais-toi. J'ai oublié de lui demander les lettres de ma Maitresse.

PASQUIN.

Je ſuis ici reſté pour te redemander celles de mon Maitre.

MARTON.

Je crois que j'ai les ſiennes ici.

PASQUIN

Je penſe avoir celles de ta Maitreſſe auſſi.

(*Ils ſe remettent mutuellement un paquet de lettres.*)

MARTON.

N'as-tu plus rien à me dire?

PASQUIN.

N'as-tu plus rien à me faire ſavoir?

MARTON.

J'ai, ce me ſemble, encore quelque choſe à te donner.

PASQUIN.

J'ai, ſi je ne me trompe, quelque choſe encore à te rendre.

MARTON.

Non, je m'abuſe. Mais rends-moi ce que tu veux dire.

PASQUIN.

Non, je rêvois, Marton; je n'ai plus rien à te donner.

MARTON.

Que parles-tu là d'un cachet ?

PASQUIN.

Que murmures-tu d'une bague ?

MARTON.

Ah ! vraiment, je m'en ressouviens. Tiens, tiens, Pasquin, voici. ....

PASQUIN.

Ah ! je m'en ressouviens aussi. Tiens, tiens, Marton, voilà. ....

MARTON.

On m'a chargé de remettre ceci entre tes mains.

(*Elle rend un porte-lettres.*)

PASQUIN.

J'ai ordre de remettre ceci entre les tiennes.

(*Il rend un bracelet de cheveux.*)

MARTON.

Ce n'est point là le cachet.

PASQUIN.

Ce n'est point là la Bague.

MARTON.

Peste soit du frippon !

PASQUIN.

Fripponne toi-même! Que veux-tu dire? Rends-moi le bracelet, je te rendrai le porte-lettre.

MARTON.

Je dirai tout cela à ton Maître.

PASQUIN.

Et moi je le dirai à ta Maitresse. Tiens, vois-tu! sans tant barguigner, rends-moi la bague, & voilà le cachet.

MARTON.

La bague vaut mieux.

PASQUIN.

Tiens; voilà encore les tablettes par-dessus; j'y perds, par ma foi.

MARTON.

Donne.

PASQUIN.

Au voleur.

MARTON.

Prends donc, maraud. Te tairas-tu? Donne-moi le portrait de ma Maitresse, je te rendrai celui de ton Maître.

PASQUIN.

Et le miroir?

MARTON.

Le voilà.

PASQUIN.

Tiens. Mais je ne veux plus de commerce entre nous; j'aime les gens de bonne-foi.

MARTON.

Point de chagrin.

PASQUIN.

Va, va; je ſuis bon Prince.

MARTON.

Sois diſcret, au moins.

PASQUIN.

Ne babille pas ſeulement.

MARTON.

Bouche cloſe.

PASQUIN.

Chut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTON, CIDALISE.

MARTON.

Vous avez mis Érafte au défefpoir.

CIDALISE.

Ce n'eft point cela à préfent dont il eft queftion. Que fait mon oncle ? Que dit-il ?

MARTON.

Votre oncle eft parti pour aller trouver votre pere.

CIDALISE.

Pour aller trouver mon pere ?

MARTON.

Rien n'eft plus affuré.

CIDALISE.

Qui te l'a dit ?

MARTON.

Perfonne ; mais il eft forti à fix chevaux, il a

pris ſa petite caleche; où voudriez-vous qu'il allât?

CIDALISE.

Il y a bien de l'apparence à ce que tu dis. J'ai peur de quelque extravagance. C'eſt un homme dont je crains tout.

MARTON.

On appelle cela juſtement avoir peur de ſon ombre. Que vous peut-il faire?

CIDALISE.

Il étoit ce matin dans une furieuſe colere.

MARTON.

Il étoit, il y a huit jours, dans une rage effroyable.

CIDALISE.

Quand donc? Je ne m'en ſouviens point.

MARTON.

Vous avez bien-tôt perdu la mémoire. Quoi! Vous avez oublié cette charmante nuit, où tous les éléments ſe déchaînerent pour nous faire enrager; cette nuit, où le vent, l'eau & le vin nous cauſerent tant de déſordre; point de flambeaux, plus de Laquais, le Cocher ivre mort, ſes chevaux & nous au milieu d'un bourbier?

CIDALISE.

Ce jour que nous revînmes à huit heures au matin?

MARTON.

Celui-là même. Ne vous souvient-il point non plus que Monsieur votre oncle nous attendoit dans la cour ; qu'il se promenoit en long, en large ; qu'il prenoit le Ciel à témoin ; qu'il tempêtoit ; qu'il menaçoit ?

CIDALISE.

Oh ! pour ce jour-là, je t'avoue que j'en eus pitié.

MARTON.

Madame votre tante ne vous fit-elle point de pitié aussi, qui le contrefaisoit en tout, & l'adoucissoit d'une maniere à l'irriter mille fois davantage ?

CIDALISE.

Je crois qu'elle s'évanouït aussi ?

MARTON.

Elle en fit semblant du moins : mais je lui jettai une aiguiérée d'eau par le nez, qui lui fit bien-tôt changer de résolution. Mort de ma vie ! je n'aime point les hypocrites ; elle n'étoit fâchée que de n'avoir pas été avec nous.

CIDALISE.

Il n'en faut point douter.

MARTON.

Oh çà ! donc, croyez-moi, ne vous allez point mettre de fariboles dans la tête, qui ne sont bonnes

à rien. Que Monsieur votre oncle se fâche ou ne se fâche point, tout cela est la même chose à votre égard.

CIDALISE.

Tu as raison.

MARTON.

Voyons donc pour Éraste.

SCENE II.

UN LAQUAIS, MARTON, CIDALISE.

UN LAQUAIS.

Monsieur Basset, Madame.

CIDALISE, *à Marton.*

Faites monter.

SCENE III.

CIDALISE, *seule.*

La visite de cet homme m'embarrasse. On n'aime point à voir les gens à qui l'on a de certaines obligations.

SCENE IV.

CIDALISE, M. BASSET.

CIDALISE.

Hé! bon jour, Monsieur Basset: j'ai bien des remerciements à vous faire.

M. BASSET.

Je suis ravi, Madame, d'avoir eu une occasion en ma vie de vous faire un petit plaisir.

CIDALISE.

Il est certain que peu de gens aiment aussi délicatement que vous. La plupart ne vous disent que des sottises : ils croient avoir bien rencontré de vous dire qu'ils vous adorent, & qu'ils vont mourir pour vous, si vous ne les aimez ; que, si vous leur faites cette grâce, ils vous serviront toute leur vie ; comme si l'on avoit bien affaire de leurs services ! &, dans les choses essentielles, ils demeurent tout court.

M. BASSET.

Pour moi, Madame, je ne m'amuse point à la bagatelle : vous me trouverez toujours, mon coffre-fort ouvert.

CIDALISE.

Je ne crois pas, Monsieur, que je vous mette

souvent à de pareilles épreuves. Vous êtes bien persuadé qu'aussi-tôt que mes affaires seront terminées....

M. BASSET.

Ne parlons plus de cela, Madame, je vous prie ; ce sont des bagatelles, vous dis-je, qui ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

CIDALISE.

Vous avez l'âme belle, Monsieur.

M. BASSET.

Point du tout, Madame, cela ne me coûte rien : mes droits de présence me valent cela en une année.

CIDALISE.

En vérité, Monsieur, je ne saurois assez vous témoigner....

M. BASSET.

Si vous aviez autant d'envie de reconnoître la tendresse que j'ai pour vous, qui mériteroit bien mieux d'être récompensée....

CIDALISE.

Oh! Monsieur Basset, je vous prie, laissez-moi terminer mes affaires. Je n'ai plus qu'une année à passer pour être absolument maitresse de mes volontés ; donnez-vous patience jusques-là, s'il vous plaît ; alors je vous permets de vous plaindre si vous n'avez pas lieu d'être content de moi.

M. BASSET.

Vous me faites une belle promesse, Madame ; vous me permettez de me plaindre.

CIDALISE.

Oh ! Monsieur Basset, que vous donnez un mauvais sens aux choses qu'on vous dit !

M. BASSET.

Hé bien ! Madame, je prendrai patience, pourvu que vous ne voyez plus Monsieur Durcet.

CIDALISE.

Ah ! vraiment, j'oubliois bien de vous en parler. C'est un homme qui me désespere. Il est ici presque tous les jours ; j'ai découvert ce qui l'amene. Mon oncle l'a prié d'observer ceux qui viennent ici : &, dans la pensée que mon pere & lui ont de me faire épouser un Gentilhomme de leur Province, ils veulent m'ôter la liberté de voir qui que ce soit. Ils vous redoutent plus qu'un autre ; c'est pourquoi je vous prie bien fort d'éviter, autant que vous pourrez la présence de Monsieur Durcet.

M. BASSET.

En vérité, Madame, vous me rendez la vie.

SCENE V.

MARTON, CIDALISE, M. BASSET.

MARTON.

Lucile, votre jeune cousine, voudroit vous parler un moment.

CIDALISE.

Hélas! la pauvre petite personne! Je serai bien-aise de la voir. Adieu, Monsieur Basset; que rien ne vous inquiette.

M. BASSET.

Quand on aime comme je fais....

CIDALISE.

Adieu, Monsieur Basset.

SCENE VI.

CIDALISE, LUCILE, MARTON.

CIDALISE.

Hé bien! ma chere enfant, il y avoit long-tems que je ne vous avois embrassée. Vous ne me dites mot!

LUCILE.

LUCILE.

Ma cousine, au moins je vous prie bien fort de ne point dire à ma mere que je suis venue ici.

CIDALISE.

Pourquoi donc cette précaution ? Est-ce qu'il y a du mal à me venir voir ?

LUCILE.

Hé ! mon Dieu, ne savez-vous pas son humeur ? Elle ne me croit jamais bien qu'avec elle ; &, pour surcroît encore, Céphise, votre tante, l'acheve de gâter. Ma mere m'a envoyée chez elle ; mais j'ai pris ce tems-là pour vous prier de me faire une grâce.

CIDALISE.

J'apprends tous les jours des choses nouvelles de ma chere tante. Marton, Céphise n'a pas manqué de parler de moi chez la mere de ma cousine dans ses termes ordinaires ?

MARTON.

Sans mentir, voilà un méchant esprit.

LUCILE.

Ne lui en témoignez rien, je vous prie.

CIDALISE.

N'ayez aucune peur. Mais que dit-elle de moi à votre mere ?

LUCILE.

Oh! ma cousine, je n'oserois vous le dire.

MARTON.

Allez, allez, ne craignez rien; nous sommes accoutumées à son langage; car je crois qu'elle ne m'épargne pas plus que les autres.

LUCILE.

Ah! vraiment non; elle commence toujours par vous.

MARTON.

Hé bien?

LUCILE.

Hé bien! elle dit que vous êtes la plus méchante fille du monde; que c'est vous qui entraînez ma cousine dans le libertinage où elle vit; que c'est vous qui l'empêchez de se remarier, parce que tous ses amants vous font des présents; que vous avez intérêt de faire durer ce manege autant de tems que vous le pourrez, puisqu'un mariage feroit bientôt cesser ce commerce. Que sais-je, moi? Je n'aurois jamais fait, si je vous disois tout ce qu'elle dit.

MARTON.

Par ma foi! Madame, avec tout le respect que je vous dois, voilà une impudente carogne.

CIDALISE.

Ne vous contraignez point, Marton; je vous avoue de tout. Et de moi, ma cousine, que dit-elle?

LUCILE.

Mais elle dit que vous ne la voulez point croire; que vous ne faites rien qu'à votre tête; qu'elle s'est bannie de chez vous, parce que vous vous moquiez de ses corrections; que cependant elle avoit pour vous toutes sortes de complaisances; que vous la traîniez dans tous les plaisirs, qu'elle prenoit comme autant de mortifications.

MARTON.

La scélérate!

CIDALISE.

Après, ma cousine?

LUCILE.

Mais après, elle dit que vous donnerez la mort à son mari; qu'il y a huit jours que vous ne revîntes qu'à huit heures du matin; & que cela, joint avec d'autres choses qu'elle ne dit point, suffiront pour avoir des moyens de vous punir.

CIDALISE.

Oh! je la mets au pis. Si l'on approfondissoit son cœur & le mien, malgré cette vertu dont elle fait

tant de bruit, on y trouveroit de terribles différences. Mais, pourſuivez, je vous prie.

LUCILE.

Mais, elle me fait ſans ceſſe de grands ſermons, qui durent deux heures, de ne jamais parler à pas un homme; que ce ſont tous des trompeurs.

MARTON.

Hé! d'où diantre le fait-elle? quelqu'un l'a-t-il jamais voulu tromper?

LUCILE.

Ah! vraiment vous n'auriez qu'à lui dire cela!

CIDALISE.

Enſuite, ma couſine?

LUCILE.

Mais enſuite, je m'endors; & ma mere me donne un ſoufflet pour me réveiller.

CIDALISE.

Mais, ma chere couſine, je vous en prie, tâchez de vous reſſouvenir de toutes les fauſſetés dont elle me noircit.

LUCILE.

Oh! dame, ma couſine, je ne ſuis pas venue ici pour cela. Chacun ſonge à ſes affaires, voyez-vous!

CIDALISE.

Hé! mon enfant, quelles affaires avez-vous?

LUCILE.

J'aurai bien de la peine à vous le dire.

CIDALISE.

Je ne puis pas non plus le deviner.

LUCILE.

Mais, ma cousine, vous n'en parlerez donc à personne au moins?

MARTON.

Voulez-vous que je m'en aille?

LUCILE.

Bien au contraire, puisque vous êtes si habile, vous m'aiderez, s'il vous plaît.

CIDALISE.

Dites donc vîte ; car il pourroit venir quelqu'un.

LUCILE.

Tenez ; Marton sait bien ce que c'est ; car elle me regarde.

MARTON.

Je parie qu'elle aime quelqu'un.

LUCILE.

Hé bien! oui, puisque vous voulez le savoir.

CIDALISE.

Hé bien! ma cousine, ce n'est pas un grand crime

LUCILE.

Ah ! vraiment si vous entendiez & ma mere & Céphise, il n'y a point assez de tourments pour punir une fille qui aime.

CIDALISE.

Mais c'est selon, ma cousine. Il y a des amours criminels, dont je ne vous crois point capable.

LUCILE.

Mais quel crime peut-il y avoir d'aimer bien tendrement, de souhaiter d'être incessamment avec la personne qu'on aime, & d'être au désespoir de ne le pouvoir pas. . . .

CIDALISE.

Est-ce un homme de qualité?

LUCILE.

Assurément. On l'appelle Monsieur le Comte; mais si vous le voyiez, ma cousine, vous l'aimeriez: il est petit; mais il a le meilleur air du monde, les yeux si beaux ! il chante comme un ange; il danse, qu'on ne peut pas mieux.

CIDALISE.

Vous lui avez donc parlé ?

LUCILE.

Fort souvent, ma cousine. Il passoit le soir pardessus la muraille du jardin d'un de ses amis; ce jar-

din donnoit dans le nôtre ; une Demoiselle de ma mere, qu'on a chassée pour cela, le faisoit monter dans sa chambre, & nous causions tous trois toute la nuit.

MARTON.

Ces pauvres enfants !

LUCILE.

Oh ! Marton, vous ne savez pas tout ; il a été une fois trois jours au logis à ne vivre que de confitures.

MARTON.

Et il n'en est point mort ?

LUCILE.

J'en serois bien fâchée.

CIDALISE.

Mais enfin de quoi s'agit-il ?

LUCILE.

Il va venir ici, ma cousine, si vous le trouvez bon. Comme nous ne pouvons plus nous voir chez nous, j'ai cru que vous voudriez bien me faire le plaisir de souffrir qu'il vînt ici quelquefois. Je demanderai congé pour aller voir Céphise ; je n'y demeurerai qu'un moment, & je viendrai passer quelques heures avec vous & avec lui.

MARTON.

La pauvre petite innocente !

CIDALISE.

Très-volontiers, ma cousine; & même je vous réponds, si c'est un parti qui vous convienne, d'en faire parler à votre mere par des gens qu'elle aura peine à refuser.

LUCILE.

Hélas! ma cousine, que je vous aurai d'obligation!

SCENE VII.

CIDALISE, PASQUIN, MARTON, LUCILE.

CIDALISE.

HÉ bon Dieu! Pasquin, que veut dire ceci? Que signifie cet équipage?

PASQUIN.

Il ne signifie rien de bon.

MARTON.

Explique-toi.

PASQUIN.

Hélas! j'ai le cœur si serré.

CIDALISE.

Hé de quoi?

PASQUIN.

Ah! Madame....

MARTON

Hé bien! parleras-tu?

PASQUIN.

Adieu, parents, amis, patrie. Adieu, Paris. Adieu, Saint-Cloud, Boulogne & Vincennes. Peut-on quitter de si braves gens sans étouffer de douleur?

CIDALISE.

Et pourquoi les quitter?

PASQUIN.

Pour ne vous plus voir, Madame. Nous allons chercher, mon Maître & moi, un pays où l'on ne trompe point.

MARTON.

Et où le trouveras-tu ce pays?

PASQUIN.

Par-tout où il n'y aura point de femmes.

MARTON.

Mais tu trouveras des femmes par-tout.

PASQUIN.

Elles ne seront peut-être pas comme ici.

CIDALISE.

Oh! finis, je t'en prie. Que demandes-tu? Que veux-tu?

PASQUIN.

Mon Maître m'a chargé, Madame, de venir vous faire ses adieux.

CIDALISE.

Où va-t-il?

PASQUIN.

Il ne me l'a point dit, Madame.

CIDALISE.

Mais qui le fait partir si promptement?

PASQUIN.

Le désespoir où vous l'avez mis ce matin. Franchement, Madame, vous en avez usé un peu cavalierement avec nous. Enfin, rebuté de vos mépris, il s'est jetté dans son carrosse, à ce qu'on m'a dit; car, si j'y avois été, je l'eusse bien empêché d'en rompre les glaces, soit dit par parenthese. Il est entré chez lui; il a donné mille coups de bâton à tous ses gens.

MARTON.

Y étois-tu pour lors, Pasquin?

PASQUIN.

Non, Marton, heureusement: quand je suis arrivé, l'expédition étoit faite. Il est ensuite monté

dans sa chambre; j'y étois pour lors. Ah! que je suis misérable, a-t-il dit, de m'attacher à la plus franche coquette de Paris! Je ne redis pas fidelement les paroles, mais c'est le sens toujours. Allons, allons, a-t-il poursuivi, méprisons ceux qui nous méprisent, c'est trop long-tems passer pour une dupe. Je ne vous dis point qu'il assaisonnoit chaque parole de coups de pied contre les fauteuils, d'égratignures au visage; cela s'en va sans dire. Enfin, Madame, lassé de faire le possédé, il est demeuré immobile; la nature a cédé à des efforts si violens; il s'est traîné contre son lit; ses genoux se sont dérobés sous lui; sa tête est tombée sur ses bras.

MARTON.

Il s'est évanoui?

PASQUIN.

Non, Marton.

CIDALISE.

Est-il mort?

PASQUIN.

Non, Madame; il s'est endormi.

MARTON.

Peste soit du maraud!

PASQUIN.

Après trois bonnes heures, il s'est réveillé en sur-. Mon cher Pasquin, m'a-t-il dit, allons, par-

tons, courons au bout du monde. Que le même ſoleil n'éclaire plus deux perſonnes que leurs inclinations ont ſi fort ſéparées. Elle ne jouïra plus de mes peines. Si je ſuis aſſez lâche pour en ſoupirer, elle n'en triomphera pas du moins, l'ingrate! la perfide! & cent autres belles épithetes qui convenoient parfaitement au ſujet.

CIDALISE.

Acheve, je t'en prie.

PASQUIN.

Enfin, Madame, comme je me préparois à remplir ſa valiſe, il m'a rappelé d'un ton à fendre le cœur le plus dur. Je veux lui écrire, a-t-il repris, avant que de la quitter. Paſquin, apporte-moi mon écritoire. Vous ne pleurez point, Madame?... Apporte-moi de la bougie. (*A Marton.*) Tu ne pleures point, vilaine?

CIDALISE.

Finiras-tu?

PASQUIN.

Tout eſt fini, Madame. Il a écrit une lettre, qu'il m'a dit de vous apporter.

MARTON.

Pourquoi ces bottes?

PASQUIN.

Pour rendre la choſe plus touchante.

CIDALISE *lit la lettre d'Éraste.*

« Puisque vous aimer & vous estimer sont deux » choses incompatibles, je renonce à vous pour ja- » mais. Je pars pour aller en Flandre; & je fuirai » désormais tous les lieux où vous serez. Je ne de- » meurois ici que pour vous. Un peu de mérite, & » toute la passion imaginable, n'ont pu vous rendre » fidelle; rien ne me retient plus. Je ne vous parle » point de l'état où vous m'avez mis: si vous étiez » sensible, vous ne pourriez le concevoir sans mou- » rir de douleur; mais la dureté de votre cœur y a » mis bon ordre; & celle qui a fait tout le malheur » de ma vie, pourroit apprendre ma mort sans ré- » pandre une larme.

PASQUIN.

Peut-on écrire plus tendrement? Puisque vous estimer & partir pour la Flandre sont deux choses incompatibles, je suivrai désormais toute la passion imaginable pour ne vous plus aimer. Je ne demeurois ici que pour la dureté de votre cœur, & je pourrois apprendre votre mort sans répandre une larme.

CIDALISE.

Tais-toi donc, Pasquin.

PASQUIN.

Rien ne me retient plus..... Quoi! vous riez encore.

MARTON.

Le moyen de s'en empêcher.

PASQUIN.

Allez, cela n'eſt pas bien du tout. Vous devriez mourir de honte. Le Ciel vous punira toutes deux.

CIDALISE.

Mais que veux-tu ?

PASQUIN.

Non, Madame, encore une fois, cela n'eſt pas bien. Je vais tout-à-l'heure dire à mon Maître la maniere dont on reçoit ſes adieux. Il eſt au coin de la rue, le pauvre cher homme ! tout vis-à-vis un Fourbiſſeur. Adieu. Adieu. Nous allons en Flandre.

MARTON.

Quoi! Paſquin....

PASQUIN.

Laiſſe-moi là, tigreſſe. Le Ciel vous a fait toutes deux pour faire damner le genre humain.

MARTON.

Peſte ſoit du fou !

SCENE VIII.

CIDALISE, MARTON, LUCILE.

CIDALISE.

Je crains bien qu'Éraſte ne ſoit pas content de la réponſe, & qu'il ne vienne ici nous chagriner.

MARTON.

Je le crains bien auſſi.

LUCILE.

Ma couſine, cet homme-là eſt donc à votre amant?

CIDALISE.

Oui, ma couſine.

LUCILE.

Vraiment, je l'aime bien d'être ſi affectionné pour ſon Maître. Mais il me ſemble que vous ne prenez pas grand'peine à l'appaiſer.

MARTON.

Oh! c'eſt une méthode qui paſſe les jeunes filles comme vous.

LUCILE.

Je ne veux point l'apprendre; Monſieur le Comte n'aimeroit pas cela.

MARTON.

En enrageant, il vous en aimeroit davantage.

SCENE IX.

UN LAQUAIS, LUCILE, CIDALISE, MARTON.

LE LAQUAIS.

Un jeune Monsieur, que je n'ai jamais vu ici, demande s'il ne vous incommodera point, Madame.

LUCILE.

Ma cousine, c'est Monsieur le Comte.

CIDALISE, *au Laquais.*

Faites monter.

(Le Laquais sort.)

SCENE X.

MARTON, LUCILE, CIDALISE.

MARTON.

Que vous allez être bien-aise ?

LUCILE.

Assurément.

CIDALISE.

Mais, ma coufine, il faut un peu fe contenir : il eft bon quelquefois de ne pas laiffer voir tant d'empreffement.

LUCILE.

Oh ! ma coufine, je ne fuis pas fi favante que vous.

SCENE XI.

LUCILE, LE COMTE, CIDALISE, MARTON.

LUCILE.

Hé ! vous voilà, Monfieur le Comte. Il y a plus d'une heure que je fuis ici.

LE COMTE, *à Cidalife.*

Le deffein que j'ai, Madame, vous fera excufer la liberté que je prends.

LUCILE, *au Comte.*

J'ai dit tout cela à ma coufine : on vous pardonne. Parlez-moi donc ?

CIDALISE, *à part.*

Voilà le petit homme, Marton, que je vis à la Foire, qui m'a brouillée avec Érafte.

LUCILE, *au Comte.*

Vous ne répondez rien ?

LE COMTE, *à Cidalise.*

Madame, encore une fois je vous prie de n'imputer qu'à ma tendresse....

CIDALISE.

Dans la pensée que vous avez, Monsieur, ne doutez point que je ne sois la premiere à favoriser vos desseins. (*A part, à Marton.*) Qu'il est bien fait !

MARTON, *bas à Cidalise.*

Il est trop petit.

LE COMTE, *à Lucile.*

Pour vous, Mademoiselle, vous voulez bien à présent que je vous témoigne......

LUCILE.

Laissez-moi là.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire ?

LUCILE.

Laissez-moi.

CIDALISE.

Hé ! fi, ma cousine ! que vous faites l'enfant !

MARTON.

Ah! vraiment voici bien une autre chanſon ; j'entends nos fous qui reviennent.

SCENE XII.

LE COMTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, LUCILE, PASQUIN.

LE COMTE.

Qui donc, Madame ?

CIDALISE.

Ce n'eſt rien.

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

Enfin donc, Madame, vous voulez me voir mourir. Vous n'avez point de pitié d'un homme qui vous a ſi tendrement aimée. Il faut vous contenter, Madame ; il faut ceſſer de vivre ; il faut vous quitter.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas ſage, Éraſte ; vous ne ſongez pas qu'il y a des gens ici....

ÉRASTE.

Hé ! Madame, toute la terre ſait que je vous aime depuis ſi longtems ! que je n'ai jamais laiſſé

passer un moment sans le penser, sans vous l'écrire, ou sans vous le dire; & toute la terre sait que vous ne m'avez jamais aimé; que vous ne l'avez jamais pensé, que vous mentiez quand vous me l'avez écrit, & que vous m'avez toujours trompé.

CIDALISE.

Je vous prie de vous taire, encore une fois. (*Au Comte.*) C'est un extravagant, Monsieur, il ne faut pas prendre garde....

ÉRASTE.

Ah! je suis donc un extravagant? J'en suis bien-aise. (*Appercevant le Comte.*) Mais, que vois-je! (*A Cidalise.*) Ah! volage! N'est-ce pas, perfide!... Je ne me trompe point, âme sans foi! c'est lui-même. Vous avez bientôt fait connoissance. Hier à la Foire, aujourd'hui dans votre chambre; c'est faire bien du chemin en peu de tems, & cela demeureroit impuni! Non. Que tous les foudres du Ciel me tombent sur la tête....

CIDALISE, *à Éraste.*

Mais écoutez.

ÉRASTE.

Laissez-moi là.

MARTON, *à Éraste.*

Ce n'est point....

ÉRASTE.

Ote-toi, malheureuse!

CIDALISE, *à Éraste.*

Vous ne voulez pas ?....

ÉRASTE.

Je ne veux rien. (*Au Comte.*) Pour vous, mon petit Monsieur, nous nous verrons ailleurs.

LE COMTE.

Prenez garde à ce que vous dites, Monsieur.

LUCILE, *effrayée.*

Monsieur le Comte, passez là-dedans, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Je ne veux point.

MARTON, *au Comte.*

Oh ! passez donc, puisqu'on vous le dit.

(*Le Comte & Lucile sortent.*)

SCENE XIII.

MARTON, ÉRASTE, CIDALISE, PASQUIN.

MARTON, *à Éraste.*

Oh çà ! Monsieur, présentement voulez-vous qu'on vous dise....

ÉRASTE, *à Marton.*

Ne te préſente jamais devant mes yeux.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Quoi! votre opiniâtreté....

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

Retirez-vous, vous dis-je; je ne veux plus vous voir, je vous mépriſe; je vous abhorre; je vous déteſte; je maudis tous les momens de ma vie que j'ai perdus pour vous. Puiſſe le Ciel un jour vous punir comme vous le méritez! La mort la plus affreuſe n'aura rien d'horrible pour moi, puiſqu'elle me ſéparera de vous.

CIDALISE.

Marton, laiſſe-le là; ſuis-moi.

SCENE XIV.

ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

Allons, Paſquin, partons.

PASQUIN.

Allons, Monſieur.

ÉRASTE.

Quittons cet Enfer.

PASQUIN.

Quittons ces Diables.

ÉRASTE.

Non, cela ne se peut concevoir !

PASQUIN.

Cela ne se peut imaginer !

ÉRASTE.

Tant de soins !

PASQUIN

Cela est vrai.

ÉRASTE.

Tant de soupirs !

PASQUIN.

Vous avez raison.

ÉRASTE.

Me traiter ainsi !

PASQUIN.

Cela est horrible.

ÉRASTE.

Allons, abandonnons tous les lieux où elle sera ; ils ne me peuvent être que funestes.

PASQUIN.

Allons, Monsieur. Pour moi, je vous ferai toujours fidele.

SCENE XV.

MARTON, ÉRASTE, PASQUIN.

MARTON.

En vérité, Monsieur, vous devriez un peu songer où vous êtes. On n'en use point ainsi chez une femme de qualité. Allez ailleurs, si vous voulez faire un bruit de la sorte.

ÉRASTE.

Va, je veux bien t'obéir, puisqu'il ne faut que te quitter.

(Il sort.)

SCENE XVI.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

En voilà déjà un de parti.

PASQUIN.

O terme! O mœurs! O déloyauté sans exemple ! Non, j'aimerois mieux être en galere toute ma vie ; j'aimerois mieux ne point boire de vin... si souvent.... j'aimerois mieux..... Que diantre fais-je ?

MARTON.

Oh çà ! Pasquin, veux tu bien te taire ?

PASQUIN.

Non, non; je ne veux pas me taire; je ne veux pas me taire, te dis-je.

MARTON.

Nous allons voir.

PASQUIN.

Je veux parler, moi. Il ne sera pas dit que je vois un pauvre homme trompé, & que je demeure comme une souche. C'est une chose qui crie vengeance au Ciel, & nos neveux un jour.... Foin

des neveux ! Non, non, je disois fort bien : nos neveux ne pourront croire....

MARTON, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, va porter cela à tes neveux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH, malheureuſe !

MARTON.

Qu'y a-t-il ? Tu es éternellement comme un poſſédé.

PASQUIN.

Tu m'as, vraiment, bien accommodé.

MARTON.

Pourquoi faiſois-tu tant de bruit ?

PASQUIN.

Quel bruit ?

MARTON.

Je ſuis fâchée....

PASQUIN.

De quoi ?

MARTON.

D'avoir été obligée de te battre, pour te faire taire.

PASQUIN.

Ah ! ce n'eſt point cela dont il eſt queſtion : les malheurs que l'on craint, font perdre le ſouvenir de ceux qui ſont paſſés.

MARTON.

Parle plus intelligiblement.

PASQUIN.

Hé bien ! Marton, je te pardonne les vieux ſoufflets, ſi tu peux m'empêcher d'en avoir de tout neufs. Cela eſt-il clair ?

MARTON.

Pourquoi des ſoufflets ?

PASQUIN.

Mon Maître plus fou, plus enragé, & pourtant plus amoureux que jamais, m'envoie ici pour redemander ſon portrait, cette bague, enfin toutes ces choſes que tu as eu tant de peine à me rendre ce matin.

MARTON.

Hé bien ! que feras-tu ?

PASQUIN.

Je ne ſais.

MARTON.

Comment donc tu ne fais ?

PASQUIN.

Non, ma foi ! Mon âme eſt ſuſpendue entre le deſir de garder les bijoux, & la crainte d'avoir des coups de bâton.

MARTON.

Poltron ! Tu peux balancer là-deſſus.

PASQUIN.

Oui, vraiment.

MARTON.

Des coups de bâton d'un côté, des bijoux de l'autre ; & l'on ne prend pas d'abord ſon parti ?

PASQUIN.

Mais, Marton, tu ne comprends pas bien la choſe.

MARTON.

Miſérable !

PASQUIN.

Ce n'eſt pas comme cela, te dis-je.

MARTON.

Va, tu ne mérites pas de vivre.

PASQUIN.

Que tu es étrange ! Mais, Marton, écoute donc ; mon enfant, on ne me donne point à choiſir. Pour

avoir les bijoux, il faut recevoir les coups de bâton.

MARTON.

Hé bien! Quand cela seroit?

PASQUIN.

Mais il ne faut point dire quand cela seroit; car cela sera.

MARTON.

Si j'étois à ta place....

PASQUIN.

Hé bien?

MARTON.

Je recevrois vingt nasardes.

PASQUIN.

La peste!

MARTON.

Autant de soufflets.

PASQUIN.

Tudieu!

MARTON.

Cent coups de pied au cul.

PASQUIN.

Comme vous y allez!

MARTON.

Mille coups d'étrivieres.

PASQUIN.

Vous n'y ſongez pas.

MARTON.

Cent mille coups de bâton, plutôt que de rendre la moindre bagatelle.

PASQUIN.

La belle âme !

MARTON.

Tiens, vois-tu ? quand j'ai une fois réſolu une choſe, je me ferois hacher, plutôt que d'en démordre.

PASQUIN.

Vingt naſardes, autant de ſoufflets, cent coups de pied au cul, mille coups d'étrivieres, cent-mille coups de bâton : voilà des bijoux qui marchent en bien mauvaiſe compagnie. Mais, dis-moi, ne ſauroit-on trouver quelque accommodement à la choſe ? Gardons les bijoux, je veux bien y conſentir, à ton exemple : mais détournons ces orages de maux, dont les noms ſeuls me font trembler.

MARTON.

Cela ne ſe peut.

PASQUIN.

Comment donc, cela ne ſe peut ?

MARTON.

Non, te dis-je.

PASQUIN.

Je rendrai les bijoux.

MARTON.

Tu n'en auras pas moins des coups de bâton.

PASQUIN.

Et pourquoi?

MARTON.

Pour avoir eu intention de garder les bijoux.

PASQUIN.

On ne punit pas les intentions, Marton.

MARTON.

Cela ne devroit pas être, Pasquin; mais cela sera.

PASQUIN.

De sorte donc, que je garde les bijoux, que je ne les garde point, j'aurai toujours des coups de bâton?

MARTON.

Indubitablement.

PASQUIN.

Il faut tout garder. Battu pour battu, j'aime mieux l'être avec les bijoux.

MARTON.

Te voilà dans le beau chemin. Sors vite, j'entends Madame.

SCENE II.

MARTON, *seule.*

Ce maraud-là n'a pas le ſens commun.

SCENE III.

CIDALISE, MARTON.

Ah! ma pauvre Marton, que je ſuis inquiette!

MARTON.

Je ne vois rien encore qui vous doive allarmer.

CIDALISE.

Mon oncle arrive de chez mon pere.

MARTON.

Que fait cela?

CIDALISE.

Il n'aura pas manqué de ſe plaindre de moi.

MARTON.

Qu'en arrivera-t-il ?

CIDALISE.

Mon pere m'ordonnera de l'aller trouver.

MARTON.

Hé bien ! nous irons.

CIDALISE.

Et nous y demeurerons, Marton.

MARTON.

Ah ! voilà le diable !

CIDALISE.

Nous avons poussé mon oncle un peu trop fort.

MARTON.

Il ne faut jamais songer au passé. Ce qui est fait est fait : pour moi, je ne m'en repens point. Si je pouvois, avant que de partir, laver un peu la tête à Madame votre tante, j'en serois plus légere de moitié. Par ma foi ! si j'étois à votre place, je sais bien ce que je ferois.

CIDALISE.

Que ferois-tu ?

MARTON.

J'épouserois Éraste, dès aujourd'hui.

CIDALISE.

Je ne le puis, ſans le conſentement de mon pere.

MARTON.

Vous moquez-vous? N'êtes-vous pas veuve?

CIDALISE.

Cela ne ſuffit pas, il faut avoir vingt-cinq ans.

MARTON.

Je dirois que j'en ai ſoixante.

CIDALISE.

Le mariage ne feroit pas bon.

MARTON.

Au bout de l'année, vous vous remarieriez encore.

CIDALISE.

Mon pere me déshériteroit.

MARTON.

La méchante maſque que Madame votre tante! il en faut bien revenir-là.

CIDALISE.

Je t'avoue que, ſi je pouvois me venger d'elle avant que de partir, je ne ſerois point ſi fâchée.

MARTON.

Comment faudroit-il faire?

CIDALISE.

Mais bien plutôt, si nous songions à l'adoucir.

MARTON.

Hé! comment?

CIDALISE.

Il faudroit qu'Éraste l'aimât.

MARTON.

Où qu'il le feignît, voulez-vous dire?

CIDALISE.

Qu'il le feignît, ou qu'il l'aimât, tout me seroit égal.

MARTON.

Vous ne l'aimez donc plus lui?

CIDALISE.

Je ne sais.

MARTON.

Aimeriez-vous déjà ce petit Comte?

CIDALISE.

Je ne sais, te dis-je. Laissons cela. Songeons au plus pressé.

MARTON.

Hé bien! il faudroit, dites-vous, qu'Éraste feignît de l'amour pour votre tante; car pour l'aimer, cela n'est pas permis. Après?

CIDALISE.

Tâcher adroitement de me mettre de la confidence.

MARTON.

Enſuite ?

CIDALISE.

Enſuite elle auroit intérêt de me ménager, & nous n'irions point dans ce vilain château de mon pere.

MARTON.

Je vais trouver Éraſte.

CIDALISE.

Mais comment feras-tu ? Nous ſommes horriblement mal enſemble.

MARTON.

Bon, bon ! vous avez raiſon, avec deux mots de votre part, je le rendrai plus ſouple qu'un gant : & ce feroit une étrange choſe, ſi nous ne nous ſervions pas de l'unique fois où vous avez eu raiſon avec lui.

CIDALISE.

Fais tout comme tu l'entendras.

MARTON.

Je ſuis ici dans un moment.

SCENE IV.

CIDALISE, MARTON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME, votre tante demande à vous parler.

CIDALISE.

Elle vient fort à propos. Je vais tâcher de disposer les choses; dépêche-toi.

MARTON.

Je vous amene Éraste, tout-à-l'heure.

SCENE V.

CÉPHISE, CIDALISE.

CÉPHISE.

ENFIN, ma niece, il faut nous séparer, Vous partirez demain, s'il vous plaît, pour aller trouver votre pere: j'ai bien voulu me charger dn soin de vous l'apprendre, de crainte que mon mari ne vous le dît avec plus d'aigreur.

CIDALISE.

Je reçois, tous les jours de ma vie, Madame,

de nouvelles marques de vos bontés. Mais, Madame, voudriez-vous bien joindre une grâce à toutes les obligations que je vous ai ?

CÉPHISE.

Si c'est quelque chose qui dépende de moi, ma niece ?

CIDALISE.

La chose vous sera facile, Madame.

CÉPHISE.

Ne me priez point, sur-tout, de parler à mon mari pour vous.

CIDALISE.

Non, Madame.

CÉPHISE.

Cela feroit inutile.

CIDALISE.

J'en suis persuadée, Madame.

CÉPHISE.

Il ne veut point souffrir que vous soyez davantage chez lui.

CIDALISE.

Je ne veux point y demeurer malgré lui, ni malgré vous, Madame.

CÉPHISE.

Que voulez-vous donc que je fasse ?

CIDALISE.

Permettre que je puiſſe parler à mon oncle avant que de le quitter.

CÉPHISE.

Non, ma niece, je ne vous le conſeille pas ; il eſt dans un trop grand emportement contre vous.

CIDALISE.

Mais au moins ne puis-je ſavoir les crimes dont on m'accuſe ?

CÉPHISE.

Hé ! mon Dieu, ma niece, rendez-vous un peu de juſtice. Pour moi, je vous crois la plus innocente perſonne du monde ; mais, en vérité, les apparences ſont terriblement contre vous.

CIDALISE.

Il eſt aiſé d'empoiſonner les choſes les plus innocentes. Mais, cepandant....

CÉPHISE.

Mais, ma niece, je vous prie de me dire quel bon tour vous voulez que nous donnions au refus que vous faites d'un Gentilhomme que votre pere & mon mari ſouhaitent que vous épouſiez. Quelles bonnes couleurs trouverez-vous aux fréquentes viſites d'Éraſte, que votre oncle vous a défendu de voir ; & à mille autres choſes que j'aurois honte de répéter ?

CIDALISE.

Pour le Gentilhomme dont vous me parlez, je n'ai point d'autre raison à vous donner que le peu d'inclination que j'ai pour lui; mais pour Éraste, Madame, mon oncle seroit bien plus en colere qu'il n'est contre lui, s'il savoit la véritable cause de ses visites.

CÉPHISE.

Je crois qu'il n'en a d'autre que la passion qu'il a pour vous.

CIDALISE.

Pour moi, Madame?

CÉPHISE.

Oui, pour vous.

CIDALISE.

Vous vous trompez, Madame?

CÉPHISE.

Je vous avouerai franchement que je ne conçois pas bien l'aversion de mon mari pour Éraste; car, en vérité, je le trouve assez sage.

CIDALISE.

Vous changeriez bientôt de sentimens, Madame, si vous saviez, comme moi, jusqu'où va sa témérité.

CÉPHISE.

Il me semble pourtant que l'on en dit assez de bien.

CIDALISE.

Vous n'en penseriez pas, vous dis-je, si vous pénétriez ce qui se passe dans son cœur.

CÉPHISE.

Expliquez-vous, ma niece.

CIDALISE.

Eh! de quel front, Madame, pourrois-je vous dire?.... Ah! je frémis seulement d'y penser.

CÉPHISE.

Poursuivez, je vous prie.

CIDALISE.

Quoi! j'oserois vous faire entendre qu'il sent pour vous....

CÉPHISE.

Continuez, de grâce.

CIDALISE.

Je ne puis.

CÉPHISE.

Il sent pour moi?.... Achevez.

CIDALISE.

La passion la plus violente; il se meurt pour vous; il ne venoit ici que pour vous y trouver.

CÉPHISE.

Je ne me ſuis point apperçue de ce que vous me dites.

CIDALISE.

Le reſpect lui fait étouffer ſes ſoupirs ; il mourra, dit-il, mille fois, plutôt que de découvrir ſa tendreſſe.

CÉPHISE.

Vous voyez qu'il eſt bien plus ſage, que vous ne me diſiez.

CIDALISE.

Appelez-vous ſageſſe, Madame, d'oſer aimer une perſonne comme vous ? Avant que de partir, je prétends en avertir mon oncle.

CÉPHISE.

Ah ! ma niece, gardez-vous en bien. Je ſais à préſent ce que je dois faire.

SCENE VI.

MARTON, CIDALISE, CEPHISE.

MARTON, *à Cidaliſe.*

ÉRASTE, Madame ; le fera-t-on entrer ?

CIDALISE, *à Céphiſe.*

Voyez, Madame ; que voulez-vous qu'on diſe ?

CÉPHISE.

Mais, ma niece, je crois qu'il ſeroit à propos....

CIDALISE.

De le renvoyer? je vous entends. Marton, dites qu'il n'y a perſonne ici; allez.

CÉPHISE.

Attendez, Marton. Ma niece, il aura vu vos gens, votre carroſſe; & d'ailleurs....

CIDALISE.

Vous avez raiſon, Madame. (*A Marton.*) Dites-lui que je ſuis malade; dépêchez.

CÉPHISE.

Arrêtez, Marton. (*A Cidaliſe.*) Il peut ſavoir que vous ne l'êtes point.

CIDALISE, *à Marton.*

Dites-lui donc que je le prie de m'excuſer. (*A Céphiſe.*) Je vous remercie, Madame; cela ſera bien mieux. (*A Marton.*) Et que je ſuis ici pour des affaires. Ne m'entendez-vous pas? Marchez.

CÉPHISE.

Demeurez-là, Marton. Ma niece, il faut aller plus doucement; il pourroit croire, parce que je ſuis ici....

CIDALISE.

Hé quoi! Madame, après ſon inſolence, voudriez-vous?....

CÉPHISE.

La charité, ma niece, m'oblige de le voir, & de lui parler; & je ne veux pas qu'on puisse me reprocher de n'avoir pas employé mes efforts, pour lui arracher du cœur cette pensée criminelle.

CIDALISE.

Vous poussez la charité bien loin, Madame. Marton, faites monter.

SCENE VII.

CIDALISE, CÉPHISE.

CIDALISE.

On a besoin d'une vertu comme la vôtre, pour se forcer à tant de violence.

SCENE VIII.

ÉRASTE, MARTON, CÉPHISE, CIDALISE.

ÉRASTE, *à part, à Marton.*

QUE diable veux-tu que je lui dise?

MARTON, *à part, à Éraste.*

Hé bien! ne dites mot; faites de grands soupirs, cela suffira.

CÉPHISE, *à Éraste.*

On vient de m'apprendre des choses étranges, Monsieur. Là, là, remettez-vous; ce n'est point par des paroles fâcheuses que je prétends faire éclater ma vertu.

MARTON, *à part.*

Comment elle se radoucit!

CÉPHISE.

Ma niece, vous pourriez à présent aller trouver votre oncle.

CIDALISE.

Mais, Madame, si sa colere est au point où vous me l'avez dit....

MARTON, *à part, à Cidalise.*

Faites ce que Madame vous conseille : d'un moment à l'autre les choses changent.

CÉPHISE.

Que dites-vous, Marton ?

MARTON.

Je dis, Madame, que la colere des gens prompts ne dure pas.

CÉPHISE.

Elle a raison. (*A Cidalise.*) Essayez par des honnêtetés à le ramener.

CIDALISE.

Mais, vous-même, si vous vouliez lui parler ?

CÉPHISE.

Parlez-lui la premiere ; je ferai ensuite tout ce qu'il faudra.

CIDALISE.

J'y vais, Madame, puisque vous me l'ordonnez.

ÉRASTE, *bas à Marton.*

Je n'en puis plus.

MARTON, *bas.*

Courage.

SCENE IX.

ÉRASTE, CÉPHISE.

ÉRASTE, *à part.*

J'ENRAGE!

CÉPHISE.

Hé bien! cette étourdie! je pense, en vérité, qu'elle nous laisse seuls ici.

ÉRASTE.

Il est vrai, Madame; & je vais l'appeler, s'il vous plaît.

CÉPHISE.

Je ne dis pas cela, Monsieur. Mais vous savez qu'aujourd'hui on juge sur les apparences: & comme deux personnes seules peuvent faire tout ce qu'il leur plaît, on peut d'elles aussi dire tout ce qu'on veut.

ÉRASTE.

Les personnes comme vous, d'une vertu confirmée, peuvent tout hasarder, sans craindre qu'on en juge mal.

CÉPHISE.

Je ne dis pas cela, Monsieur. Mais on ne sauroit assez se mettre en garde contre la médisance d'aujourd'hui.

ÉRASTE.

ÉRASTE.

Lorſque la médiſance n'eſt appuyée ſur aucun fondement, elle eſt aiſée à détruire ; & ceux qui pourroient s'imaginer que je fuſſe aſſez téméraire pour vous aimer, n'ignorent pas que vous êtes trop vertueuſe pour m'écouter. Mais, pour vous obéir, j'appellerai Marton, ſi vous voulez.

CÉPHISE.

Non, non, Monſieur : demeurez. Que parlez-vous d'aimer ? Achevez, je vous prie.

ÉRASTE, *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir.

CÉPHISE.

Qu'avez-vous ? Vous me ſemblez fâché.

ÉRASTE.

Et qu'aurois-je, Madame ?

CÉPHISE.

Je ne ſais ; mais vous me paroiſſez tout-à-fait embarraſſé.

ÉRASTE.

Il eſt vrai, Madame, je vous l'avoue, je le ſuis autant qu'on le peut être ; & je ne me ſuis jamais trouvé dans l'état où je me vois.

CÉPHISE.

Ma niece m'a dit que vous m'aimiez ; eſt-il vrai ?

ÉRASTE.

Ah ! Madame.

CÉPHISE.

Non, non ; parlez-moi franchement.

ÉRASTE.

Ah ! Madame.

CÉPHISE.

Parlez-moi ſincerement, vous dis-je ; les paroles ne me font pas de peur ; mes ſcrupules ne vont point juſques-là. Eſt-il donc vrai ce qu'on m'a dit ? Répondez-moi.

ÉRASTE.

Que vous a-t-on dit, Madame ?

CÉPHISE.

Que vous aviez de l'amour pour moi. Vous ne me parlez point.

ÉRASTE.

Eh bien ! oui, Madame. (*A part.*) Je ſuis mort.

CÉPHISE.

Le puis-je croire ?

ÉRASTE.

Non, Madame.

CÉPHISE.

Que dites-vous ?

ÉRASTE.

Eh! Madame, je ne ſais ce que je dis, ni ce que je fais ; je ſuis tellement troublé....

SCENE X.

CIDALISE, CÉPHISE, ÉRASTE, MARTON.

CIDALISE, *à Céphiſe.*

J'AI profité de vos conſeils, Madame ; j'ai parlé à mon oncle : un mot de votre bouche achevera le reſte.

CÉPHISE.

Quoi! ma niece, il conſent que vous continuïez de demeurer avec nous?

CIDALISE.

Il ne s'en éloigne pas, Madame.

CÉPHISE.

Il ne vous a point dit qu'il prétendoit abſolument que vous allaſſiez demain trouver votre pere ?

CIDALISE.

Il me l'a dit d'abord, Madame ; mais enſuite....

CÉPHISE.

Hé bien ? ensuite ?

CIDALISE.

Il m'a fait voir beaucoup moins de rigueur.

CÉPHISE.

Vous-vous trompez, ma niece.

CIDALISE.

Non, Madame, je ne me trompe point ; & je suis sûre que vous le trouverez entierement disposé à ce que je souhaite, si vous avez la bonté de lui parler en ma faveur.

CÉPHISE.

Je le ferai tout-à-l'heure même.

CIDALISE.

Le voilà qui descend, Madame.

CÉPHISE.

Il ne faut pas qu'il trouve Éraste ici.

CIDALISE.

Faites-le sortir par le petit escalier.

MARTON, *à Éraste.*

Allons, Monsieur.

ÉRASTE, *bas à Marton.*

Je n'ai jamais tant souffert.

SCENE XI.

CIDALISE, CÉPHISE, MARTON.

CIDALISE, *à Céphise.*

MADAME, j'entends mon oncle; il ne tiendra qu'à vous....

CÉPHISE.

Laiſſe-moi ſeule avec lui; j'en viendrai mieux à bout.

CIDALISE.

Et pourquoi, Madame, ne voulez-vous pas?...

CÉPHISE.

Avez-vous quelque défiance? Je ne m'en mêle plus.

CIDALISE.

Moi, Madame? Je me retire.

MARTON, *à Céphiſe.*

Madame, ne m'oubliez-pas non plus; il n'eſt pas mal fâché contre moi.

CÉPHISE.

J'aurai ſoin de tout.

MARTON, *à part.*

On appelle cela juſtement ſe mettre entre les mains des larrons.

SCENE XII.

CEPHISE, DAMIS.

DAMIS.

Hé bien ? Madame, que ferons-nous ?

CÉPHISE.

Ah ! ne me parlez plus.

DAMIS.

Qu'est-ce donc ?

CÉPHISE.

Vous devriez mourir de honte.

DAMIS.

Que voulez-vous dire ?

CÉPHISE.

Eh ! fi, Monsieur.

DAMIS.

Je ne vous comprends point du tout.

CÉPHISE.

Je vous comprends bien, moi, je vous assure. Ah ! que votre niece a bien raison de se moquer de vous, comme elle fait ! C'est vous qui la per-

dez. Hé ! que ſon pere un jour, toute ſa famille, elle-même, auront bien des grâces à vous rendre !

DAMIS.

Expliquez-vous.

CÉPHISE.

Vous devriez rougir de votre foibleſſe.

DAMIS.

Qu'ai-je donc fait ?

CÉPHISE.

Vous promettez à votre niece de la ſouffrir chez vous, pour y vivre ſans doute dans ſes libertés accoutumées ?

DAMIS.

Non ; elle m'a promis qu'elle changeroit de conduite.

CÉPHISE.

Oh bien ! Monſieur, laiſſez-vous tromper comme elle vous a trompé toute ſa vie ; mais pour moi vous me permettrez de me retirer, s'il vous plaît. Je ne veux plus entendre les reproches que des gens d'honneur me font continuellement. Je vous laiſſerai ici avec votre niece, & je ne ſerai point coupable de ſon dérèglement.

DAMIS.

Comment donc ? Qu'eſt-ce à dire ceci ? Qu'elle s'en aille. Eſt-ce que je vous ai jamais mis en com-

promis avec elle ? Qu'elle s'en aille, vous dis-je. Mais elle m'avoit, ce me semble, fait entendre que vous étiez portée à lui pardonner.

CÉPHISE.

Hé ! comment voulez-vous que je fasse ? M'attirerai-je sans cesse la haîne de tout le monde ? Il est vrai, je lui ai promis que je ne serois point contre elle ; parce que je croyois que vous seriez assez raisonnable pour persister dans vos résolutions.

DAMIS.

Mais je ne me suis rendu qu'à cela, & aux promesses qu'elle m'a faites de vivre plus régulierement.

CÉPHISE.

Dans le tems qu'elle vous promettoit.....

DAMIS.

Hé bien ?

CÉPHISE.

Non, je ne veux rien dire. Puisqu'on veut être trompé, qu'on le soit.

DAMIS.

Expliquez-moi ce mystere.

CÉPHISE.

Je suis bien folle de me tant tourmenter !

DAMIS.

Je veux savoir ce que vous voulez me dire.

CÉPHISE.

Pour aller en inſtruire votre niece auſſi-tôt.

DAMIS.

Non, je ne lui en parlerai point.

CÉPHISE.

Me le promettez-vous?

DAMIS.

Oui, je vous le promets.

CÉPHISE.

Aſſurément.

DAMIS.

Je vous en donne ma parole.

CÉPHISE.

Oh bien! ſachez .... Vous le tiendrez ſecret au moins?

DAMIS.

Ah, que de diſcours!

CÉPHISE.

Que je viens de la ſurprendre avec Éraſte tout-à-l'heure.

DAMIS.

Comment! dans le tems qu'elle me promettoit de ne le plus voir!

CÉPHISE.

Ce n'eſt pas tout. Elle a eu l'effronterie de me dire que c'étoit de moi qu'il étoit amoureux.

DAMIS.

Ah ! quel monſtre !

CÉPHISE.

Jugez un peu ſi cela ſe pardonne.

DAMIS.

La miſérable !

CÉPHISE.

Je ſuis à préſent fâchée de vous l'avoir dit.

DAMIS.

Non, cela ne ſe peut concevoir.

CÉPHISE.

Si ma conſcience ne m'avoit engagée à vous le découvrir....

DAMIS.

J'étouffe.

CÉPHISE.

Je ſerois morte plutôt que de le réveler.

DAMIS.

Elle partira.

CÉPHISE.

On ouvre cette porte, je me retire. Point d'éclair-

ciſſement. Sur-tout, qu'elle parte demain, cela ſuffit.

DAMIS.

C'eſt aſſez : elle partira, elle partira.

CÉPHISE.

Songez à ce que vous m'avez promis.

DAMIS.

Elle partira, elle partira, elle partira.

SCENE XIII.

CIDALISE, DAMIS, MARTON.

CIDALISE.

Hé bien, mon oncle ! n'avez-vous pas trouvé ma tante tout-à-fait bien intentionnée ?

DAMIS.

Oui, ma niece, fort bien.

CIDALISE.

Hélas ! mon oncle, que je vous ſuis obligée ! Vous verrez déſormais....

DAMIS, *à part.*

Je creve.

CIDALISE.

Qu'avez-vous ?

DAMIS.

Moi? rien; je ſuis fatigué.

CIDALISE.

Allez vous repoſer.

DAMIS.

Adieu.

SCENE XIV.

CIDALISE, MARTON.

CIDALISE.

AH! Marton....

MARTON.

Hé bien, Madame?

CIDALISE.

Tout va le mieux du monde.

MARTON.

La vieille a donné dans le panneau?

CIDALISE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Vous avez bien de l'obligation à ce pauvre Eraſte.

CIDALISE.

Cela eſt vrai. Mais écoute-moi. Si le petit Comte vient pour me voir, fais-le monter; m'entends-tu bien?

MARTON.

Oui, oui, cela eſt aſſez clair, je vous entends. Mais Éraſte, à qui....

CIDALISE.

Ne raiſonne pas, & fais ce que l'on te dit.

MARTON.

Madame, Madame! tromper Éraſte, Monſieur Baſſet, Monſieur Durcet, votre oncle, votre tante, votre couſine, & toute la Ville; voici bien de la beſogne au moins.

CIDALISE.

Ah! que de diſcours!

SCENE XV.

ÉRASTE, MARTON, CIDALISE.

ÉRASTE.

SONT-ILS ſortis?

MARTON.

Oui, oui, entrez; nous parlions de vous.

ÉRASTE.

Hé bien! Madame, partirez-vous?

CIDALISE.

Non, Érafte; & je me fouviendrai toute ma vie du plaifir que vous m'avez fait.

ÉRASTE.

Quelque indigne qu'il m'ait paru de vous rendre un pareil fervice, je n'ai rien confulté que mon attachement pour vous. Mais enfin, Madame, à votre tour, il faut faire auffi quelque chofe pour moi; quelle fera la fin de cette aventure?

MARTON.

La fin de toutes les Comédies; un mariage, quand elle aura vingt-cinq ans.

ÉRASTE.

Vous ne répondez rien, Madame?

CIDALISE.

Marton ne vous en dit-elle pas affez?

ÉRASTE.

Ne me tromperez-vous point?

CIDALISE.

Vous êtes toujours dans de perpétuelles défiances.

ÉRASTE.

Que ne m'en guériffez-vous?

CIDALISE.

Que faut-il faire ?

ÉRASTE.

Prenez au moins Pasquin auprès de vous.

CIDALISE.

J'y consens.

MARTON.

Et ne faudra-t-il point aussi que je demeure avec vous ? Par ma foi ! vous donneriez des démangeaisons de vous tromper à qui n'en auroit nulle envie. L'affaire du petit Comte & de Lucile ne devroit-elle pas vous avoir rendu sage ?

ÉRASTE.

Tout autre que moi n'eût-il pas ? . . . .

CIDALISE.

Ne parlons plus de cela.

SCENE XVI.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

CIDALISE.

Que veut Pasquin ?

ÉRASTE.

Je ne sais. Que ne demeures-tu là-dedans ?

CIDALISE.

Laissez-le là.

ÉRASTE.

Enfin, Madame, vous me promettez....

PASQUIN *appelle de loin Éraste.*

Hem, hem.

CIDALISE.

Il veut vous parler assurément.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

As-tu quelque chose à me dire ?

PASQUIN.

Moi ? Non, Monsieur. (*Il appelle.*) Hem. (*Bas.*) Le brutal !

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Si j'étois assez malheureux pour être séparé de vous....

PASQUIN *appelle de loin Éraste.*

Hem, hem.

MARTON, *à Pasquin.*

Crache, vilain, & ne tousse point tant.

PASQUIN.

J'ai une toux seche, Marton. (*Il appelle.*) Hem, hem. (*Bas.*) Le cheval!

CIDALISE, *à Éraste.*

Je vous réponds qu'il a quelque chose à vous dire.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Viens ici.

PASQUIN *s'approche à côté de son Maître, lui parle entre les dents, tourne derriere lui dos à dos, & se trouve devant Cidalise.*

Monsieur, un homme, une femme, une lettre. On veut vous parler.... Madame, je vous donne le bon jour.

CIDALISE.

Que murmures-tu là, Pasquin?

ÉRASTE.

Je n'y comprends rien.

PASQUIN *tourne de même, & se trouve devant Marton.*

Un homme, une lettre, une femme, vous dis-je.
On vous veut parler.... Bon jour, Marton.

ÉRASTE.

Ce maraud-là me feroit perdre patience.

PASQUIN.

Une femme....

ÉRASTE.

Une femme.... Parleras-tu? Je te donnerai mille coups de bâton.

PASQUIN.

Oh bien! puisque vous voulez qu'on le dise tout haut, il y a un homme au logis qui veut vous rendre une lettre.

ÉRASTE.

Pourquoi tout ce mystere? Et de quelle part?

PASQUIN.

Oh! de quelle part? il vous le dira.

CIDALISE.

Allez, Monsieur, voyez ce qu'on vous veut.

ÉRASTE.

Hélas! Madame, que pourroit-ce être, qui pût me tenir lieu du plaisir que je perds?

CIDALISE.

Allez, vous dis-je.

ÉRASTE.

J'y vais, Madame. Mais, auparavant, je vous prie de me rendre votre portrait : je ne puis vivre sans vous, ou sans quelque chose qui vous ressemble.

CIDALISE.

Vous rêvez, je pense. Ne l'avez-vous pas mon portrait ? Mais je vois bien que vous voulez me rendre le vôtre que je vous ai renvoyé ce matin.

ÉRASTE.

Je n'ai point reçu le mien, Madame ; & je vous ai renvoyé le vôtre.

CIDALISE.

Je vous ai renvoyé le vôtre, Monsieur ; & je n'ai point reçu le mien.

ÉRASTE.

Vous l'avez, Madame, assurément. Pasquin ?

CIDALISE.

Je n'ai ni le mien ni le vôtre, Monsieur, assurément. Marton ?

MARTON, *bas à Éraste.*

Monsieur.

PASQUIN, *bas à Cidalise.*

Madame.

ÉRASTE, *bas à Marton.*

Que voulez-vous ?

CIDALISE, *bas à Pasquin.*

Qu'y a-t-il ?

MARTON, *bas à Éraste.*

J'ai oublié de rendre à Madame ce que Pasquin m'avoit remis.

PASQUIN, *bas à Cidalise.*

Je n'ai pas songé à donner à mon Maître les bijoux que j'ai reçus de votre part.

MARTON, *bas à Éraste.*

Vous me ferez gronder, Monsieur, si vous en parlez davantage.

PASQUIN, *bas à Cidalise.*

Vous me ferez donner mille coups de bâton, Madame, si vous en dites encore une parole.

ÉRASTE.

Que vous dit là Pasquin, Madame ?

PASQUIN, *bas à Cidalise.*

Courage, Madame.

CIDALISE, *à Éraste.*

Ce n'eſt rien. Mais que je ſache un peu de quoi vous entretenoit Marton.

MARTON, *bas à Éraste.*

Ne dites mot, je vous prie.

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

D'une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. Mais je ne comprends pas ce que Paſquin peut avoir avec vous à démêler.

CIDALISE.

Ce n'eſt rien, vous dis-je. Mais je comprends bien moins quel ſecret il peut y avoir entre Marton & vous.

ÉRASTE.

Moins que rien, croyez-moi.

CIDALISE.

Je veux le ſavoir, ou je romps avec vous.

ÉRASTE.

Vous me direz ce que Paſquin vous a dit, ou je ne vous verrai jamais.

PASQUIN, *à part.*

Tout ceci ne ſent rien de bon pour moi.

CIDALISE.

Monſieur....

ÉRASTE.

Madame....

CIDALISE.

Vous plaît-il de m'éclaircir ce myſtere ?

ÉRASTE.

Promettez-moi de ne point quereller Marton.

CIDALISE.

Je vous le promets.

ÉRASTE.

Et que vous me direz ce que vous a dit Paſquin.

CIDALISE.

J'y conſens, aux mêmes conditions.

ÉRASTE.

Je le veux bien. (*Bas à Marton.*) Ma pauvre Marton !

CIDALISE, *bas à Paſquin.*

Mon pauvre Paſquin !

PASQUIN.

Il eſt traître, Madame : ne vous y fiez pas.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Hé bien ?

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

Elle n'a pas ſongé à vous rendre ce que Paſquin lui avoit mis entre les mains.

CIDALISE, *à Marton.*

Vous êtes bien insolente!

ÉRASTE.

Ah! Madame....

CIDALISE, *à Eraste.*

Non; voilà qui est fait.

ÉRASTE.

Et Pasquin?

CIDALISE.

Il a oublié de vous donner les choses qui lui avoient été rendues de ma part.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Comment, coquin!

CIDALISE.

Éraste!....

ÉRASTE.

Madame, je vous demande pardon. Marton, rendez-moi le portrait seulement, ceci vous sera plus utile.

(Il donne sa bourse.)

CIDALISE.

Pasquin, cela vous fera plus de plaisir que ce portrait que je vous redemande.

(Elle donne sa bourse.)

MARTON.

Tenez, Monſieur..

PASQUIN.

Tenez, Madame.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Allez au plus vîte chez vous. Paſquin, prends chez Francœur ce que j'y ai laiſſé ce matin.

ÉRASTE, *à Paſquin.*

Suis-moi.

PASQUIN, *à Éraſte.*

Sans rancune.

ÉRASTE, *à Paſquin.*

Remercie Madame.

MARTON.

Madame!...

CIDALISE, *à Marton.*

Je n'y ſonge plus.

PASQUIN, *à part, à Marton.*

Nous en ſommes quittes à bon marché.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DURCET, UN LAQUAIS.

M. DURCET, *au Laquais.*

MON enfant, puis-je voir Madame?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur: elle m'a dit de dire à tout le monde qu'elle dormoit.

M. DURCET.

Elle t'a dit de dire qu'elle dormoit?

LE LAQUAIS.

Oui, en vérité.

M. DURCET.

Tu veux bien que j'attende ici?

LE LAQUAIS.

Vous ferez ce qu'il vous plaira.

(*Il sort.*)

SCENE II.

M. DURCET, *seul.*

QUEL plaisir n'aurai-je point de lui annoncer, le premier, une si bonne nouvelle !

SCENE III.

M. BASSET, M. DURCET.

M. BASSET, *à part.*

QUE j'ai d'impatience de revoir Cidalise !

M. DURCET, *à part.*

Non, je ne voudrois .... (*Appercevant M. Basset.*) Mais que vois-je ?

M. BASSET, *à part.*

Je mourrois, si j'étois un jour .... (*Appercevant M. Durcet.*) N'est-ce pas là ....

M. DURCET, *à part.*

Ah, juste Ciel !

M. BASSET, *à part.*

Ah, ventrebleu !

M. DURCET, *à part.*

Je suis perdu!

M. BASSET, *à part.*

C'est fait de moi!

M. DURCET, *à part.*

L'aborderai-je?

M. BASSET, *à part.*

Irai-je lui parler?

M. DURCET, *à part.*

Oui.

M. BASSET, *à part.*

Allons.

M. DURCET, *à part.*

Que je suis embarrassé!

M. BASSET, *à part.*

Je ne sais par où commencer.

M. DURCET, *à part.*

Il faut le prévenir.

M. BASSET, *à part.*

Offrons lui de l'argent.

M. DURCET, *haut.*

Monsieur....

M. BASSET, *haut.*

Monsieur....

M. DURÇET.

Si mes prieres....

M. BASSET.

Si deux-cents piſtoles....

M. DURÇET.

Pouvoient vous obliger....

M. BASSET.

Pouvoient vous empêcher....

SCENE IV.

MARTON, M. DURCET, M. BASSET.

MARTON, *bas.*

AH ! vraiment voici bien autre choſe ! (*haut.*) Que faites-vous donc ici, Meſſieurs ?

M. DURCET, *bas à Marton.*

Il m'a vu.

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Oui, de par le diantre ! il vous a vu.

M. DURCET, *bas à Marton.*

J'en ſuis bien fâché.

MARTON, *bas à M. Basset.*

Hé ! mort de ma vie ! vous êtes bien indiscret.

M. BASSET, *bas à Marton.*

Je ne croyois pas que Monsieur Durcet fût ici.

M. DURCET, *bas à Marton.*

Que vous dit-il ?

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Il dit qu'il avertira l'oncle de Cidalise que vous venez la voir.

M. DURCET, *bas à Marton.*

Voilà un méchant homme !

M. BASSET, *bas à Marton.*

De quoi vous parle-t-il ?

MARTON, *bas à M. Basset.*

D'apprendre à Damis que vous venez voir ma Maitresse.

M. BASSET, *bas à Marton.*

Voilà un pauvre esprit.

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Je tâche de l'adoucir. (*Bas à M. Basset.*) Je tâche de le rendre traitable. (*Bas à M. Durcet.*) Allez-vous-en sans lui parler. (*Bas à M. Basset.*) Sortez d'ici sans lui rien dire.

M. DURCET, *haut.*

Ha Dieu! Monſieur Baſſet, quel perſonnage vous faites ici!

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Que faites-vous?

M. BASSET, *haut.*

Je ſerois bien fâché, Monſieur Durcet, d'en faire un auſſi méchant que vous.

MARTON, *bas à M. Baſſet.*

Hé! Monſieur.

M. DURCET.

Savez-vous, Monſieur Baſſet, ſur quel pied vous êtes ici?

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Encore!

M. BASSET.

Et vous, Monſieur Durcet, puiſqu'il faut tout vous dire, croyez-vous qu'on ne voie pas clair? Sans la robe que vous portez....

MARTON, *bas à M. Baſſet.*

Eh! taiſez-vous.

M. DURCET.

Vraiment! mon petit ami, c'eſt bien à vous à faire comparaiſon avec un homme comme moi!

MARTON, *bas à M. Durcet.*

Ah! Monſieur....

M. BASSET.

Je ſerai, quand je voudrai, ce que vous êtes, & vous ne ſerez jamais ce que je ſuis.

MARTON, *bas à M. Baſſet.*

Taiſez-vous donc.

M. DURCET.

Vous ſeriez un illuſtre ſuppôt de Thémis.

MARTON

Oh! querellez-vous bien fort; je vais vous écouter.

M. BASSET.

Thémis, Thémis! il ne faut point parler Latin pour me dire des injures: parlez, parlez François ſeulement, & vous verrez que je vous répondrai fort juſte.

M. DURCET.

Le peu de ſoin que l'on a pris de votre éducation, nous marque bien le lieu d'où vous ſortez.

M. BASSET.

Vous n'êtes guère obligé aux ſoins que l'on a pris pour vous; car je vous jure qu'il n'y paroît point du tout.

M. DURCET.

Ma charge dément ce que vous dites.

M. BASSET.

Vous fûtes bien servi, Monsieur Durcet ; un perroquet en auroit fait autant, si on l'avoit interrogé comme vous.

M. DURCET.

Vous en savez beaucoup pour un Financier ! vous avez envie d'être de la Robe ?

M. BASSET.

Assez d'habiles gens la portent sans moi.

M. DURCET.

Vous faites bien de mépriser ce à quoi vous ne sauriez prétendre.

M. BASSET.

Avec de l'argent on fait tout. Si l'on y regardoit de si près, croyez-moi, vous ne seriez pas Officier.

M. DURCET.

Adieu, Monsieur Basset. Vous aurez quelque jour besoin de nous.

M. BASSET.

Adieu, Monsieur Durcet. Quand j'en aurai besoin, ceux qui méritent de porter le nom que vous

usurpez me rendront justice ; & je sais comme il faut gagner tous ceux qui vous ressemblent.

M. DURCET.

Adieu, adieu, Monsieur Basset.

M. BASSET.

Adieu, adieu, Monsieur Durcet.

SCENE V.

MARTON, *seule.*

PAR ma foi! j'ai la tête remplie & de Bassets & de Durcets. Je croyois qu'ils n'auroient jamais fait.

SCENE VI.

MARTON, CIDALISE.

MARTON.

AH! vous avez bien opéré vraiment! Monsieur Basset & Monsieur Durcet se sont dit mille injures ; chacun se prenoit pour l'espion de l'autre. J'ai peur qu'ils n'éclaircissent tout ; ils sont sortis ensemble.

CIDALISE.

Je les entendois de ma chambre.

MARTON.

Cela n'étoit-il pas bien divertiſſant?

CIDALISE.

J'en ai penſé mourir de rire.

MARTON.

Et ſi Éraſte étoit venu là-deſſus.

CIDALISE.

Il en auroit ri comme moi.

MARTON.

Je ne ſais; c'eſt un mauvais plaiſant ſur certaines choſes.

CIDALISE.

Oh! tais-toi. J'ai d'autres choſes dans la tête. Le Comte ne vient point.

MARTON

Hé! que diantre en voulez-vous faire? Il n'eſt pas plus haut que ma jambe.

CIDALISE.

Je ſuis piquée, je te l'avoue.

MARTON.

Et de quoi?

CIDALISE.

De ſon indifférence.

MARTON.

L'aimez-vous ?

CIDALISE.

Moi? Non ; mais je ne ſerois point fâchée qu'il m'aimât à préſent.

MARTON.

Et pourquoi?

CIDALISE.

Pour le punir de ne m'avoir pas aimée d'abord.

MARTON.

Vous rafinez ſur les plus habiles Coquettes.

SCENE VII.

UN LAQUAIS, CIDALISE, MARTON.

LE LAQUAIS.

MADAME, votre Avocat m'envoie ici vous dire que votre procès eſt gagné.

CIDALISE.

Mon procès eſt gagné ? Tiens. (*Elle lui donne de l'argent.*) Et dis-lui que j'aurai ſoin de le remercier.

SCENE VIII.

MARTON, CIDALISE.

MARTON.

Hé bien ! Madame, nous n'avons plus besoin du Conseiller.

CIDALISE.

Je vais me délivrer de deux ennuyeux personnages.

MARTON.

Pour le Conseiller, j'y consens ; mais, Madame, Messieurs Bassets ne sont pas gens à dédaigner.

CIDALISE.

Je les laisse de bon cœur à ceux qui en auront besoin ; & je romprois à l'heure même avec eux, si je n'appréhendois de faire crier toute la terre contre moi.

MARTON.

Il faut du moins les chasser de bonne grâce.

CIDALISE.

Il faut, premierement, rendre à Monsieur Basset les mille pistoles qu'il m'a prêtées.

MARTON.

Quand vous voudrez les rendre, donnez-les-moi à reporter.

CIDALISE.

Non, Marton. Je n'ai pas oublié les bijoux.

MARTON.

C'eſt Éraſte, Madame.

SCENE IX.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTON.

CIDALISE.

Hé bien! Éraſte, avez-vous ſu ce qu'on vous vouloit?

ÉRASTE.

Non, Madame, je n'ai rien appris. Cet homme, trop impatient, s'eſt laſſé de m'attendre; il doit, dit-on, revenir à neuf heures.

CIDALISE.

Mais quoi! vous n'avez pu démêler?...

ÉRASTE.

Hé! Madame, de quoi nous embarraſſons-nous? Ne perdons plus, de grâce, des moments ſi précieux; & que notre amour ne ſoit pas toujours la derniere choſe dont vous me parliez.

CIDALISE.

Oh ! Érafte, que vous me fatiguez ! vous me dites toujours la même chofe ; cela ennuie à la fin, voyez-vous ! Que ne m'entretenez-vous de quelque aventure qui me réjouïffe ?

ÉRASTE.

Hélas ! Madame, je fuis fi occupé de la mienne....

CIDALISE.

Encore une fois ? Brifons là. J'aimerois autant lire Clélie, que de vous entendre.

SCENE X.

LUCILE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTON.

LUCILE.

Ah ! ma coufine, vous ne favez pas ; je pafferai tout le foir avec vous ; ma mere ne revient que demain.

CIDALISE.

Vous coucherez auffi avec moi, fi vous voulez.

LUCILE.

J'ai ordre de coucher chez ma tante ; mais n'impor-

te, c'est une affaire à être un peu grondée. (*A Éraste.*) Ah! vous voilà, Monsieur: vraiment vous avez querellé tantôt Monsieur le Comte bien mal-à-propos.

ÉRASTE.

Mademoiselle, je suis prêt à lui faire toutes les satisfactions que vous m'ordonnerez.

LUCILE.

Écoutez; sans moi, je vous réponds qu'il n'auroit pas souffert ce que vous lui avez dit; Monsieur le Comte a du courage, au moins.

ÉRASTE.

Puisque vous l'aimez, je lui crois tout le mérite qu'un Gentilhomme peut avoir.

LUCILE.

Ma cousine, il est là.

CIDALISE.

Faites-le entrer, Marton.

(*Marton sort.*)

SCENE XI.

LUCILE, ÉRASTE, CIDALISE.

LUCILE.

Monsieur, faites-lui bien des honnêtetés, je vous prie.

ÉRASTE.

Il sera content, je vous en réponds.

SCENE XII.

LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, CIDALISE.

LUCILE.

Vous arrivez toujours le dernier, Monsieur le Comte ! Hem ! patience.

ÉRASTE, *au Comte.*

Je crois, Monsieur, que vous voudrez bien me pardonner, si tantôt . . . .

LE COMTE.

Vous n'êtes pas excusable, Monsieur, d'avoir pu croire qu'on me préférât à vous.

CIDALISE.

Oh! demeurons-en là, s'il vous plaît. Ces Messieurs, si l'on vouloit les laisser faire, passeroient bien plus de tems à se louer, qu'ils n'en ont mis à se quereller. Pasquin n'est point revenu?

ÉRASTE.

Où l'avez-vous envoyé?

CIDALISE.

Il est allé chercher des truffes.

LUCILE.

Des truffes?

CIDALISE.

Oui, ma cousine.

LUCILE.

Vraiment, j'en suis bien-aise; car je les aime bien.

LE COMTE, *à Cidalise.*

Lucile m'a dit, Madame, que vous feriez parler à Madame sa mere de la chose du monde que je souhaite le plus.

CIDALISE.

Nous parlerons de cela dans un autre tems.

SCENE XIII.

CIDALISE, PASQUIN, ÉRASTE, LE COMTE, LUCILE.

CIDALISE.

HÉ! voilà Pasquin.

PASQUIN.

Oui vraiment, me voilà; & j'ai bien vu l'heure que vous ne me voyiez d'aujourd'hui.

ÉRASTE.

Comment?

PASQUIN.

J'ai pris querelle à votre porte.

CIDALISE.

Avec qui?

PASQUIN.

Avec Messieurs du Guet. Ces Messieurs-là se connoissent fort mal en gens. Si je n'avois point été embarrassé, comme je l'étois....

LE COMTE.

Qu'aurois-tu fait?

PASQUIN.

J'aurois couru comme un diable, & je me ferois bien moqué d'eux.

SCENE XIV.

MARTON, PASQUIN, ÉRASTE, CIDALISE, LUCILE, LE COMTE.

MARTON.

Bon foir, Pafquin.

PASQUIN.

Bon foir, Marton. Ils me prenoient pour un voleur, à ce qu'ils difoient; mais je crois, par ma foi, qu'ils me vouloient voler eux-mêmes. La pefte! qu'ils ont le nez fin! Ils m'ont fuivi plus de trois rues: ces truffes que je portois les guidoient merveilleufement. Enfin je fuis arrivé à la petite porte; j'ai voulu l'ouvrir avec la clef qu'Érafte m'a laiffée; au diablezot; j'ai trouvé, je penfe, plus de quarante-mille trous de ferrure, fans trouver le véritable. Ces Meffieurs fe font arrêtés; ma crainte a redoublé, leurs foupçons auffi. (*Avec trois fons de voix différens.*) Il veut crocheter cette porte, difoit l'un. C'eft un voleur, difoit l'autre.... Il faut le mener au Châtelet.... Enfin j'ai vu l'heure que nous allions

capituler; & je me trouvois déja fort heureux de me retirer ſain & ſauf, ſans armes ni bagages, c'eſt-à-dire, ſans truffes, ratafiat, ni vin de champagne.

ÉRASTE.

Tu as donc ouvert la porte à la fin?

PASQUIN.

Ah, ma foi! il étoit tems. Oh! çà, que ferai-je de tout ceci?

CIDALISE.

Marton, aidez-lui. Suis-la, Paſquin.

SCENE XV.

CIDALISE, ÉRASTE, LE COMTE, LUCILE.

CIDALISE.

ALLONS, divertiſſons-nous bien ce ſoir. Je vous prie, Éraſte, ſerez-vous de bonne humeur aujourd'hui? Ne vous paſſera-t-il rien par la tête?

ÉRASTE.

Non, Madame, de ma vie. Si vous continuez de répondre à ma tendreſſe, vous me trouverez toujours l'homme du monde le plus reconnoiſſant.

CIDALISE.

Et plus de jalousie, sur-tout?

ÉRASTE.

Je ferai un effort pour n'en plus avoir. Mais vous, de votre côté, essayez, autant que vous pourrez, d'éviter les occasions qui pourroient m'en donner.

CIDALISE.

Je vous le promets.

LE COMTE, *à Lucile.*

Et vous, Mademoiselle, que me promettez-vous?

LUCILE.

D'être toujours comme je suis.

SCENE XVI.

MARTON, ÉRASTE, CIDALISE, LUCILE, LE COMTE.

MARTON, *parle à l'oreille de Cidalise.*

MADAME....

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Que vous dit-elle?

CIDALISE, *à Éraste.*

Ne vous voilà-t-il pas d'abord en campagne ! (*A Marton.*) Dites que je suis empêchée.

MARTON.

Mais, Madame ....

ÉRASTE.

Oh ! pour cela, Madame, je ne puis y tenir. Je ne sais pas ce que je n'aimerois point mieux, que de voir parler à l'oreille. Ne me faites point souffrir davantage, je vous prie.

LUCILE, *à Cidalise.*

Hé ! ma cousine....

LE COMTE, *à Cidalise.*

Hé ! Madame ....

CIDALISE.

Non, il ne le saura pas. (*A Marton.*) Je vais leur parler.

(*Marton sort.*)

SCENE XVII.

ÉRASTE, CIDALISE, LE COMTE, LUCILE.

ÉRASTE.

JE veux pénétrer ce mystere.

CIDALISE, *à Éraste.*

Monsieur....

ÉRASTE.

Madame....

CIDALISE.

Vous me fâchez bien fort.

ÉRASTE.

Dites-moi donc ce que c'est.

CIDALISE.

Je vous le dirai; mais je romps avec vous....

ÉRASTE.

Voilà qui est fait, je ne vous le demande plus; mais j'en mourrai.

CIDALISE.

A présent que vous êtes raisonnable, je veux

bien vous le dire ; mais, quand vous l'aurez ſu, ne ceſſez pas de l'être.

ÉRASTE.

Non, je vous le proteſte.

CIDALISE.

Ce ſont deux hommes que vous ne connoiſſez point, qui viennent d'éclaircir que depuis long-tems je me moquois d'eux. Ils vouloient m'épouſer l'un & l'autre. Ne vous allarmez point, j'avois intérêt de les ménager ; l'un étoit mon Rapporteur, l'autre me prêtoit de l'argent : mon procès eſt gagné, je n'ai plus beſoin d'eux ; dictez-moi la réponſe, je la leur ferai, ou parlez-leur vous-même.

LE COMTE.

Il paroît de la bonne-foi dans le procédé de Madame.

CIDALISE.

Tout cela ne le ſatisfait point encore. (*A Éraſte.*) A quoi rêvez-vous?

ÉRASTE.

A rien, Madame.

SCENE

SCENE XVIII.

CIDALISE, PASQUIN, M. DURCET, M. BASSET, ÉRASTE, LUCILE, LE COMTE.

CIDALISE.

Qu'entends-je là?

PASQUIN, *à M. Durcet.*

Non, vous n'entrerez pas.

M. DURCET.

Retire-toi, mon ami.

PASQUIN.

Il n'y a ami qui tienne; vous n'entrerez pas.

M. BASSET, *à Pasquin.*

Ote-toi de-là, mon enfant.

PASQUIN.

Voilà un méchant pere.

(*Il sort.*)

SCENE XIX.

M. DURCET, M. BASSET, CIDALISE, ÉRASTE, LUCILE, LE COMTE,

M. DURCET, *à Cidalise.*

Les soins que j'ai pris pour vous, Madame, méritoient une autre récompense.

M. BASSET, *à Cidalise.*

Je suis honteux d'avoir été si long-tems votre dupe.

M. DURCET.

Je suis ravi d'être désabusé.

M. BASSET.

Monsieur Durcet me fuyoit, & je fuyois Monsieur Durcet, quand nous n'avions que vous à fuir.

CIDALISE.

Qu'y a-t-il donc, Messieurs?

M. DURCET.

Nous ne sommes pas ici en lieu, Madame, de nous expliquer davantage.

M. BASSET.

Et moi je voudrois que tout Paris fût ici pour lui donner plus de confusion.

ÉRASTE, *à M. Baſſet.*

Tout beau, tout beau, Monſieur. Je ne ſais qui vous êtes; mais apprenez à parler plus civilement à des Dames.

M. BASSET.

Ah! vraiment il y a long-tems que l'on ne m'apprend rien. C'eſt moi qui montre aux autres.

ÉRASTE, *à Cidaliſe.*

Qui eſt cet homme-là, Madame?

CIDALISE, *à Éraſte.*

Laiſſez-le en repos, je vous prie.

M. BASSET.

Je m'appelle Monſieur Baſſet, entendez-vous?

ÉRASTE.

Hé bien! Mons Baſſet, n'étoit la conſidération que j'ai pour ces Dames, je vous jetterois par les fenêtres.

M. BASSET.

Tout cela s'appelle des façons de parler.

ÉRASTE.

Mon petit drôle......

CIDALISE, *à Éraſte.*

Hé! taiſez-vous. (*A M. Baſſet.*) Mon pauvre Monſieur Baſſet, il ne faut point vous abuſer davan-

tage ; je ne vous ai jamais aimé. Vous m'avez fait plaisir, & je l'ai reconnu en vous pardonnant l'audace que vous avez eu de vouloir m'épouser. Pour es mille pistoles que je vous dois, je vous les rendrai au premier jour.

M. BASSET.

Vous ferez fort bien, Madame ; vous ferez fort bien. (*Il sort.*)

SCENE XX.

CIDALISE, M. DURCET, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

CIDALISE, *à M. Durcet.*

POUR vous, Monsieur, dans la nécessité de mes affaires, il m'étoit important de gagner les bonnes grâces de mon Rapporteur : vous m'avez persuadée que j'y avois réussi par les soins que vous avez eus de mon procès, je vous en remercie ; & croyez que j'aurois reçu autrement l'honneur que vous me faisiez de vouloir m'épouser, si je n'avois été engagée depuis long-tems avec Monsieur.

M. DURCET.

Messieurs, Mesdames, toute la compagnie, je vous donne le bon soir.

SCENE XXI.

ÉRASTE, LE COMTE, CIDALISE, LUCILE.

ÉRASTE.

Ce Monſieur Baſſet-là a les épaules bien larges.

LE COMTE.

En vérité, Monſieur, vous devriez être content; vous lui en avez aſſez dit, & trop même.

ÉRASTE.

Oui; mais j'en ai trop peu fait.

CIDALISE, *à Éraſte.*

Ne deviendrez-vous jamais ſage?

ÉRASTE.

Hé! Madame.... Je m'en vais.

(Il ſort.)

SCENE XXII.

LUCILE, CIDALISE, LE COMTE.

LUCILE.

Ou va-t-il donc?

CIDALISE.

Que fait-il? C'est un fou; je ne prends pas garde à ce qu'il fait.

SCENE XXIII.

CIDALISE, LE PETIT CHEVALIER, LUCILE, LE COMTE.

CIDALISE.

Hé! ma cousine, voilà votre petit frere. (*Au petit Chevalier.*) Hé! bon soir, le petit bon-homme.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, oui, bon soir. Ah, ah! ma sœur, vous dites que vous allez chez ma tante, & je vous trouve ici!

LUCILE.

Et vous, Monsieur, qui vous a permis d'y venir à l'heure qu'il est?

LE PETIT CHEVALIER.

C'est ma mere qui est revenue, & qui m'envoie vous chercher. Hé! là, là, vous ne serez pas mal grondée. (*Appercevant le Comte.*) Et voilà aussi mon gourmand qui mangeoit toutes les confitures sans m'en donner!

LUCILE.

Ah! ma cousine, il dira tout à ma mere.

CIDALISE.

Laissez-moi faire. Oh! çà, mon cher petit cousin, voudrois-tu nous faire un plaisir?

LE PETIT CHEVALIER.

C'est selon. Vous ne me tromperez pas. Premierement, ma mere m'a envoyé ici, pour voir ce que ma sœur y faisoit, & je m'en vais le lui dire.

CIDALISE.

En vérité, vous êtes un grand petit sot.

LE PETIT CHEVALIER.

Sot, tant qu'il vous plaira; mais je le ferai comme je vous le dis.

CIDALISE.

Quoi! mon cousin, si, par exemple, on vous

donnoit des confitures tout plein vos poches, & un louis d'or pour aller jouer à la paume, pour dire seulement que vous avez trouvé votre sœur couchée & endormie chez ma tante; vous ne le feriez pas?

LE PETIT CHEVALIER.

Il faudroit voir. Il est bien aisé déja de prendre un louis & des confitures; mais pour mentir à ma mere, cela n'est pas si aisé que vous croyez.

CIDALISE.

Pour ne nous point embrouiller, débarrassons-nous des choses aisées. Tiens, voilà le louis; & je te vais donner des confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez-vous! il faut me recommencer les choses plus d'une fois à moi; d'abord j'ai de la peine à les comprendre.

LUCILE.

Mais, mon frere, il ne faut que dire à ma mere que je suis chez ma tante, & que je suis couchée.

LE PETIT CHEVALIER.

Taisez-vous, vous ne savez ce que vous dites; ma cousine se fait bien mieux entendre que vous.

CIDALISE.

Mais point, mon cousin; elle vous dit la chose comme il faut.

LE PETIT CHEVALIER.

Pardonnez-moi, elle n'a point parlé de confitures.

CIDALISE.

Hé bien ! en voilà ; nous entendez-vous mieux ?

LE PETIT CHEVALIER.

Oh ! je vous entends à préſent. Que faut-il faire ? Dire à ma mere que ma ſœur eſt chez ma tante ?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Qu'elle eſt couchée ?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Ne trouvez-vous point encore quelque petite difficulté ?

LUCILE.

Oh ! faites ce qu'on vous dit, ou rendez l'argent & les confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Allez, allez, je me moquois de vous. Ma mere n'eſt point revenue : mais je me ſuis bien douté que ma ſœur étoit ici avec Monſieur le Comte.

CIDALISE.

Peſte ſoit du petit frippon! Voyons ce que fait Éraſte : & que l'on mette le couvert.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE, MARTON.

CIDALISE.

AH, juste Ciel! qui a jamais ouï parler d'une semblable perfidie?

MARTON.

Madame....

CIDALISE.

J'étois prête d'entrer dans la chambre de mon oncle, pour lui donner le bon soir....

MARTON.

Hé bien?

CIDALISE.

Ma tante étoit auprès de lui; j'ai eu la curiosité d'écouter ce qu'ils disoient.

MARTON.

Que disoient-ils?

CIDALISE.

Ils prenoient leurs mesures pour me faire partir demain. Je suis au désespoir.

MARTON.

Allons, allons, Madame, ne vous affligez point. Contre fortune, bon cœur. Quand on a de l'esprit, on se divertit par-tout.

CIDALISE.

Que ferons-nous dans ce vilain château ?

MARTON.

Nous médirons de Madame votre tante ; il y aura là de quoi nous occuper six mois.

CIDALISE.

On ne peut pas toujours médire.

MARTON.

Nous trouverons mille amusements.

CIDALISE.

Hé ! quoi encore ?

MARTON.

Mais que fais-je, moi ? Casser les vitres, les miroirs ; rompre, briser les meubles ; mettre le feu à la maison ; il y a cent petites choses récréatives comme cela.

SCENE II.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER.

CIDALISE.

AH! Érafte, je vais vous dire adieu.

ÉRASTE.

Que dites-vous ?

CIDALISE.

Oui, je vous dis adieu ; & c'eft vous qui en êtes la caufe.

ÉRASTE.

Moi ?

CIDALISE.

Oui, vous. Les honnêtetés que vous fîtes à ma tante, les premiers jours que vous vîntes ici, & qu'elle prit pour les commencements d'une grande paffion, l'ont déterminée à ce que vous voyez aujourd'hui.

ÉRASTE.

A quoi donc, Madame?

CIDALISE.

A m'éloigner, pour ne plus trouver d'obſtacles à ſa tendreſſe.

ÉRASTE.

Ah! ſi elle ſe flatte par-là de me rendre ſenſible...

CIDALISE.

N'en parlons plus, me voilà réſolue à tout.

ÉRASTE.

A quoi donc, Madame?

CIDALISE.

A partir demain.

ÉRASTE.

Quoi! Madame, je ne vous verrai plus?

CIDALISE.

Je ſuis la plus à plaindre, Éraſte. On trouve ici de quoi diſſiper ſes chagrins; mille plaiſirs, qu'on ne peut éviter, conſolent de n'être pas auprès de ce qu'on aime, & bien ſouvent une conquête nouvelle ne vous en laiſſe pas le moindre ſouvenir; mais moi qui vais paſſer une année entiere à la campagne, que la plus belle ſaiſon ne pourroit me rendre agréable, qui, pour objets les plus plaiſants.... Ah! je vous prie, laiſſez-moi m'étourdir là-deſſus; les réflexions me tuent. J'ai encore une nuit à de-

meurer ici, je veux en employer tous les moments à défespérer mon oncle & ma tante.

MARTON.

Bon cela.

ÉRASTE.

Hé! Madame, ne ferions-nous pas mieux de prendre des mefures?....

CIDALISE.

Je veux paffer toute la nuit à danfer.

MARTON.

Fort bien.

CIDALISE.

Commençons par faire medianoche. Quelle heure eft-il?

MARTON.

Il n'eft que dix heures.

PASQUIN.

Si vous voulez, Madame, je ferai fonner minuit à la pendule.

ÉRASTE.

Hé! de grâce, Madame, parlez-moi.

CIDALISE.

Tout-à-l'heure. Je veux avoir des violons ce foir.

MARTON.

Ne voulez-vous pas auſſi des tambours & des trompettes, pour réveiller toute la maiſon ?

CIDALISE.

Je ne raille point; je veux donner le bal.

ÉRASTE.

Hé! Madame, vous les animerez d'une maniere....

CIDALISE.

Je n'ai plus rien à ménager.

ÉRASTE.

Mais, croyez-moi.....

CIDALISE.

Ah! je vous prie, laiſſez-moi en repos.

ÉRASTE.

En vérité, Madame, vous avez bien peu de conſidération pour moi. Quoi! dans le tems qu'il faut nous ſéparer, tout ce que vous penſez n'a pas le moindre rapport à ma tendreſſe!

CIDALISE.

Ah! Éraſte, que vous me fatiguez! Que voulez-vous que je vous diſe ?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me diſiez!

CIDALISE.

Marton, songez à notre souper.

MARTON.

C'est assez.

ÉRASTE.

M'écrirez-vous ?

CIDALISE, *à Éraste.*

Oui. (*A Marton.*) Faites mettre des bougies partout.

MARTON.

Il y en aura.

ÉRASTE.

Hé! Madame, de grâce, écoutez-moi....

CIDALISE.

Je vous écoute.... je vous écoute, vous dis-je. Mais, à propos, que vouloit cet homme de tantôt? L'avez-vous vu ?

ÉRASTE.

Oui, Madame.

CIDALISE.

Que vouloit-il?

ÉRASTE.

Me rendre une lettre.

CIDALISE.

De qui?

ÉRASTE.

De quelqu'un qui vouloit se divertir apparemment.

CIDALISE.

Est-ce l'écriture d'une femme ?

ÉRASTE.

Je ne sais.

CIDALISE.

Montrez-la moi.

ÉRASTE.

Je vais vous la donner.

(Il cherche la lettre dans ses poches.)

CIDALISE.

Dépêchez-vous.

ÉRASTE.

Un moment, s'il vous plaît.

CIDALISE.

L'avez-vous ?

ÉRASTE.

Pas encore.

CIDALISE.

Vous me faites mourir,

ÉRASTE.

La voici.

CIDALISE.

Ah! je respire.

ÉRASTE.

Non; ce n'est pas elle.

CIDALISE.

Est-elle perdue?

ÉRASTE.

La voilà.

CIDALISE.

Je la veux lire.

(*Elle lit.*)

« Je ne veux point vous laisser acheter, par des
» soins, une tendresse que rien ne sauroit payer,
« que la vôtre. Si vous m'aimez, comme on me l'a
» voulu faire croire, je suis contente; mais cessez
» d'en faire confidence à d'autres que moi; cachez
» même, si vous pouvez, à celui qui vous rendra
» ma lettre, le plaisir qu'elle doit vous donner; &
» trouvez les moyens de me faire tenir une réponse,
» où je trouve dans chaque ligne que vous m'aime-
» rez éternellement ».

Marton, c'est une lettre de ma tante.

MARTON.

Ah, Madame!

ÉRASTE.

Que voulez-vous dire ?

CIDALISE, *à Éraste.*

Vous le ſaurez. Je ne ſortirai point de Paris, Éraſte.

(Elle veut mettre la lettre dans ſa poche & la laiſſe tomber à terre.)

ÉRASTE.

Vous n'en ſortirez point ?

CIDALISE.

Non, vous dis-je. Que ferons-nous ? N'irons-nous pas au bal ?

ÉRASTE.

Vous ſavez que je fais tout ce qu'on veut.

LUCILE.

Monſieur le Comte, le voulez-vous bien ? Nous ſouperons après, ma couſine.

LE COMTE, *à Lucile.*

Vous n'avez qu'à commander, Mademoiſelle.

CIDALISE.

Avez-vous là votre carroſſe ?

ÉRASTE.

J'ai le mien au bout de la rue.

LE COMTE.

Le mien y est aussi.

CIDALISE.

Voilà qui est bien. Comment nous déguiserons-nous ? Pour moi je ne veux qu'un masque.

LUCILE.

Et moi, ma cousine ?

MARTON.

Prenez-en un aussi.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi ?

LUCILE.

Et vous, vous irez vous coucher.

LE PETIT CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît.

SCENE III.

CIDALISE, LE COMTE, LUCILE, CÉPHISE, ÉRASTE, MARTON, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN.

CÉPHISE *frappe à la porte.*

CIDALISE.

NE heurte-t-on pas ?

LE COMTE.

On heurte assurément, Madame.

LUCILE.

Ah ! ma cousine, c'est peut-être ma tante.

CIDALISE.

Hé bien ! Quand ce seroit elle, faut-il tant s'étonner ? Laissez-moi parler. Passez dans ma chambre, Éraste.

LE COMTE.

Et moi, Madame ?

CIDALISE.

Et vous aussi.

SCENE IV.

CIDALISE, CÉPHISE, MARTON, LUCILE.

CIDALISE *va à la porte.*

Qui est là ?

CÉPHISE, *de dehors.*

Ouvrez.

CIDALISE.

Qui est là ?

CÉPHISE.

Ouvrez, vous dis-je.

CIDALISE, *ayant ouvert la porte.*

Ah ! ah ! c'est ma tante.

CÉPHISE, *entrant.*

Oui, ma niece, c'est moi.

CIDALISE.

Et ! qui vous fait venir ici à l'heure qu'il est ?

CÉPHISE.

Monsieur Durcet a pris la peine de m'avertir qu'on se préparoit ici à passer une bonne nuit.

CIDALISE.

Madame, je me trouvois mal.

CÉPHISE.

Vous trouvez là de bons remedes.

MARTON.

Le Médècin lui a ordonné de faire medianoche....

CIDALISE.

J'ai voulu attendre minuit pour manger gras.

CÉPHISE.

Et vous, Lucile, que faites-vous ici?

CIDALISE.

J'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais si je la tenois à coucher avec moi.

CÉPHISE, *à Lucile.*

Vous usez bien des permissions qu'on vous donne! Laissez-moi faire, on trouvera les moyens de vous mettre à la raison.

CIDALISE, *à Céphise.*

Oh! Madame, je vous prie, faites-nous bonne mine. (*A Lucile.*) Ma cousine, ne vous chagrinez point; elle est bonne personne, je la connois; un quart-d'heure d'entretien tête-à-tête nous la rendra favorable.

CÉPHISE.

Nous verrons à la fin qui plaisantera le plus long-temps.

CIDALISE.

En vérité, Madame, si vous êtes si farouche, je vous ferai prier par des gens pour qui vous ne serez pas si cruelle.

CÉPHISE.

Que voulez-vous donc dire ? expliquez-vous.

CIDALISE.

J'ai bien de la peine à me faire entendre. (*Elle appelle.*) Éraste.

SCENE V.

CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON.

CIDALISE, *à Eraste.*

PRIEZ Madame de ne nous point être si contraire.

CÉPHISE, *à part.*

Je suis trahie.

SCENE VI.

LE PETIT CHEVALIER, CIDALISE, CEPHISE, LUCILE, LE COMTE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER.

HÉ! bon soir, ma tante; voulez-vous venir au Bal?

CIDALISE.

Oui-dà, elle y viendra: pourquoi non?

CÉPHISE.

Vous voulez bien que je me retire.

CIDALISE.

Nous avons le plus joli souper du monde; vous en serez, s'il vous plaît.

(*Éraste, par un regard de tendresse affectée, invite Céphise à rester.*)

CÉPHISE, *amoureusement.*

Je ferai tout ce que vous voudrez.

CIDALISE.

Ne vous avois-je pas bien dit que c'étoit la meilleure personne du monde? Elle entend les choses à demi-mot.

SCENE VII.

LUCILE, MARTON, CIDALISE, CÉPHISE, DAMIS, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN.

DAMIS *frappe à la porte.*

LUCILE.

On frappe à la porte.

MARTON, *à Cidalise.*

Madame, c'eſt votre oncle.

CIDALISE, *à Céphiſe.*

Madame, voyez, c'eſt à préſent votre affaire: empêchez-le d'entrer, ſi vous pouvez.

CÉPHISE.

Ne remuez point, tous; ne faites point de bruit; cachez les flambeaux.

(Paſquin met les bougies ſous la table.)

CÉPHISE *va à la porte.*

Qui eſt là?

DAMIS, *de dehors.*

Eſt-ce vous, ma femme?

CÉPHISE.

Eſt-ce vous, Monſieur ?

DAMIS, *de dehors.*

C'eſt moi-même, ouvrez.

CÉPHISE.

Avez-vous là de la lumiere ?

DAMIS, *de dehors.*

Oui.

CÉPHISE.

Éteignez-la.

DAMIS, *de dehors.*

Eh pourquoi ?

CÉPHISE.

Éteignez-la, vous dis-je.

DAMIS, *de dehors.*

Elle eſt éteinte.

CÉPHISE, *ayant ouvert la porte, le fait entrer.*

Donnez-moi la main. Que venez-vous faire ici ?

DAMIS.

Qu'y venez-vous faire vous-même ?

CÉPHISE.

Monſieur Durcet me vient d'envoyer dire qu'on

ſe préparoit à faire medianoche ici, & qu'Éraſte & d'autres encore devoient s'y trouver.

DAMIS.

Monſieur Baſſet m'a fait dire la même choſe.

CÉPHISE.

Cela n'eſt pas vrai, cependant: il y a près d'une demi-d'heure que je ſuis ici, je n'entends rien.

DAMIS.

Et comment y êtes-vous entrée?

CÉPHISE.

N'ai-je pas une clef de cet appartement? Allez, retirez-vous. Prenez garde de tomber ſur la montée. Je veux examiner ceci. A moins qu'ils ne ſoient dans la chambre où elle couche.... Laiſſez-moi faire; s'il me paroît la moindre choſe, j'irai vous avertir.

DAMIS, *s'en allant.*

Bon ſoir, Madame.

CÉPHISE.

Bon ſoir, Monſieur.

(*Paſquin veut reprendre les bougies.*)

CÉPHISE, *à Paſquin.*

Attendez.

DAMIS.

Que dites-vous ?

CÉPHISE, *à Damis.*

Je dis que vous n'alliez pas si vîte, de peur de vous blesser.

(*Après que Damis est sorti, & que Céphise a fermé la porte, Pasquin met les bougies sur la table.*)

SCENE VIII.

ÉRASTE, CÉPHISE, CIDALISE, LE PETIT CHEVALIER, MARTON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE.

ÉRASTE.

Le voilà parti.

CÉPHISE.

Vous voyez, ma niece, que je ne suis pas si mauvaise qu'on s'imagine.

CIDALISE.

Moi, ma tante ? Vous êtes la meilleure personne du monde, quand vous voulez. Oh ! ça, voyons donc, n'irons-nous pas au Bal ?

ÇÉPHISE.

Je vous prie de m'en dispenser.

CIDALISE.

Oh ! ma tante, vous y viendrez.

LE PETIT CHEVALIER.

Ma tante danse à merveille.

CÉPHISE.

Ce n'est point parce que je danse mal que je n'y veux point aller.

MARTON, *à part.*

La vieille folle !

LUCILE.

Marton, ne vient-elle pas ?

MARTON.

Pourquoi non ?

CIDALISE.

Il faut que Pasquin reste ici pour nous ouvrir la porte.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Parle donc, hé !

PASQUIN.

Monsieur ?

ÉRASTE.

Ne t'endors pas au moins, quand il faudra nous ouvrir.

MARTON.

Je ne m'y fie pas; je vais prendre la clef.

SCENE IX.

PASQUIN, *seul.*

BONNE petite vie, par ma foi! Si l'oncle revenoit, cela feroit tout-à-fait drôle. Ce font leurs affaires; la mienne eft, à préfent, de voir s'il n'y a point quelqu'une de ces bouteilles de trop. Voilà, juftement, ce qu'il me faut. À vous, Monfieur Pafquin..... Monfieur, je vous fuis fort obligé..... Allons donc, point de façon..... Je fuis votre ferviteur..... Il faut que vous me faffiez raifon de la fanté que je viens de vous porter.... Ah! de tout mon cœur.... Buvez donc. Voilà un brave homme. Ta, tu, ta lera. Je fuis un peu rond, franchement; il ne faut pourtant point fe rebuter. À vos inclinations, Monfieur Pafquin..... Ah! il ne fera pas dit que Monfieur Pafquin demeure court. (*Appercevant la Lettre que Cidalife a laiffé tomber.*) Mais quel eft ce papier? Je gage que c'eft quelque lettre que mon Maître aura laiffé tomber. (*Il la ramaffe.*) Juftement. Il faut toujours que je répare fes fottifes.

SCENE X.

PASQUIN, DAMIS, UN LAQUAIS, *avec une lumiere.*

DAMIS *frappe à la porte.*

PASQUIN.

On frappe. Qui est là?

DAMIS, *de dehors.*

Ouvrez.

PASQUIN.

Je ne saurois.

DAMIS, *de dehors.*

Eh! faut-il tant de façons? Qui peut ouvrir le jardin à l'heure qu'il est? (*Entrant, avec le Laquais, à Pasquin.*) Que fais-tu là?

PASQUIN.

Vous voyez, je tâche d'adoucir les miseres de la vie.

DAMIS.

Où est Cidalise?

PASQUIN.

Où elle est?

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Je ne sais. Tenez, Monsieur Damis, voulez-vous boire un coup ?

DAMIS.

A qui parles-tu, coquin ?

PASQUIN.

Il est de Champagne, Monsieur Damis.

DAMIS, *au Laquais.*

Allez dire à ma femme qu'elle descende ici.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XI.

PASQUIN, DAMIS.

PASQUIN.

MADAME Damis ? Elle est allée au Bal, Monsieur.

DAMIS.

Ma femme, au Bal !

PASQUIN.

Oui-dà, au Bal ; elle danse fort bien.

DAMIS.

Je suis bien fou de m'arrêter à ce que me dit un ivrogne. Mais quel papier tiens-tu là ?

PASQUIN.

Je n'en sais encore rien. Je l'ai trouvé, & je vais le lire.

DAMIS.

C'est sans doute un billet de ma niece pour ton Maître: donne, je veux le voir.

PASQUIN.

Un moment. Il faut être prudent; &, consciencieusement, je ne puis vous le donner qu'après l'avoir lu.

DAMIS *lui prend la lettre.*

Eh! donne donc, maraud.

(*Il lit la souscription.*)

» Pour Éraste ». Justement.

PASQUIN.

Souvenez-vous que c'est un vol que vous me faites.

DAMIS, *lisant la lettre.*

Que vois-je! Ai-je bien lu? Quoi! ma femme!... Voilà donc le motif qui la faisoit agir? Voilà donc la cause de sa haîne pour ma niece! C'étoit son amour pour Éraste qui l'engageoit à tout employer pour m'empêcher de consentir à son mariage avec Cidalise. La malheureuse! Contraignons-nous. Ne faisons point un éclat indiscret. (*Il met la lettre dans sa poche.*) Et toi, maraud, sors d'ici, & garde-toi d'y jamais revenir.

PASQUIN.

En vérité, ce n'est pas ma faute.

DAMIS.

Sors d'ici, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Je suis trop honnête pour ne pas obéir.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

DAMIS, *seul.*

Quel parti prendre ? Celui de la punir ; & de me venger, en mariant ma niece à l'objet de ses amours ; après quoi je saurai.... Les voici. Sans entrer en aucun détail, mettons cet instant à profit.

SCENE XIII.

CIDALISE, ÉRASTE, DAMIS.

CIDALISE, *à Éraste.*

Le carrosse du Comte s'est rompu bien mal-à-propos.

ÉRASTE.

Le mien est allé les reprendre, & doit remener Lucile, & votre tante qui s'est très-dangereusement blessée en tombant.

CIDALISE.

Ah Ciel ! je vois mon oncle.

DAMIS.

Ma niece, mes remontrances, mes avis, mes menaces même, n'ont pu vous contraindre à prendre un train de vie plus convenable; un mari sera peut-être plus heureux que moi. Demain vous épouserez Monsieur. Votre pere me laisse le maître de disposer de votre sort ; & je me flatte qu'une fois, au moins, vous voudrez m'obéir.

CIDALISE.

Ah ! mon oncle...... Monsieur !

ÉRASTE.

Que de grâces à vous rendre !

DAMIS.

Point de remerciement. Je me contente, & cela me suffit. Mais j'exige qu'aussitôt unis ensemble, vous sortiez de ma maison, & ne me revoyiez jamais. Je l'exige, j'ai mes raisons. A demain la noce : je vais donner mes ordres pour cela. (*A part.*) Perfide ! je te rendrai, du moins, tourment pour tour-

ment; & ta douleur me vengera de l'outrage que tu me fais.

(*Il sort.*)

SCENE DERNIERE.

CIDALISE, ÉRASTE.

CIDALISE.

Que penser de son trouble? Quel changement inopiné! A quoi l'attribuer?

ÉRASTE.

Eh! qu'importe? Ne songeons qu'à mon bonheur. Le partagez-vous?

CIDALISE.

Oui, Éraste: vous méritez que je vous aime, tâchez donc d'en être sûr; & sur-tout plus de jalousie.

ÉRASTE.

Je vous le promets. Puisque vous consentez à m'épouser, je vous connois assez pour être persuadé que désormais je n'ai plus rien à craindre.

FIN.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES;

Représentée pour la premiere fois en 1703.

ACTEURS.

SIMON, Pere de Pamphile.

PAMPHILE, Fils de Simon, & Amant de Glicerie.

CHRÉMÉS, Pere de Glicerie & de Philumene.

CARIN, Amant de Philumene.

CRITON, de l'Isle d'Andros.

SOSIE, Affranchi de Simon.

DAVE, Esclave de Pamphile.

BYRRHIE, Esclave de Carin.

DROMON, Esclave de Simon.

GLICERIE, Fille de Chrémés.

MISIS, Servante de Glicerie.

ARQUILLIS, Servante de Glicerie

Des Valets qui reviennent du Marché avec Simon.

La Scene est dans une Place d'Athènes.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SIMON, SOSIE, *des Crocheteurs.*

SIMON.

EMPORTEZ tout cela dans la maison, allez.
Sosie, un mot.

SOSIE.

Je sais tout ce que vous voulez,
C'est d'avoir soin de tout. Il n'est pas nécessaire
De me recommander....

SIMON.

Non, c'eſt une autre affaire.

SOSIE.

Dites-moi donc en quoi mon adreſſe & mon ſoin...

SIMON.

Je n'ai de ton adreſſe aucunement beſoin.
Il ſuffit, pour ſervir utilement ton Maître,
De ces deux qualités, qu'avec toi j'ai vu naître;
C'eſt la fidélité, le ſecret.

SOSIE.

Je n'attends....

SIMON.

Je t'ai toujours connu ſage dans tous les tems.
Je t'achetai, Soſie, en l'âge le plus tendre:
Et j'eus de toi des ſoins, qu'on ne ſauroit comprendre;
J'élevai ta jeuneſſe; & tu connus en moi
Combien la ſervitude étoit douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance;
Et tu m'en témoignas tant de reconnoiſſance,
Qu'enfin je t'affranchis, & par ta liberté,
Récompenſai ton zele & ta fidélité.

SOSIE.

D'un ſi rare bienfait mon cœur n'a pu ſe taire....

SIMON.

Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux, si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeler cette histoire?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tout publié,
Semble me reprocher que je l'aie oublié.
Pourquoi tant de détours? Pardonnez-moi si j'ôse....

SIMON.

Je commencerai donc; & la premiere chose,
Dont je veux que par moi tu sois d'abord instruit,
C'est que le bruit qui court ici n'est qu'un faux bruit;
Ces noces, ce festin, véritables chimeres,
Dont les préparifs ne sont qu'imaginaires.

SOSIE.

Pourquoi donc?... Excusez ma curiosité.

SIMON.

Suis-moi. Tu perceras dans cette obscurité.
Quand je t'aurai fait voir mon dessein, ma conduite,
En quoi tu me seras utile dans la suite,
D'un stratagême adroit, tu connoîtras le fruit,
Tu connoîtras mon Fils, ses mœurs; & ce qui suit,
Te va donner, du fait, entiere connoissance.
Mais surtout ne perds pas la moindre circonstance.
Mon fils donc, qui pour lors avoit près de vingt ans,
Plus libre, commençoit à voir les jeunes gens.
Je passe son enfance, où retenu peut-être

Par le respect d'un pere, & la crainte d'un maître,
L'on a pu discerner ses inclinations.

SOSIE.

C'est bien dit.

SIMON.

Je bannis toutes préventions.
Ce tems, où ses pareils ont pour l'Académie,
Pour la Chasse, le Jeu, les Bals, la Comédie,
De ces empressemens qu'on ne peut exprimer,
Ne fit rien voir en lui que l'on dût réprimer.
Il prenoit ces plaisirs avec poids & mesure:
Je m'en applaudissois.

SOSIE.

Non à tort, je vous jure.
Ce proverbe, Monsieur, sera de tous les tems:
RIEN DE TROP. Il instruit les petits & les grands.

SIMON.

De la sorte il passoit cet âge difficile,
Ne préferant jamais l'agréable à l'utile.
A servir ses amis, il s'offroit de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec honneur.
Il avoit à leur plaire une douce habitude:
Aussi de ses désirs ils faisoient leur étude.
Ainsi donc sans envie, il attiroit à lui
La Jeunesse sensée, & si rare aujourd'hui.

SOSIE.

On appelle cela marcher avec sagesse.

A ſon âge ſavoir que la vérité bleſſe,
Et que la complaiſance attire des amis,
C'eſt, d'une excellent pere être le digne fils.

SIMON.

Environ vers ce tems, une femme Andrienne
Vint prendre une maiſon aſſez près de la mienne;
Sans parens, ſans amis, peu riche; c'eſt ainſi
Qu'elle partit d'Andros, pour s'établir ici.
Elle étoit encor jeune, & paſſablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cervelle.

SIMON.

Vivant pour lors ſans bien & ſans ambition,
Coudre & filer faiſoit ſon occupation;
Le travail de ſes mains, de ſon fil, de ſa laine,
A ſes beſoins preſſans ne ſuffiſoit qu'à peine.
On oublioit par-tout ſa vertu, ſa pudeur,
Tout ce qu'on m'en diſoit me perçoit juſqu'au cœur;
Et je cherchois déjà comment je pourrois faire
Pour ſoulager ſous mains l'excès de ſa miſere.
Mais ſitôt qu'à ſes yeux brillerent les Amans,
Elle ne garda plus tant de ménagemens.
Comme l'eſprit, toujours ennemi de la peine,
Se porte du travail où le plaiſir le mene,
Elle donna chez elle à jouer nuit & jour.
Parmi ces jeunes gens qui lui faiſoient la cour,
Ceux qui pour la ſervir montroient le plus de zele,

Obligerent mon fils à l'aller voir chez elle.
Sitôt que je le sus, en moi-même je dis:
Pour le coup, c'en est fait, on le tient, il est pris.
J'attendois le matin leurs valets au passage,
Qui tour-à-tour rodoient dans tout le voisinage;
J'en appellois quelqu'un, je lui disois: Mon fils,
Nomme-moi tous les gens qui sont avec Chrysis?
Chrysis est proprement le nom de l'Héroïne.

SOSIE.

Ah! je n'entends que trop. Je sais plus; je devine.

SIMON.

Je ne me souviens plus moi-même où j'en étois.

SOSIE.

Vous appeliez.....

SIMON.

J'y suis. Je priois, promettois.
Phédre, me disoit l'un, Nicérate, Clinie,
Ces jeunes gens, tous trois, l'aimoient plus que leur vie.
Et Pamphile? Pamphile, assis près d'un grand feu,
Par complaisance attend qu'on ait fini le jeu.
Je m'en réjouïssois. Les jours suivans, sans cesse
Je revenois vers eux, & leur faisois largesse,
Pour savoir comme en tout mon fils se conduisoit,
Je n'eusse osé penser le bien qu'on m'en disoit.
Plusieurs fois éprouvé de la même maniere,
Je crus pouvoir en lui prendre assurance entiere;
Car celui qui s'expose, & qui revient vainqueur,

Gagne la confiance, & s'attire le cœur.
D'ailleurs, de tous côtés, je dis le plus farouche,
N'osoit, sans le louer, même en ouvrir la bouche;
D'une commune voix j'entendois mes amis
Qui me félicitoient d'avoir un si bon fils.
Que te dirais-je? enfin, Chrémés rempli de zele,
Me vient offrir sa fille & son bien avec elle,
Pour épouser mon fils, au moins, cela s'entend.
J'approuve, je promets, & ce jour-ci se prend.

SOSIE.

A leur bonheur commun, quel obstacle s'oppose?

SIMON.

Patience : un moment t'instruira de la chose.
Lorsque Chrémés & moi nous mettions tout d'accord,
De Chrysis, tout d'un coup, nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle soit, Monsieur, pour Dieu qu'elle s'y tienne;
Je n'ai jamais rien craint, tant que cette Andrienne.

SIMON.

Mon fils, qui la plaignoit dans son malheureux sort,
Ne l'abandonnoit pas, même depuis sa mort;
Et tout se disposoit pour la cérémonie
De ces tristes devoirs qu'on rend après la vie.
Plus attentif alors je l'examinois mieux,
J'apperçus qu'il tomboit des larmes de ses yeux;
Je trouvois cela bon, & disois en mon âme :

Il pleure, & ne connoît qu'à peine cette femme!
S'il l'aimoit, qu'eût-il fait en un pareil malheur!
Et si je mourois, moi, que feroit sa douleur?
Je prenois tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat & sensible:
Mais, pour trancher enfin d'inutiles discours,
On emporte le corps, il y vôle, j'y cours,
Je me mets dans la foule; & le tout pour lui plaire:
Je ne soupçonnois rien encor dans cette affaire.

SOSIE.

Comment? Que dites-vous?

SIMON.

Attends; tu le sauras.
Nous allions, nous suivions, nous marchions pas à pas.
Plusieurs femmes pleuroient; mais sur-tout une blonde
Me parut....

SOSIE.

Belle? Hem!

SIMON.

La plus belle du monde:
Mais dont la modestie égaloit la beauté:
Et tant de grâce joint à tant d'honnêteté
La mettoit au-dessus de tout ce qu'on admire.
Poussé par un motif que j'aurois peine à dire,
Soit qu'elle m'eût touché par son affliction,
Ou qu'elle eût sur mon cœur fait quelque impression,
Je voulus la connoître; & dans l'instant j'appelle
Doucement

Doucement le Valet qui marchoit après elle:
Quelle eſt cette beauté, mon ami, que tu ſuis,
Lui dis-je? Il me répond: c'eſt la Sœur de Chryſis.
L'eſprit frappé, ſurpris, & le cœur en allarmes;
Ha, ha! dis-je, voici la ſource de ces larmes;
Voilà donc le ſujet de ſa compaſſion!

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amene rien de bon.

SIMON.

On arrive au tombeau. Là, ſelon la coutume,
Le corps ſur le bucher ſe brûle, ſe conſume,
Cette Sœur de Chryſis, dans ces triſtes momens,
Faiſant retentir l'air de ſes gémiſſemens,
Se jettant ſur ce corps, que la flâme dévore,
Pour la derniere fois, veut l'embraſſer encore.
Pamphile, pénétré des plus ſenſibles coups,
S'avance, preſſe, accourt, ſe fait jour parmi nous;
Et de ſes feux cachés déconvrant le myſtere,
L'arrête: & tout rempli d'amour & de colere,
Ma chere Glicerie, hélas! dit-il, hélas!
Mourons enſemble, au moins. Elle tombe en ſes bras.
Leurs yeux ſe rencontrant, nous firent trop entendre
Qu'ils s'aimoient dès long tems de l'amour le plus tendre.

SOSIE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Je retourne au logis,

Dans le fond de mon cœur peſtant contre mon fils,
Et n'oſant pourtant point lui montrer ma colere,
Car il n'eût point manqué de me dire : mon pere,
Quel mal ai-je donc fait ? Quel crime ai-je commis ?
J'ai donné du ſecours à la ſœur de Chryſis,
Dans la flâme elle tombe, & ma main l'en retire.
Tu vois bien qu'à cela je n'aurois rien à dire.

SOSIE.

C'eſt ſavoir à propos dompter ſa paſſion.
Le quereller après une telle action ;
Après un mauvais coup que pourroit-il attendre ?

SIMON.

Chrémès ne voulant plus de mon fils pour ſon gendre,
Vint dès le lendemain pour me le déclarer,
Ajoutant qu'on n'eût pu jamais ſe figurer
Que mon fils, ſans égard, ſans reſpect pour ſon pere,
Vécut, comme il faiſoit, avec cette étrangere.
Moi, de nier le fait ; lui, de le ſoutenir.
Je m'emporte : mais lui ne cherchant qu'à finir,
J'eus beau lui rappeler ſa promeſſe & la mienne.
Il me rend ma parole, & retire la ſienne.

SOSIE.

A Pamphile auſſitôt vous fites la leçon ?

SIMON.

La réprimande encor n'étoit pas de ſaiſon.

SOSIE.

Comment ?

SIMON.

Il m'auroit dit, comme je m'imagine:
Mon pere, en attendant le choix qu'on me destine,
Et pour lequel enfin je vois tout disposer,
Prêt à subir le joug que l'on va m'imposer,
Dans le reste du tems, qui ne durera guere,
Qu'il me soit libre au moins de vivre à ma maniere.

SOSIE.

Quel lieu donc aurez-vous de le réprimander?

SIMON.

Le refus ou l'aveu me fera décider.
S'il recule ou s'oppose à ce feint mariage,
Tu m'entendras pour lors prendre un autre langage.
D'un ridicule amour par lui-même éclairci,
Je lui montrerai bien si l'on doit vivre ainsi;
Mais suffit. A l'égard de ce maraud de Dave,
Qui depuis si longtems & me joue & me brave,
Et qui, pour me tromper, fait agir cent ressorts,
Il fera pour mon fils d'inutiles efforts.
A me fourber aussi le traître veut l'instruire,
Et songe à le servir beaucoup moins qu'à me nuire.

SOSIE.

Hé! pourquoi donc cela?

SIMON.

Quoi! tu ne le sais pas?
Ah! c'est un scélérat qui ne peut faire un pas....

Mais baste. Si j'apprends qu'en cette conjoncture
Le fourbe, contre moi, prenne quelque mesure,
Tu verras.... Souhaitons seulement que mon fils
Soit à mes volontés aveuglément soumis.
Qu'il ne me reste plus qu'à renouer l'affaire ;
Pour adoucir Chrémès je sais ce qu'il faut faire :
Ce que je veux de toi, c'est de persuader
Que l'hymen de mon fils ne se peut retarder ;
D'appuyer ce mensonge, & jurer sur ta tête,
Que ce jour-ci, ce jour est marqué pour la fête ;
D'intimider ce Dave en cette occasion :
C'est tout ce que je veux de ton affection.

SOSIE.

Vous pouvez maintenant dormir en assurance.

SIMON.

Va, rentre.

SCENE II.

SIMON, *seul.*

QUE de soins sans aucune espérance !
Après bien des tourments, pester, gronder, crier,
Pamphile ne voudra jamais se marier.
Dave m'a trop instruit, &, malgré sa contrainte,
Le trouble de ses yeux m'a découvert sa crainte ;

Lorſque je témoignai.... Mais voici le maraud.

SCENE III.

DAVE, SIMON.

DAVE, *qui ne voit point Simon.*

On appelle cela le prendre comme il faut.
Très-certain qu'à ſon fils on refuſe une fille,
Avec beaucoup de bien & de bonne famille,
Le bon-homme fait voir un modeſte maintien,
Sans en dire un ſeul mot, ſans en témoigner rien.

SIMON, *à part.*

Il parlera, maraud; donne-toi patience.
Tu n'en feras pas mieux, ainſi que je le penſe.

DAVE, *ſans appercevoir Simon.*

Je vois bien ce que c'eſt: le bon vieillard a cru
Que ſous l'eſpoir flatteur de cet hymen rompu,
Et nous ayant leurrés de cette fauſſe joie,
Nous paſſerions des jours filés d'or & de ſoie;
Sans trouble, ſans chagrin, lorſqu'il viendroit tout net,
Le contrat à la main, nous ſaiſir au collet.
La peſte, qu'il en ſait!

SIMON.

Ah, le maudit eſclave!

DAVE.

Je ne le voyois pas, c'eſt mon vieux Maître.

SIMON.

Dave?

DAVE.

Qui m'appelle?

SIMON.

C'eſt moi.

DAVE.

Qui, c'eſt moi?

SIMON.

Me voici.

DAVE.

Où donc?

SIMON.

Ah, le bourreau!

DAVE.

Je ne fais...

SIMON.

C'eſt ici.

DAVE.

Je ne vois...

SIMON.

Le pendart!

DAVE.

Ouf! pardonnez de grâce...

SIMON.

Je t'excuse, voleur; mais reste en cette place.

DAVE.

Vous n'avez qu'à parler.

SIMON.

Hem?

DAVE.

Quoi?

SIMON.

Plaît-il?

DAVE.

Monsieur?

SIMON.

Ce qu'on dit de mon fils, lui fait bien de l'honneur?

DAVE.

Que dit-on?

SIMON.

Ce qu'on dit? Qu'une certaine femme
Allume dans son cœur une illicite flâme;
Tout le monde en murmure.

DAVE.

Ah! vraiment, c'est de quoi
Le monde se met fort en peine, que je croi!

SIMON.

Que dis-tu?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Rien.

SIMON.

Dans la grande jeunesse,
L'âme soumise aux sens, & s'égarant sans cesse....
Brisons-là, n'allons point rappeler le passé;
Mais aujourd'hui qu'il est moins jeune & plus sensé,
Dave, il faut d'autres mœurs, un autre train de vie.
Je te commande donc, ou plutôt je te prie,
Et si ce n'est assez, je te conjure enfin,
De remettre mon fils dans un meilleur chemin.
Tu m'entends? Hem?

DAVE.

Pas trop.

SIMON.

Je sais bien qu'à son âge
On n'aime pas, on craint, on fuit le mariage.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Et sur-tout, lorsqu'un jeune imprudent
S'abandonne aux conseils d'un mauvais confident,

Il se livre à des maux qu'on ne sauroit comprendre.

DAVE.

Je commence, Monsieur, à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus?

DAVE.

Non.

SIMON.

Attends jusqu'à la fin.

DAVE.

Je suis Dave, Monsieur, & ne suis pas devin.

SIMON.

Tu veux que je sois clair, & plus intelligible?

DAVE.

Oui, s'il vous plaît.

SIMON.

Je vais y faire mon possible.
Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison,
Je te ferai demain mourir sous le bâton;
Et veux, si je l'oublie, ou si je te fais grâce,
Que sans miséricorde on m'assomme à ta place.
Hé bien! de ce discours es-tu plus satisfait?

DAVE.

Celui-ci, pour le coup, me paroît clair & net.

Ce difcours-ci n'eft point de ces difcours frivoles,
Et renferme un grand fens en très-peu de paroles.

SIMON.

Tu ris, mais prends bien garde à cette affaire-ci,
Tu ne te plaindras point qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

SCENE IV.

DAVE, *feul.*

Vous l'entendez de vos propres oreilles ;
Sus, Dave, il n'eft pas tems de béer aux corneilles.
Si l'efprit ne nous fert en cette occafion,
Pour mon Maître, ou pour moi, je ne vois rien de bon.
Que faire ? Le laiffer dans ce péril extrême ?
Il eft mort. Le fervir par quelque ftratagême ?
Si le vieillard le fait.... Je m'y perds ; &, ma foi,
Je ne vois que bâtons prêts à tomber fur moi.
Quand il faura (bons Dieux ! Quelle trifte journée !)
Pamphile marié depuis plus d'une année !
Penfent-ils qu'il prendra, ce vieillard emporté,
Des contes faits en l'air pour une vérité ?
Lui diront-ils qu'elle eft citoyenne d'Athenes,
Et de cent vifions, dont leurs têtes font pleines,
Croiront-ils l'endormir, en lui frottant le dos ?
Un vieux Marchand périt proche l'ifle d'Andros.

Après sa mort, laissant une petite fille,
Le pere de Chrysis qui la trouva gentille,
La fit près de Chrysis avec soin élever!
Imagination qu'on ne sauroit prouver!
Ce vieux Marchand mourant... Contes à dormir, fal
Qui ne me paroit pas seulement vraisemblable!
Mais pourquoi m'arrêter à tous ces vains discours?
A des maux si pressants il faut un prompt secours.
De ce vieillard fougueux, pour calmer la furie,
Quoi! ne pourrions-nous pas résoudre Glicerie
A venir à ses pieds lui demander.... Hélas!
Glicerie est malade, & je n'y songe pas;
Et si mal, que je crains que la fin de sa vie
Ne soit le dénoûment de cette tragédie.
Mais j'apperçois Misis.

SCENE V.

DAVE, MISIS.

DAVE.

Hé bien! ma chere enfa
Comment se porte-t-elle?

MISIS.

Un peu mieux maintena
Mais hélas! on ne peut faire aucun fond sur elle

Ce vieillard irrité lui trouble la cervelle ;
Elle n'ignore pas qu'il peut en un moment
Rompre un hymen formé ſans ſon conſentement ;
Malade comme elle eſt, languiſſante, abattue,
Bien plus que tout ſon mal, cette crainte la tue.
Elle découvre tout ce qu'on veut lui cacher ;
Elle m'a fait ſortir pour te venir chercher.
Tu lui feras plaiſir de la voir, de lui dire....

DAVE.

Je ne puis maintenant, Miſis, je me retire ;
De ma préſence ailleurs on a trop de beſoin.
Dis-lui qu'à la ſervir je donne tout mon ſoin :
Que de ce même pas je cours toute la ville,
Pour tâcher de trouver & prévenir Pamphile.

SCENE VI.

MISIS, *ſeule.*

A Quel nouveau malheur faut-il nous préparer ?
De ſon empreſſement que pourrois-je augurer ?
« Dis-lui que de ce pas je cours toute la ville,
» Pour tâcher de trouver & prévenir Pamphile ».
Pour prévenir Phamphile ! O Ciel ! eſt-il beſoin
Que de le prévenir on prenne tant de ſoin ?
Devroit-il être un jour, une heure, un moment même,
Sans venir l'aſſurer de ſon amour extrême ?

Que laisse-t-il penser ? Quel funeste embarras ?
Dieux tout-puissants, grands Dieux ! ne l'abandonnez pas.

SCENE VII.

MISIS, PAMPHILE.

MISIS *continue.*

JUSTE Ciel ! quel objet se présente à ma vue ?
Pamphile hors de lui ! Que mon âme est émue !
Que vois-je ? Il leve au Ciel & les mains & les yeux ;
Notre malheur, hélas ! peut-il s'expliquer mieux ?

PAMPHILE.

D'un procédé pareil un homme est-il capable ?
Est-ce là comme en use un pere raisonnable ?

MISIS.

Que veut dire ceci ? Je tremble.

PAMPHILE.

Ah ! quelle main,
Sort cruel, choisis-tu pour me percer le sein ?
Quoi ! sans me pressentir sur le choix d'une femme,
Mon pere croit livrer & mon cœur & mon âme ?
D'abord n'a-t-il pas dû me le communiquer ?

MISIS.

Qu'entends-je ? Quelle énigme il vient de m'expliquer !

PAMPHILE.

Chrémès donc à présent tient un autre langage ;
Lui qui me refusoit sa fille en mariage,
Il prétend me la faire épouser aujourd'hui ?
Oh ! pour moi, je ne veux ni d'elle ni de lui.
De mes vœux, de ma foi, mon cœur n'est plus le maître :
Je serois à la fois ingrat, parjure, traître.
Puis-je le concevoir ? S'il n'est aucun secours,
Ce jour fatal sera le dernier de mes jours.
De mon cœur embrâsé le feu ne peut s'éteindre ;
Hélas ! des malheureux je suis le plus à plaindre.
Ne pourrai-je éviter, dans mon malheureux sort,
Un hymen mille fois plus cruel que la mort ?
De combien de rebuts m'ont-ils rendu la proie ?
On me veut aujourd'hui, demain l'on me renvoie ;
On me rappelle encor. Que dois-je soupçonner ?
Il n'est que trop aisé de se l'imaginer.
Il n'a pu de sa fille autrement se défaire ;
Il me la veut donner : voilà tout le mystere.

MISIS.

Ce discours me saisit, & me perce le cœur.

PAMPHILE.

Mais ce qui met encor le comble à ma douleur,
C'est l'air indifférent & l'abord de mon pere.
Croit-il qu'un mot suffit dans une telle affaire ?
Je le rencontre ; à peine avoit-il pu me voir :
Philumene est à vous, m'a-t-il dit, & ce soir....

J'ai cru qu'il me disoit, ou qu'à l'instant je meure :
Va, Pamphile, va-t-en te pendre tout-à-l'heure.
Assommé de ce coup, j'ai paru comme un sot,
Sans ôser devant lui proférer un seul mot.
Si quelqu'un me demande, en une telle affaire,
Averti de tout point, ce qu'il eût fallu faire,
Je ne sais : mais je sais que dans un pareil cas
J'eusse fait ce qu'il faut pour ne l'épouser pas.
Pour moi, je ne vois plus que penser, ni que dire :
Je sens de toutes parts mon cœur que l'on déchire.
La pitié, le respect, m'entraînent tour à tour.
Tantôt j'écoute un pere, & tantôt mon amour.
Ce pere me chérit ; l'abuserai-je encore ?
Faut-il abandonner la Beauté que j'adore ?
Hélas ! que faire ? hélas ! de quel côté tourner ?

MISIS, *à part.*

Il est tems de combattre, & non de s'étonner.
Il faut absolument qu'il parle à ma Maitresse.
Tout le veut, son repos, son honneur, sa tendresse.
Tandis que son esprit ne sait où s'incliner,
Parlons, pressons, un mot peut le déterminer.

PAMPHILE.

Qu'entends-je ? c'est Misis !

MISIS.

Hélas ! c'est elle-même.

PAMPHILE.

Que dit-elle ? Prends part à ma douleur extrême ;

Que fait-elle ? réponds.

MISIS.

Me le demandez-vous ?
Du plus cruel destin elle ressent les coups.
Le bruit qui se répand d'un fatal hymenée,
Malgré tous vos sermens, malgré la foi donnée....
Elle craint en un mot que ce funeste jour,
A son fidele cœur n'arrache votre amour.

PAMPHILE.

Ciel! puis-je le penser ? Quel soupçon l'a frappée ?
Ah, malheureux ! c'est moi qui l'aurois donc trompée!
Je l'abandonnerois au mépris de ma foi,
Elle qui n'attend rien que du Ciel & de moi!
J'exposerois ses mœurs, sa vertu non commune,
Aux bisarres rigueurs d'une injuste fortune ?
Cela ne sera point.

MISIS.

Elle ne doute pas
Que s'il dépend de vous, Pamphile. Mais hélas!
Si l'on vous y contraint....

PAMPHILE.

Je serois assez lâche
Pour rompre, pour briser la chaîne qui m'attache

MISIS.

Elle mérite bien que vous vous souveniez
Que les mêmes sermens tous deux vous ont liés.

PAMPHILE.

Si je m'en souviendrai ! qui ? moi ? Toute ma vie.
Ce que me dit Chrysis parlant de Glicerie,
Occupe inceſſamment mon eſprit & mon cœur.
Mourante, elle m'appelle, & moi plein de douleur,
J'avance ; vous étiez dans la chambre prochaine.
Et pour lors, d'une voix qui ne ſortoit qu'à peine,
Elle me dit : (Miſis, j'en verſe encor des pleurs.)
« Elle eſt jeune, elle eſt belle, elle eſt ſage, & je meurs.
» Pour conſerver ſon bien que peut-elle à cet âge ?
» La beauté pour ſes mœurs eſt un triſte avantage.
» Je vous conjure donc par ſa main que je tiens,
» Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs, par les ſiens,
» Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
» De ne vous ſéparer jamais de Glicerie.
» Pamphile, quand j'ai cru trouver un frere en vous,
» L'aimable Glicerie y crut voir un époux :
» Et depuis, tous ſes ſoins n'ont tendu qu'à vous plaire.
» Soyez donc ſon tuteur, ſon époux & ſon pere.
» Du peu de bien qu'elle a daignez prendre le ſoin ;
» Conſervez-le, peut-être elle en aura beſoin ».
Elle prit nos deux mains, & les mit dans la ſienne :
« Que dans cette union l'amour vous entretienne ;
» C'eſt tout »... Elle expira dans le même moment.
Je l'ai promis, Miſis, je tiendrai mon ſerment.
Je ne trahirai point la foi la plus ſincere,
Je te le jure encor.

MISIS.

Pamphile, je l'eſpere ;

Mais ne montez-vous pas, pour calmer ses ennuis ?

PAMPHILE.

Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis.
Mais, ma chere Misis, fais en sorte, de grâce,
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe.

MISIS.

J'y ferai mes efforts.

PAMPHILE.

Attends, Misis. Je crains....
Non, je ne la puis voir.

MISIS.

Hélas! que je le plains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARIN, BYRRHIE.

CARIN.

Ai-je bien entendu? Me dis-tu vrai, Byrrhie?
Le croirai-je! Pamphile aujourd'hui se marie?

BYRRHIE.

Cela n'est que trop vrai.

CARIN.

Mais de qui le sais-tu?
Dis-le moi donc.

BYRRHIE.

De Dave à l'instant je l'ai su.

CARIN.

Jusqu'ici, quelque espoir, au milieu de ma crainte,
Soulageoit tous les maux dont mon âme est atteinte.
Mais enfin interdit, languissant, abattu,
Je sens que je n'ai plus ni force ni vertu.
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle.
Hé! puis-je vivre après cette affreuse nouvelle?

BYRRHIE.

Lorſqu'on ne peut, Monſieur, faire ce que l'on veut
Il faudroit eſſayer à vouloir ce qu'on peut.

CARIN.

Que puis-je ſouhaiter quand je perds Philumene?

BYRRHIE.

Hé! ne feriez-vous pas, avec bien moins de peine,
Un effort pour chaſſer ce malheureux amour,
Que d'en parler ſans ceſſe & la nuit & le jour?
Sans relâche, attentif au feu qui vous dévore,
Par de pareils diſcours vous l'irritez encore.

CARIN.

Hélas! qu'il t'eſt aiſé, dans un profond repos,
De vouloir apporter du remede à mes maux!

BYRRHIE.

Je vous dirai pourtant....

CARIN.

Ah! laiſſe-moi. Byrrhie;
Un ſemblable diſcours me fatigue & m'ennuie.

BYRRHIE.

Vous ferez là-deſſus tout ce qu'il vous plaira.

CARIN.

Pamphile de mon ſort lui ſeul décidera.
Il faut tout employer, avant que je périſſe.
Il ſe rendra peut-être à mes deſirs propice.

Je vais lui découvrir l'excès de mes tourmens :
Et s'il n'eſt pas touché des peines que je ſens,
Pour quelque tems au moins j'obtiendrai qu'il differe
Un hymen que je crains, & qui me déſeſpere.
Pendant ce tems il peut arriver.... que ſait-on?

BYRRHIE.

Il ne peut déſormais arriver rien de bon.

CARIN.

Je vois Pamphile. O Ciel! conſeille-moi, Byrrhie;
L'aborderai-je, ou non?

BYRRHIE.

Contentez votre envie.
Découvrez-lui l'état où l'amour vous a mis.
Peut-être craindra-t-il quelque choſe de pis.

SCENE II.

PAMPHILE, CARIN, BYRRHIE.

PAMPHILE.

JE vois Carin; bon jour.

CARIN.

Bon jour, mon cher Pamphile.
En vos ſeules bontés trouverai-je un aſyle?

Serez-vous mon appui ? La rigueur de mon ſort
A mis entre vos mains & ma vie & ma mort.

PAMPHILE.

Hélas, mon cher Carin ! quel eſpoir eſt le vôtre ?
Je ne puis rien pour moi, que puis-je pour un autre?
Mais de quoi s'agit-il :

CARIN.

Il s'agit de ſavoir
Si vous vous mariez, comme on dit, dès ce ſoir.

PAMPHILE.

On le dit.

CARIN.

Permettez, mon cher, que je vous die
Un adieu qui ſera le dernier de ma vie.

PAMPHILE.

Hé! pourquoi donc cela ?

CARIN.

Je demeure interdit.
Je n'ôſe vous parler, & vous m'avez tout dit.
Byrrhie inſtruit d'un mal que j'ai peine à vous taire,
Vous peut de mes malheurs découvrir le myſtere.

BYRRHIE.

Oui-dà, je le ferai très-volontiers.

PAMPHILE.

Hé bien ?

BYRRHIE.

Ne vous allarmez pas, ſur-tout, c'eſt moins que rien.
Monſieur eſt amoureux, amoureux à la rage
De celle qu'on vous va donner en mariage.

PAMPHILE.

Il l'aime? Mais, Carin, parlez-moi nettement.
Vous aime-t-elle auſſi? par quelque engagement
Pourriez-vous... dites-moi... Ce que je me propoſe...

CARIN.

Non, je vous avoûrois ingénûment la choſe.

PAMPHILE.

Ah! plût-au-Ciel, Carin, que pour vous & pour moi...

CARIN.

Je ſuis de vos amis, Pamphile, je le crois.
Par cette amitié donc entre nous établie,
Rompez premierement cet hymen qu'on publie.

PAMPHILE.

J'y ferai mes efforts.

CARIN.

Ou bien, ſi votre cœur
Dans cet engagement trouve tant de douceur...

PAMPHILE.

Quelle douceur!

CARIN.

Au moins, & pour derniere grâce,
Différez d'un ſeul jour le coup qui me menace.
Pour me donner le tems de délivrer vos yeux
D'un ami, d'un amant, d'un rival odieux.

PAMPHILE.

Ecoutez-moi, Carin. Dans le ſiecle où nous ſommes,
Vous ne l'ignorez pas, on rencontre des hommes
Qui, parés d'un bienfait qu'ils n'ont jamais rendu,
En arrachent le fruit qui ne leur eſt pas dû.
Je ſuis, vous le ſavez, d'un autre caractere;
Ainſi, pour vous parler ſans feinte, ſans myſtere,
Cet hymen ſi contraire à vos plus chers deſirs,
Me cauſe maintenant de mortels déplaiſirs.

CARIN.

Hélas! Vous me rendez la joie & l'eſpérance.

PAMPHILE.

Vous pouvez maintenant agir en aſſurance.
Faites, pour l'épouſer, jouer mille reſſorts;
Pour ne l'épouſer point, je ferai mes efforts.

CARIN.

J'emploîrai....

PAMPHILE.

Dave vient. C'eſt en lui que j'eſpere:
Son conſeil nous ſera ſans doute néceſſaire.

CARIN

CARIN, *à Byrrhie.*

Toi, qui cent fois par jour me mets au désespoir,
Retire-toi, va-t-en.

BYRRHIE.

Monsieur, jusqu'au revoir.

SCENE III.

DAVE, CARIN, PAMPHILE.

DAVE, *sans appercevoir Pamphile ni Carin.*

Bons Dieux ! Que de plaisirs ! Hé ! là, Messieurs, de grâce,
Je suis un peu pressé, permettez que je passe.
Pamphile n'est-il point parmi vous ? Dans son cœur
Je voudrois rétablir la paix & la douceur.
Hé, morbleu ! rangez-vous. Où diantre peut-il être ?

CARIN.

Il me paroît content.

PAMPHILE.

Il ne sait pas peut-être
Les troubles, les chagrins dont je me sens pressé.

DAVE.

S'il est instruit des maux dont il est menacé.

C A R I N, *à Pamphile.*

Ecoutez ce qu'il dit.

D A V E.

Il court toute la Ville,
Et de nous rencontrer il n'eſt pas bien facile.
De quel côté tourner ?

C A R I N, *à Pamphile.*

Que ne lui parlons-nous ?

D A V E.

Je vais....

P A M P H I L E.

Dave ?

D A V E.

Qui, Dave? Ah! Monſieur c'eſt donc vous?
Et vous auſſi, Carin ? Allegreſſes, merveilles ;
Ecoutez-moi tous deux de toutes vos oreilles.

P A M P H I L E.

Dave, je ſuis perdu.

D A V E.

De grâce, écoutez-moi.

P A M P H I L E.

Je ſuis mort.

D A V E.

Je ſais tout.

CARIN.

Je n'ai recours qu'en toi.

DAVE.

Je ſuis fort bien inſtruit.

PAMPHILE.

Dave, l'on me marie.

DAVE.

Je le ſais.

PAMPHILE.

Dès ce ſoir.

DAVE.

Hé, merci de ma vie!
Un moment de repos. Je ſais vos embarras.
Vous craignez d'épouſer; vous, de n'épouſer pas?

CARIN.

C'eſt cela.

PAMPHILE.

Tu l'as dit.

DAVE.

Oh! ceſſez de vous plaindre;
Juſques ici tous deux vous n'avez rien à craindre.

PAMPHILIE.

Hâte-toi, tire-moi de la crainte où je ſuis.

DAVE.

Hé! je le fais auſſi le plutôt que je puis:

Vous n'épouserez point, vous dis-je, Philumene ;
Et j'en ai, je vous jure, une preuve certaine.

PAMPHILE.

D'où le sais-tu ? dis-moi.

DAVE.

Je le sais, & fort bien.
Votre pere tantôt, par forme d'entretien,
M'a dit : Dave, je veux sans tarder davantage,
De mon fils aujourd'hui faire le mariage.
Passons. Vieillard jasant tient discours superflus,
Dont très-heureusement je ne me souviens plus.
Au même instant, rempli d'une douleur mortelle,
Je cours pour vous porter cette triste nouvelle.
Je vais droit à la place, où ne vous voyant point,
Je me trouve pour lors affligé de tout point.
Je gagne la hauteur ; & là, tout hors d'haleine,
En cent lieux différens où mon œil se promene,
Elevé sur mes pieds, je m'apperçois fort bien
Que je découvre tout, & ne discerne rien.
Je descends promptement ; je rencontre Byrrhie.)
Avec empressement je le prie & reprie
De me dire en quel lieu vous êtes ; ce nigaud
Me regarde, m'écoute, & s'enfuit aussitôt.
Las, fatigué, chagrin, je pense, je repense....
Mais pour ce mariage on fait peu de dépense,
Dis-je alors. Là-dessus je prends quelque soupçon
Ce bon-homme me vient quereller sans raison.
Il nous forge un hymen pour nous tromper, je gag

Ces doutes bien fondés rappellent mon courage.

PAMPHILE.

Hé bien! après?

DAVE.

Après, plus gaillard, plus dispos;
J'arrive à la maison de Chrémès aussitôt;
Je considere tout avec exactitude,
Un seul valet, sans soin, & sans inquiétude,
Respiroit à la porte un précieux loisir,
Et malgré le grand froid ronfloit avec plaisir:
J'en tressaille.

PAMPHILE.

Poursuis.

DAVE.

Cette maison m'étonne,
D'où personne ne sort, où n'aborde personne;
Où je ne vois amis, parentes, ni parents,
Ni meubles somptueux, ni riches vêtements,
Où l'on ne parle point de musique, de danse.

PAMPHILE.

Ah, Dave!

DAVE.

Cet hymen a-t-il de l'apparence?

PAMPHILE.

Je ne sais que penser.

DAVE.

Que me dites-vous là ?
C'eſt très-certainement un conte que cela.
Je fais plus. A l'inſtant j'entre dans la cuiſine ;
Je n'y vois qu'un poulet d'aſſez mauvaiſe mine,
Un ſeul petit poiſſon qui dans l'eau barbottoit,
Uu Cuiſinier tranſi qui dans ſes mains ſouffloit.

CARIN.

Dave, tu me parois comme un Dieu tutelaire.
Je retrouve en toi ſeul un protecteur, un pere.

DAVE.

Hé ! vous n'en êtes pas encore où vous penſez.

CARIN.

Il n'épouſera point Philumene ?

DAVE.

Eſt-ce aſſez ?
Dites-moi, s'il vous plaît, eſt-ce ainſi qu'on raiſonne ?
Parce qu'il ne l'a point, faut-il qu'il vous la donne ?
Ne tardez pas, allez, employez vos amis,
Montrez-vous careſſant, obligeant & ſoumis.

CARIN.

Va, je n'oublîrai rien. Je ferois plus encore
Pour poſſéder un jour la Beauté que j'adore.

SCENE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

MAIS pourquoi donc mon pere à ce point nous jouer ?

DAVE.

Il fait bien ce qu'il fait, vous l'allez avouer.
Si Chrémès rompt des nœuds formés par votre pere,
Votre pere ne peut que se plaindre ou se taire.
Il sent bien qu'il eût dû vous en parler d'abord ;
Il vous veut maintenant mettre dans votre tort.
Si dans cette union feinte qu'il vous propose,
Vous ne lui paroissez soumis en toute chose,
Ah ! pour lors vous verrez de terribles éclats.

PAMPHILE.

Je me prépare à tout.

DAVE.

Ne vous y trompez pas.
C'est votre pere au moins, pensez-y mieux, Pamphile ;
Et de lui résister, c'est chose peu facile.
Dans de nouveaux chagrins n'allez point vous plonger.
Sur le moindre soupçon qu'il pourroit se forger,
Il vous feroit chasser brusquement Glicerie,
Et vous n'en entendriez parler de votre vie.

PAMPHILE.

La chasser ! juste Ciel !

DAVE.

N'en doutez nullement.

PAMPHILE.

Que faut-il faire ? hélas !

DAVE.

Dire tout maintenant
Qu'à suivre ses conseils vous n'aurez nulle peine,
Et que vous êtes prêt d'épouser Philumene.

PAMPHILE.

Hem ?

DAVE.

Plaît-il ?

PAMPHILE.

Je dirai....

DAVE.

Pourquoi non ?

PAMPHILE.

Que je vais ?...
Non, Dave, encore un coup, ne m'en parle jamais.

DAVE.

Croyez-moi.

PAMPHILE.

C'en est trop, & ce discours me lasse.

DAVE.

Mais que risquerez-vous? Ecoutez-moi, de grâce.

PAMPHILE.

De me voir séparer de l'objet de mes vœux;
D'épouser Philumene, & vivre malheureux!

DAVE.

Cela ne sera point, soit dit sans vous déplaire,
Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hasardez rien à vous humilier.
Votre pere dira: Je veux vous marier;
J'ai choisi ce jour-ci pour célébrer la fête.
Et vous lui répondrez, en inclinant la tête:
Mon pere, je ferai tout ce qu'il vous plaira.
Fiez-vous en à moi; ce coup l'assommera,
Et ce bon-homme enfin, en intrigues fertile,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès, dans son refus plus ferme que jamais,
Vous va servir, Monsieur, & selon vos souhaits.
Ainsi vous passerez, au gré de votre envie,
Sans trouble, d'heureux jours auprès de Glicerie.
Chrémès de votre amour par mes soins informé,
Dans son juste refus se verra confirmé.
Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paroître en tout soumis à votre pere.
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner.
Dans cet engagement que vous faites paroître;

Il vous la choisira vieille, & laide peut-être,
Plutôt que vous laisser dans le déréglement,
Où vous lui paroissez vivre jusqu'à présent.
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bon-homme, pour lors rempli de confiance,
Nous laissera le tems de choisir, d'inventer
Quel remede à nos maux nous devons apporter.

PAMPHILE.

Dave, crois-tu cela?

DAVE.

Si je le crois? Sans doute.

PAMPHILE.

Helas! si tu savois ce qu'un tel effort coûte!

DAVE.

Par ma foi, vous rêvez. Quoi donc! y pensez-vous?
On se moque de lui tant qu'on veut, entre nous.
Le voici. Bon, courage, un peu d'effronterie.
Sur-tout ne paroissez point triste, je vous prie.

SCENE V.

SIMON, DAVE, PAMPHILE.

SIMON.

Je reviens pour ſavoir quel conſeil ils ont pris.

DAVE, *à part.*

Cet homme croit trouver un rebelle en ſon fils,
Et médite à part lui quelque trait d'éloquence,
Dont nous l'allons payer autrement qu'il ne penſe.
Allons, ſongez à vous, & poſſédez-vous bien.

PAMPHILE.

Je ferai de mon mieux, mais ne me dis plus rien.

DAVE.

Si vous lui répondez, ainſi que je l'eſpere:
Tout ce que vous voudrez, j'obéirai, mon pere;
Vous le verrez confus, ſans pouvoir dire un mot;
Et ſi cela n'eſt pas, prenez-moi pour un ſot.

SIMON.

Ah! les voici tous deux, & je vais les ſurprendre.

DAVE.

Prenez garde, il nous voit. N'importe, il faut l'attendre.

SIMON.

Pamphile?

DAVE.

Tournez-vous, & paroiſſez ſurpris.

SCENE VI.

PAMPHILE, DAVE, SIMON, BYRRHIE.

PAMPHILE.

Ah, mon pere !

DAVE.

Fort bien !

SIMON.

C'eſt aujourd'hui, mon fils,
Que l'hymen ſe conclut & que tout ſe diſpoſe.

PAMPHILE.

Mon pere, je ſuis prêt à terminer la choſe.

BYRRHIE, *à part.*

Qu'entends-je ? Que dit-il ?

DAVE.

Il demeure muet.

SIMON.

Mon fils, de ce diſcours je ſuis fort ſatisfait.
Je n'attendois pas moins de votre obéiſſance ;
L'effet n'a nullement trompé mon eſpérance.

DAVE.

J'étouffe.

BYRRHIE, *à part.*

Après le tour de ces mauvais railleurs.
Mon Maître peut chercher une autre femme ailleurs.

SIMON.

Entrez. Chrémès dans peu chez moi viendra se rendre;
Et ce n'est pas à lui, mon fils, à vous attendre.

PAMPHILE.

J'y vais.

BYRRHIE.

O tems! ô mœurs, qu'êtes-vous devenus?

SIMON.

Allez, rentrez, vous dis-je, & ne ressortez plus.

SCENE VII.

DAVE, SIMON.

DAVE, *à part.*

Il me regarde. Il croit, je gagerois ma vie,
Que je reste en ce lieu pour quelque fourberie.

SIMON, *à part.*

Si de ce scélérat par quelque heureux moyen,
Je pouvois... (*Haut.*) A quoi donc s'occupe Dave ?

DAVE.

A rien.

SIMON.

A rien ?

DAVE.

A rien du tout, ou qu'à l'instant je meure.

SIMON.

Tu me semblois pensif, inquiet tout-à-l'heure ?

DAVE.

Moi ? Non.

SIMON.

Tu marmotois pourtant je ne sais quoi.

DAVE.

Quel conte ! il ne sait plus ce qu'il dit, par ma foi !

SIMON.

Hem ?

DAVE.

Plaît-il ?

SIMON.

Rêves-tu ?

DAVE.

Très-souvent dans les rues
Je fais châteaux en l'air, je bâtis dans les nues ;
Et rêver de la sorte, est, vous le savez bien ;
Rêver à peu de chose, &, pour mieux dire, à rien.

SIMON.

Quand je te fais l'honneur de te parler ; j'enrage :
Tu devrois bien au moins me tourner le visage.

DAVE.

Ah, que vous voyez clair ! c'est encore un défaut
Dont je me déferai, Monsieur, tout au plutôt.

SIMON.

Ce sera fort bien fait ; une fois en ta vie....

DAVE.

Vous voulez bien, Monsieur, que je vous remercie ?

SIMON.

De quoi ?

DAVE.

De vos avis donnés très-à-propos.

SIMON.

J'y consens.

DAVE.

En effet, aller tourner le dos
Lorsque quelqu'un vous parle !. . .

SIMON.

Ah, quelle patience!...

DAVE.

C'est choquer tout-à-fait l'exacte bienséance.

SIMON.

Auras-tu bientôt fait?

DAVE.

Une telle leçon
Me fait ouvrir les yeux de la bonne façon.

SIMON.

Oh! tu m'avertiras quand ton oreille prête . . . .

DAVE.

Je m'en vais, je vois bien que je vous romps la tête.

SIMON.

Hé! non, bourreau; viens-çà, je te veux parler.

DAVE.

Bon!

SIMON.

Oui, je te veux parler ; le veux-tu bien, ou non?

DAVE.

Si j'avois cru, Monſieur...

SIMON.

Ah, bon dieu ! quel martyre !

DAVE.

Que vous euſſiez encor quelque choſe à me dire;
Je me fuſſe gardé....

SIMON.

Chien!

DAVE.

D'interrompre un inſtant...

SIMON.

Et ne le fais-tu pas, bourreau, dans ce moment?

DAVE.

Je me tairai.

SIMON.

Voyons.

DAVE.

Je n'ouvre pas la bouche.

SIMON.

Tant mieux.

DAVE.

Et me voilà, Monſieur, comme une ſouche.

SIMON.

Et moi, ſi je t'entends, je ne manquerai pas
Du bâton que voici de te caſſer les bras.
Or ſus, puis-je eſpérer qu'aujourd'hui ſans contrainte
La vérité pourra, ſans recevoir d'atteinte,
Une fois ſeulement de ta bouche ſortir?

DAVE.

Qui voudroit devant vous s'expoſer à mentir?

SIMON.

Ecoute, il n'eſt pas bon de me faire la nique.

DAVE.

Je ne le ſais que trop. Qui s'y frotte, s'y pique.

SIMON.

Oh bien! cela conté comme tu me le dis,
Cet hymen ne fait-il nulle peine à mon fils?
N'as-tu point remarqué quelque trouble en ſon âme,
A cauſe de l'amour qu'il a pour cette femme?

DAVE.

Qui, lui? Voilà, ma foi, de plaiſantes amours!
Ce trouble ſera donc de trois ou quatre jours?
Puis, ne ſavez-vous pas qu'ils ſont brouillés enſemble?

SIMON.

Brouillés?

DAVE.

Je vous l'ai dit.

SIMON.

Non, à ce qu'il me ſemble.

DAVE.

Oh bien! tout va, vous dis-je, au gré de vos ſouhaits.
Ils ſont brouillés, brouillés à ne ſe voir jamais.
Vous voyez qu'à vous plaire il fait tout ſon poſſible,
De l'état de ſon cœur c'eſt la preuve ſenſible.

SIMON.

Il eſt vrai que j'ai lieu d'en être fort content;
Mais il m'a paru triſte, embarraſſé, pourtant,

DAVE.

Ma foi ! je ne puis plus le cacher davantage.
Je crois que vous verriez au travers d'un nuage.

SIMON.

Hé bien ?

DAVE.

Vous l'avez dit, il eſt un peu chagrin.

SIMON.

Tu vois....

DAVE.

Peſte ! je vois que vous êtes bien fin.

SIMON.

Dis-moi donc?

DAVE.

Ce n'eſt rien, c'eſt une bagatelle.

SIMON.

Mais encor?

DAVE.

Que ſe forge une jeune cervelle.

SIMON.

Quoi! je ne puis ſavoir?

DAVE.

Il conçoit de l'ennui....
Mais ne me brouillez pas, s'il vous plaît, avec lui.

SIMON.

Il ne le ſaura point.

DAVE.

Il dit qu'on le marie
Sans éclat, qu'on l'expoſe à la plaiſanterie....

SIMON.

Comment donc?

DAVE.

Quoi! dit-il, perſonne n'eſt commis
Pour prier ſeulement nos parens, nos amis!
Pour un fils, pourſuit-il, rempli d'obéiſſance,

Épargne-t-on les ſoins autant que la dépenſe ?

SIMON.

Moi ?

DAVE.

Vous. Il a monté dans ſon appartement.
Il y croyoit trouver un riche emmeublement.
Il n'a pas tort, au moins. Si j'ôſois.

SIMON.

Je t'en prie.

DAVE.

Je vous accuſerois d'un peu de ladrerie.

SIMON.

Retire-toi, maraud.

DAVE, *à part.*

Il en tient. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

SIMON, *ſeul*.

SUR ma foi,
Je crois que ce coquin ſe moque encor de moi.
Ce traître, ce pendart à tout heure m'occupe,
Hé quoi! Serai-je donc inceſſamment ſa dupe?
Si j'allois.... C'eſt bien dit, que ſert-il de rêver?
Bon ou mauvais, n'importe, il faut tout éprouver.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIMON, *seul.*

AH ! je puis maintenant, ſelon toute apparence ;
D'un ſuccès aſſuré concevoir l'eſpérance.
S'ils m'ont voulu jouer dans cette affaire-ci,
J'ai de quoi maintenant me moquer d'eux auſſi.
S'ils ſont de bonne foi, comme je le ſouhaite,
Dans deux heures, au plus, l'affaire ſera faite.
Holà, Soſie, holà ? Bons Dieux ! que de plaiſirs
De voir tout réuſſir au gré de ſes deſirs !

SCENE II.

SOSIE, SIMON.

SOSIE.

QUE vous plaît-il, Monſieur ?

SIMON.

Ecoute des merveilles.

Mais ce coquin de Dave est tout yeux, tout oreilles.
Prends garde.

SOSIE.

Là-dessus n'ayez aucun soupçon.
Il n'abandonne pas un instant la maison.
Tout se fait, disent-ils, au gré de leur envie ;
Ils n'ont jamais été si contens de leur vie.

SIMON.

Tel qui rit le matin, pleure à la fin du jour ;
Et le proverbe dit que chacun a son tour.

SOSIE.

Hé comment donc ?

SIMON.

Je suis au comble de la joie.

SOSIE.

Quel est enfin ce bien que le ciel vous envoie ?

SIMON.

Ce mariage feint, à plaisir inventé,
Ce conte....

SOSIE.

Hé bien, ce conte ?

SIMON.

Est une vérité.

SOSIE.

D'un autre que de vous, j'aurois peine à le croire.

SIMON.

SIMON.

Je te vais en deux mots conter toute l'hiſtoire.
Mon fils m'ayant promis ce que je demandois,
Et même beaucoup plus que je n'en attendois,
M'a jetté tout-d'un coup dans quelque défiance.
J'ai prié Dave alors avec beaucoup d'inſtance
De vouloir pleinement éclaircir mes ſoupçons.
Le traître m'en a dit de toutes les façons;
M'a fait cent queſtions ſur une bagatelle;
Et le chien m'a ſi bien démonté la cervelle,
Que dans tous ſes diſcours je n'ai rien vu, ſinon
Qu'il ſe moquoit de moi.

SOSIE.

Tout de bon?

SIMON.

Tout de bon.
Je chaſſe ſur le champ cette maligne bête,
Tout ému que je ſuis, il me vient dans la tête
De voir Chrémès. Je ſuis ce premier mouvement;
J'arrive à ſa maiſon dans cet empreſſement.
Les complimens rendus, je lui fais des careſſes,
Cent proteſtations, mille & mille promeſſes:
J'ai tant prié, preſſé, je m'y ſuis ſi bien pris,
Que ſa fille aujourd'hui doit épouſer mon fils.

SOSIE.

Ah! que me dites-vous?

SIMON.

C'eſt la vérité pure.

Tout m'a favorisé dans cette conjecture ;
Et tu verras dans peu Chrémès venir ici,
Pour conclurre l'hymen. Justement, le voici.

SCENE III.

SIMON, SOSIE, CHRÉMES.

SIMON.

Non, je ne me sens pas. O ciel! Je te rends grâce.
Mon cher Chrémès, souffrez qu'encor je vous embrasse.
Allons, n'entrons-nous pas ?

(*Sosie sort.*)

SCENE IV.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Votre intérêt, le mien,
Me font vous demander un moment d'entretien.

SIMON.

Chez moi nous ferons mieux.

CHRÉMÈS.

Il n'est pas nécessaire.
Un mot est bientôt dit, je ne tarderai guere.

SIMON.

Vous n'auriez pas changé de résolution ?

CHRÉMÈS.

Monsieur, sur tout ceci, j'ai fait réflexion.
De vos empressemens je n'ai pu me défendre :
J'ai donné ma parole ; & je viens la reprendre.

SIMON.

Pour la seconde fois, Chrémès ! y pensez-vous ?

CHRÉMÈS.

Pour la centieme fois. Car enfin, entre nous,
A votre fils plongé dans le libertinage,
Irois-je ainsi donner ma fille en mariage ?
C'est se moquer, tout franc ; & vous n'y songez pas,
De me pousser vous même à faire un mauvais pas.
Croyez d'ailleurs, Simon, que cet effort me coûte...

SIMON.

Ah ! de grâce ! un moment.

CHRÉMÈS.

Parlez, je vous écoute.

SIMON.

Chrémès, par tous les Dieux j'ôse vous conjurer ;
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui dès nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge & la raison ont formée & vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,

Par mon fils, du salut duquel vous disposez,
D'accomplir cet hymen sans tarder davantage.
C'est de notre amitié le plus sur témoignage.

CHRÉMÈS.

Ah, Simon ! cachez-moi toute votre douleur :
Ce discours me saisit & me perce le cœur :
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre.
Du moins, à votre tour, daignez aussi m'entendre.
Voyons. Si cet hymen leur est avantageux,
J'y consens, à l'instant marions-les tous deux.
Mais quoi ? Si cet hymen, que votre cœur souhaite,
Dans des gouffres de maux l'un & l'autre les jette,
Nous devons regarder la chose de plus près,
Et prendre de tous deux les communs intérêts.
Pensons donc, pour le bien & de l'un & de l'autre,
Que Pamphile est mon fils, que ma fille est la vôtre.

SIMON.

Et je le fais aussi, je ne regarde qu'eux ;
Leur bonheur est très-sûr, leur malheur est douteux :
A conclurre aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

CHRÉMÈS.

Comment ?

SIMON.

Il ne voit plus....

CHRÉMÈS.

Et qui donc ?

SIMON.

Glicerie.

CHRÉMÈS.

J'entends !

SIMON.

Ils sont brouillés ; mais contez là-dessus,
Si brouillés, que je crois qu'il n'y songera plus.

CHRÉMÈS.

Fable !

SIMON.

Rien n'est plus vrai, Chrémès, je vous le jure.

CHRÉMÈS.

Ne nous arrêtons point à cette conjecture.
Simon, nous le savons, & depuis plus d'un jour,
Les piques des amants renouvellent l'amour.

SIMON.

Chrémès, n'attendons pas que cet amour renaisse,
Et profitons d'un tems qu'un bon destin nous laisse.
N'exposons plus mon fils aux charmes séducteurs,
Aux larmes, aux transports, à ces feintes douleurs,
Dont se sert avec fruit une coquette habile :
Prévenons ce malheur en mariant Pamphile.
De Philumene alors mon fils étant l'époux,
Prendra des sentimens dignes d'elle & de vous.

CHRÉMÈS.

Votre amour aveuglé vous flatte & vous abuse.

Nous accordera-t-il un bien qu'il vous refuse?
Ne nous amusons point d'un ridicule espoir.

SIMON.

Sans l'avoir éprouvé, pouvez-vous le savoir?

CHRÉMÈS.

En vérité, Simon, l'épreuve est dangereuse.

SIMON.

Çà, je le veux, prenons que la chose est douteuse.
S'il arrivoit, (pourtant ce que je ne crains pas)
Quelque désordre : hé bien! sans faire de fracas
Nous les séparerions. Regardez, je vous prie;
Voilà le plus grand mal. Mais s'il change de vie,
Considerez les biens que vous nous donnerez:
D'abord notre amitié, que vous conserverez;
En second lieu, le fils que vous rendez au Pere;
Pour vous, un gendre acquis, & soigneux de vous plaire,
A Philumene enfin un époux vertueux.

CHRÉMÈS.

Oh bien! soit, que l'hymen les unisse tous deux.

SIMON.

Ah! c'est avec raison, Chrémès, que je vous aime,
(Je vous le dis sans fard) à l'égal de moi-même.

CHRÉMÈS.

Je vous suis obligé. Qui vous a donc appris
Que l'Andrienne enfin ne voit plus votre fils?

SIMON.

Vous me feriez grand tort, mon cher Chrémès, de croire
Que je voulusse ici vous forger une histoire.
C'est Dave, à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien.
C'est de lui que je sais, comme chose certaine,
Le desir qu'a mon fils d'épouser Philumene,
Je m'en vais l'appeler. Cachez-vous dans ce coin;
De tout ce qu'il dira vous serez le temoin.

CHRÉMÈS.

Je fais ce qu'il vous plaît.

SIMON.

Ah ! le voilà lui-même.

SCENE V.

DAVE, SIMON, CHRÉMES.

DAVE.

POURQUOI nous laissez-vous dans cette peine extrême ?
Il se fait déjà tard. C'est se moquer aussi !
L'épouse ne vient point, & devroit être ici.
Nous sommes, de la voir, dans une impatience....

SIMON.

Va, Dave, elle y sera plutôt que l'on ne pense.

DAVE.

Elle n'y peut venir assez tôt.

SIMON.

Je le crois.

Et Pamphile?

DAVE.

Il l'attend plus ardemment que moi.

SIMON, *toussant.*

Hem, hem, hem.

DAVE.

Vous toussez?

SIMON.

Ce n'est rien.

DAVE.

Je l'espere.

Tous ces petits enfans dont vous serez grand-pere,
Auront besoin de vous, cela donne à rêver;
Et pour eux & pour nous il faut vous conserver.

SIMON.

Que fait mon fils?

DAVE.

Il court, il arrange, il ordonne,
Et se donne, ma foi, plus de soin que personne.

SIMON.

Mais encor, que dit-il?

DAVE.

Oh ! vraiment, ce qu'il dit !
Je crois qu'à tous momens il va perdre l'esprit.

SIMON.

Hé ! comment donc cela ?

DAVE.

Son âme impatiente
Ne sauroit supporter une si longue attente.

SIMON, *toussant encore.*

Hem, hem.

DAVE.

Mais cependant, ce rhume est obstiné.

SIMON.

Un peu de mouvement que je me suis donné....
Laissons. Il parle donc souvent de Philumene ?

DAVE.

C'est son petit bouchon, sa princesse, sa reine.

SIMON.

Cela me fait plaisir.

DAVE.

Et le pauvre garçon
A déjà composé pour elle une chanson.

SIMON.

Je pense que tu ris.

DAVE.

Il faut bien que je rie :
Je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie.

SIMON.

Dave, il faut maintenant t'avouer mon secret.
J'avois toujours de toi craint quelque mauvais trait ;
Et l'amour de mon fils avec cette étrangere
Me rendoit défiant, je ne puis plus le taire.

DAVE.

Moi, vous tromper ! Bons dieux ! que me dites-vous-là ?
Je ne suis, vraiment, pas capable de cela.

SIMON.

Je l'ai cru. Maintenant que ton zele m'impose,
Je te vais découvrir ingénûment la chose.

DAVE.

Quoi donc ?

SIMON.

Tu le sauras, car je me fie à toi.

DAVE.

J'aimerois mieux cent fois....

SIMON.

C'est assez, je te croi.
L'hymen en question ne se devoit point faire.

DAVE.

Comment !

SIMON.

Pour vous tromper j'ai fait tout ce myſtere.

DAVE.

Que me dites-vous là ?

SIMON.

Que la choſe eſt ainſi.

DAVE

Non, je n'euſſe jamais deviné celui-ci.
Ah ! que vous en ſavez !

CHRÉMÈS, *ſortant du lieu où il étoit caché.*

C'eſt trop long-tems attendre ;
Et j'en ſais beaucoup plus qu'il n'en falloit entendre.
Je vais chercher ma fille, & l'amener chez vous.

SCENE VI.

SIMON, DAVE.

SIMON.

Tu comprends bien ?

DAVE, *à part.*

Ah, Ciel ! où nous fourrerons-nous ?

SIMON.

Et sans te fatiguer d'inutile redite;
Tu vois de tout ceci la naissance & la suite.

DAVE.

Il ne m'échappe rien, Monsieur, je comprends tout.

SIMON.

Je te le veux conter de l'un à l'autre bout.

DAVE.

Ne vous fatiguez point.

SIMON.

Je veux....

DAVE.

Je vous en prie.

SIMON.

Mais, du moins, il faut bien que je te remercie.
Ce mariage enfin dont je me fais bon gré,
C'est toi, Dave, c'est toi qui me l'as procuré.

DAVE, *à part.*

Ah! je suis mort.

SIMON.

Plaît-il?

DAVE.

Fort bien, le mieux du monde.

SIMON.

Et je m'en ſouviendrai.

DAVE, *à part.*

Que le Ciel te confonde!

SIMON.

Que murmures-tu là tout bas entre tes dents?

DAVE.

Il m'a pris tout d'un coup des éblouïſſements.

SIMON.

Cela ſe paſſera. Déſormais fais en ſorte
Que mon fils dans l'hymen ſagement ſe comporte.

DAVE.

Allez, vous n'en aurez que du contentement.

SIMON.

Dave, mieux que jamais tu le peux maintenant.
L'Andrienne & Pamphile étant brouillés enſemble,
C'eſt pour ce mariage un gand bien, ce me ſemble.

DAVE.

Repoſez-vous ſur moi, puiſque je vous le dis.

SIMON.

N'eſt-il pas à préſent?...

DAVE.

Il eſt dans le logis.

SIMON.

Je m'en vais le trouver, cette affaire le touche.
Il faut de tout ceci l'instruire par ma bouche.

SCENE VII.

DAVE, *seul.*

OU suis-je ? Où vais-je ? Hélas ! quel destin est le mien ?
Je ne me connois plus, & je suis moins que rien.
Ne pourrai-je obtenir, par grâce singuliere,
Qu'on me jette dans l'eau la tête la premiere ?
Je l'entreprendrois bien : mais malheureux en tout,
J'y ferois mes efforts sans en venir à bout.
Quelque mauvais démon, par quelque diablerie,
Me retiendroit en l'air pour conserver ma vie.
Que deviendrai-je donc ? Je suis bien avancé !
J'ai tout perdu, brouillé, j'ai tout bouleversé,
Sans en tirer de fruit j'ai trompé mon vieux Maître ;
Dans ces noces enfin qui ne devoient point être,
Misérable, j'embarque & j'engage son fils,
Malgré tous ses conseils que je n'ai point suivis.
Si je puis revenir du danger qui me presse,
Je fais vœu désormais à la sainte paresse,
De chercher le repos & la tranquillité
Au fond de la mollesse & de l'oisiveté.
Pour lors je passerai, sans trouble, sans affaire,

La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire.
Fineſſe, ruſe, fourbe, adreſſe, activité,
Tant de ſoins, tant de pas que m'ont-ils rapporté?
Si j'euſſe demeuré dans une paix profonde,
Maintenant nous ſerions les plus heureux du monde.
Ah! je le vois. Grands Dieux! c'en eſt fait, & je crois
Qu'il me va voir ici pour la derniere fois.

SCENE VIII.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

OU trouverai-je donc ce ſcélérat, ce traître?

DAVE, *à part.*

Je me meurs.

PAMPHILE.

A mes yeux oſera-t'il paroître?
Des rigueurs du deſtin je n'ôſe murmurer.
Des conſeils d'un maraud que pouvois-je eſpérer?
Mais il partagera le tourment que j'endure.

DAVE, *à part.*

Si je puis échapper d'une telle aventure,
Je ne dois déſormais plus craindre pour mes jours.

PAMPHILE.

Que dirai-je à mon pere? il n'eſt plus de ſecours.

Moi, qui lui paroiffois rempli d'obéiffance,
De changer à fes yeux aurai-je l'infolence?
Que faire? Je ne fais.

DAVE

Ni moi, de par les dieux,
Et cependant en vain j'y rêve de mon mieux.

PAMPHILE.

Ah, c'eft vous?

DAVE.

Il me voit.

PAMPHILE.

Effronté! miférable!
Hé bien! où me réduit ton confeil déteftable?
Dans quel abîme affreux....

DAVE.

Je vous en tirerai.

PAMPHILE.

Tu m'en retireras?

DAVE.

Ou bien j'y périrai.

PAMPHILE.

Oui, comme tu l'as fait, double chien, tout-à-l'heure.

DAVE.

Non, je m'y prendrai mieux, Pamphile, que je meure.

PAMPHILE.

Quoi donc ? Je me fierois encore à toi, bourreau ;
A toi, qui m'as tendu cet horrible panneau ?
Ne t'avois-je pas dit qu'il valoit mieux se taire ?

DAVE.

Oui, vous me l'aviez dit.

PAMPHILE.

Que te faut-il donc faire !

DAVE.

Me pendre. Mais avant cette exécution,
Donnez-moi quelque tems pour la réflexion.
Il ne faut qu'un moment pour nous tirer d'affaire.

PAMPHILE.

Non, je n'entends plus rien qui ne me désespere.
Infâme, tu peux bien t'apprêter à mourir ;
Mais je veux y rêver pour te faire souffrir.

SCENE IX.

CARIN, PAMPHILE, DAVE.

CARIN.

Ose-t'on le penser ? Oseroit-on le croire ?
Peut-on exécuter une action si noire ?

PAMPHILE.

Je suis au désespoir, Carin. Ce malheureux,
En voulant nous servir, nous a perdus tous deux.

CARIN.

En voulant nous servir ! le prétexte est honnête.

PAMPHILE.

Comment !

CARIN.

A ces discours croit-on que je m'arrête ?

PAMPHILE.

Que veut dire ceci ?

CARIN.

Mon malheureux amour
A fait un changement bien cruel en un jour.
Vous abandonnez donc cette pauvre Andrienne ?
Hélas ! je vous croyois l'âme comme la mienne.

PAMPHILE.

Cela n'est point ainsi, vous dis-je ; croyez-moi.

CARIN.

Le plaisir n'étoit pas assez grand, je le vois,
Si vous ne me flattiez d'une fausse espérance.
Epousez Philumene.

PAMPHILE.

Une vaine apparence

Vous abuse, Carin. Vous ne c mprenez pas
Que c'est ce malheureux qui fait notre embarras.
Il devient mon bourreau. Mes intérêts, les vôtres...

CARIN.

Vous traite-t'il plus mal que vous traitez les autres?

PAMPHILE.

Si vous me connoissiez, ou l'amour que je sens,
Je vous verrois bientôt changer de sentimens.

CARIN.

Ah! je vois ce que c'est. Malgré l'ordre d'un pere,
Malgré tous ses discours & toute sa colere,
Il n'a pu vous contraindre enfin à l'épouser.

PAMPHILE.

Ecoutez, un moment vous va désabuser.
On ne me forçoit point de prendre Philumene.

CARIN.

Et vous la prenez donc pour jouïr de ma peine?

PAMPHILE.

Attendez.

CARIN.

Mais enfin l'épousez-vous, ou non?

PAMPHILE.

Vous me faites mourir. Ce méchant, ce fripon
M'a tant prié, pressé d'aller dire à mon pere

Qu'en tout absolument je voulois lui complaire,
Qu'il a fallu céder après un long débat.

CARIN.

Qui vous l'a conseillé ?

PAMPHILE.

Ce chien, ce scélérat.

CARIN.

Dave ?

PAMPHILE.

Dave a tout fait.

CARIN.

Et pourquoi ?

PAMPHILE.

Je l'ignore.

CARIN.

Dave, as-tu fait cela ?

DAVE.

Je l'ai fait.

CARIN.

Ciel ! encore !
Hé quoi ! Le plus mortel de tous ses ennemis
Pouvoit-il inventer quelque chose de pis ?

DAVE.

Je me suis abusé, Monsieur, je vous l'avoue :

Ainsi de nos projets la fortune se joue.
Je ne suis pourtant point tout-à-fait abbattu.
Laissez-moi respirer.

PAMPHILE.

Eh bien! que feras-tu?
Parle vîte, il est tems.

DAVE.

Ce que je me propose
Pourroit déjà donner un grand branle à la chose.

PAMPHILE.

Enfin nous diras-tu?....

DAVE.

Je n'ai pas commencé.
Il faut me pardonner d'abord tout le passé.

CARIN.

Soit.

PAMPHILE.

Ah! si je remets en ses mains ma fortune;
Je serai marié quatre fois au lieu d'une.

DAVE.

Je le tiens, C'en est fait, nous serons tous contens;
Vous entendrez parler de moi dans peu de tems.

PAMPHILE.

Quoi? Nous ne saurons point....

DAVE.

Allez, laiſſez-moi faire;
Je veux avoir moi ſeul l'honneur de cette affaire.
Si je ne réuſſis ſelon votre deſir,
Vous me pendrez après tout à votre loiſir.

PAMPHILE.

Remets-nous dans l'état où nous étions.

DAVE.

J'enrage.
Allez, je vous réponds d'en faire davantage.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MISIS, *seule.*

AH ! ciel qui vit jamais un tel empressement ?
Allez, soyez ici dans le même moment,
Marchez, courez, vôlez, faites toute la ville,
Et ne revenez pas sans amener Pamphile.
Cet ordre me paroît très-facile à donner ;
Mais pour l'exécuter, de quel côté tourner ?
Dave vient à propos ; il nous dira peut-être
Ce que dit, ce que fait, où se cache son maître.

SCENE II.

MISIS, DAVE.

MISIS.

PAMPHILE veut-il donc la mettre au désespoir ?
Peut-elle sans mourir être un jour sans le voir ?

DAVE.

Misis, ma chere enfant, en un mot comme en mille ;

C'en est fait : pour le coup il n'est plus de Pamphile.

MISIS.

Qu'est-il donc arrivé ?

DAVE.

C'est un traître, un ingrat,
Un imposteur, un fourbe, un lâche, un scélérat.

MISIS.

Abandonneroit-il la pauvre Glicerie ?

DAVE.

Il l'abandonne.

MISIS.

Ah Ciel !

DAVE.

Ce soir on le marie.

MISIS.

Glicerie en mourra.

DAVE.

Moi, j'en suis presque mort.

MISIS.

Quoi donc ! y consent-il ?

DAVE.

Il y consent très-fort.

MISIS.

Dave, tu t'es trompé, cela n'est pas croyable.

DAVE.

DAVE.

Je ne t'ai jamais rien dit de plus véritable.

MISIS.

Et les dieux permettront qu'une telle action ?....

DAVE.

Eh ! ce n'est pas cela dont il est question.

MISIS.

Pour le punir est-il une assez rude peine ?

DAVE.

Non.

MISIS.

Il aura le front d'épouser Philumene ?

DAVE.

Oui.

MISIS.

Qu'as-tu dit enfin, qu'as-tu fait là-dessus ?

DAVE.

J'ai dit, j'ai fait....

MISIS.

Hé bien ?

DAVE.

Cent discours superflus.

MISIS.

Et que te répond-il ?

DAVE.

Planté comme une idole,
Il n'ôſe proferer une ſeule parole.

MISIS.

Il ne te parle point ?

DAVE.

Il eſt comme un benêt ;
Et m'entend, ſans ſouffler, dire ce qui me plaît.

MISIS.

Pas un mot ?

DAVE.

Pas un mot.

MISIS.

Allons voir Glicerie.

DAVE.

Ma chère enfant, Simon n'entend point raillerie.
Je n'en ai que trop fait ; je viens vous avertir . . . .
Bon Dieu ! ſi de chez vous on me voyoit ſortir . . . .

MISIS.

Et tu me parles bien au milieu de la rue ?

DAVE.

Je puis dire que c'eſt une choſe imprévue.

MISIS.

Ne t'écarte donc pas, je reviens.

DAVE.

Je t'attends.

SCENE III.

CRITON, DAVE.

CRITON.

PERDRAI-JE à la chercher bien des pas & du tems?

DAVE.

Voici quelque étranger.

CRITON.

Oui, c'eſt dans cette place.

DAVE.

A qui donc en veut-il?

CRITON.

Me ferez-vous la grâce
De vouloir, s'il vous plaît, m'enſeigner le logis
De Glicerie, ou bien de la ſœur de Chryſis?

DAVE.

Vous voilà maintenant, Monſieur, devant ſa porte.
Pour Chryſis, vous ſavez....

CRITON.

Oui, je ſais qu'elle eſt morte;
Vous la connoiſſiez donc ?

DAVE.

Si je la connoiſſois !
J'étois ſon ſerviteur, Monſieur, & l'honorois
Comme elle méritoit.

CRITON.

Elle étoit Andrienne.

DAVE.

Je le ſais.

CRITON.

Et de plus ma couſine germaine;
Et je viens tout exprès prendre poſſeſſion
De ce qui m'appartient de ſa ſucceſſion :
Car j'ai lieu d'eſpérer que déja Glicerie,
Rendue heureuſement au ſein de ſa patrie,
A recouvré ſon bien & ſes parents auſſi.

DAVE.

Elle eſt comme elle étoit en arrivant ici,
Sans parents & ſans bien, Monſieur, je vous le jure.

CRITON.

Ah, que j'en ſuis fâché ! la pauvre créature !
Si j'euſſe ſu cela, loin de partir d'Andros,
J'y ſerois demeuré chez moi bien en repos.

Tout le monde la croit la sœur de ma parente ;
Sous ce titre elle a pris & le fonds & la rente.
Étranger, moi que j'aille intenter un procès ?
Je n'en dois espérer qu'un malheureux succès.
Glicerie est fort jeune, elle doit être belle :
Tous ses amants iront solliciter pour elle ;
Ils diront que je suis un fourbe, un affronteur,
Qui n'ayant aucun bien, vient usurper le leur.
Quand toutes ces raisons ne seroient pas valables,
Ne doit-on pas toujours aider les misérables ?

DAVE.

Oh ! par ma foi, Monsieur, dont j'ignore le nom....

CRITON.

Et bien ! mon cher enfant, on m'appelle Criton.

DAVE.

Monsieur Criton donc soit ; un aussi galant homme
Ne se trouveroit pas d'Athenes jusqu'à Rome.

CRITON.

Je vous suis obligé de ces bons sentiments.

DAVE.

Ce ne sont point ici de mauvais compliments.

CRITON.

Vous m'avez bien instruit, je vous en remercie.
Et dans un autre esprit je vais voir Glicerie.

DAVE.

Hé ! la voilà qui fort, la pauvre femme.

CRITON.

Hélas !

SCENE IV.

GLICERIE, DAVE, CRITON, MISIS, ARQUILLIS.

GLICERIE.

O CIEL ! je vois Criton !

DAVE.

Elle vous tend les bras.

CRITON.

C'eſt vous, ma chere enfant ?

GLICERIE.

C'eſt cette infortunée,
Aux rigueurs des deſtins toujours abandonnée.

CRITON.

Ah ! que le ciel ici me conduit à propos !
Allons, ne tardons point, retournons voir Andros.
Tous mes enfans ſont morts, je n'ai plus de famille,

Venez, vous y ſerez comme ma propre fille.
Quel pitoyable état! Les yeux baignés de pleurs,
Languiſſante, abattue.

GLICERIE.

Ah, Criton! je me meurs.

CRITON.

Pourquoi vous levez-vous?

GLICERIE.

Une importante affaire
M'oblige de ſortir, je ne tarderai guere.
Conduiſez-le, Arquillis, dans mon appartement.
Repoſez-vous, je ſuis à vous dans un moment.

CRITON.

Qu'un deſtin plus heureux vous guide & vous conduiſe,
Et qu'en tous vos deſſeins le ciel vous favoriſe.

SCENE V.

GLICERIE, DAVE, MISIS.

GLICERIE.

DAVE, tu vois l'état où Chryſis me réduit.
De ce beau mariage enfin voilà le fruit.
Carin n'eſt que trop vrai, Pamphile m'abandonne.

DAVE.

Je ne le comprends pas.

GLICERIE.

Et pour moi je m'étonne,
Vu le peu que je vaux, que mes foibles appas
Aient pu le retenir si long-tems dans mes bras.
Son amour fut l'effet d'un aveugle caprice ;
A mon peu de mérite il a rendu justice.
Sans parens, sans amis, sans naissance, sans bien,
Je n'ai pas dû prétendre un cœur comme le sien.
Fuyons l'éclat, sans bruit rompons ce mariage,
A des égards au moins ma tendresse l'engage.
En tout soumise aux loix qu'il voudra m'imposer....

DAVE.

A ces visions-là faut-il vous amuser ?
Oui-dà, dans un Roman ce discours, avec grâce,
Ingénieusement pourroit trouver sa place :
Mais les contes en l'air ne sont plus de saison ;
Il faut parler, Madame, & sur un autre ton.

MISIS.

Ne vous abusez plus, laissez-là ces chimeres,
Et sérieusement pensez à vos affaires.

GLICERIE.

Je ne puis plus long-tems supporter mon ennui.
Le ciel me rend Criton, & je pars avec lui.
Il faut loin de ces lieux chercher une retraite,
Et pleurer à loisir la faute que j'ai faite.

DAVE.

Prête à perdre l'époux qu'on veut vous arracher,
Quoi vous ne ferez pas un pas pour l'empêcher ?

MISIS.

Avant que de quitter ces objets de colere,
Il nous reste en ces lieux bien des choses à faire.

GLICERIE.

Hélas ! que puis-je encor ?

DAVE.

Vous taire, m'écouter,
Recevoir mes conseils, & les exécuter,

MISIS.

Employer hardiment & l'honnête & l'utile,
Afin de conserver votre honneur & Pamphile.

GLICERIE.

Hélas ! après des soins inutilement pris,
Je ne remporterai que honte & que mépris.

MISIS.

Si rien ne réussit, si tout nous désespere,
Nous ferons enrager le pere, le beau-pere,
La brû, le gendre encore ; & sans autre façon,
Il faut les aller tous brûler dans leur maison.
Allez, de ce projet laissez-moi la conduite.
Songeons à nous venger, nous partirons ensuite.

GLICERIE.

De ſemblables diſcours augmentent mes ennuis,
Et ne conviennent point à l'état où je ſuis.

DAVE.

Mais, Madame, en un mot, que prétendez-vous faire?

GLICERIE.

Fuir, pleurer, & cacher ma honte & ma miſere.

DAVE.

Prenez des ſentimens plus juſtes & plus doux.
Hé ! de grâce, une fois, Madame, écoutez-nous.

MISIS, *à Glicerie qui tourne la tête.*

Mais écoutez-le, au moins. Pour moi, je vous admire!

GLICERIE.

Hé quoi ! Ne ſais-je pas tout ce qu'il me veut dire?

DAVE.

Ah ! juſte ciel !

GLICERIE.

Il veut que je parle à Simon,
Et que j'aille à ſes pieds lui demander....

DAVE.

Hé ! non.
Il s'en faut bien garder. C'eſt à Chrémès, Madame,
Que vous devez ouvrir votre cœur & votre âme;
Le porter, l'exciter à la compaſſion,

De Pamphile avec vous déclarer l'union,
Et lui dire sur-tout (mais qu'il vous en souvienne)
Que très-certainement vous êtes Citoyenne.
Conjurez-le, pressez-le, embrassez ses genoux,
Demandez-lui s'il veut vous ôter votre époux;
Du saint nœud qui vous joint faites-lui voir le gage,
Et de fréquents soupirs ornez votre langage.
Si vous vous y prenez de la sorte, soudain
Vous lui ferez tomber les armes de la main;
Pour la troisieme fois il rompra cette affaire,
Et sera prêt lui-même à vous servir de pere.

GLICERIE.

Je veux bien me soumettre encore à tes avis,
Dave, de point en point tu les verras suivis.
Mais si le sort se montre à mes desirs contraire,
Dès demain je m'impose un exil volontaire.

DAVE.

Allez, tout ira bien; oui, je vous le promets,
Et mes pressentimens ne me trompent jamais.
Le foudre menaçant gronde sur notre tête:
Mais le calme toujours succede à la tempête.
Pour plus d'une raison il est bon qu'en ce lieu
On ne nous trouve point tous trois ensemble. Adieu.

SCENE VI.

GLICERIE, MISIS.

GLICERIE.

SOULAGE mes douleurs, Ciel! je te le demande.

MISIS.

Retenez bien cela, mais que Chrémès l'entende.
Allons-nous-en chez lui, point de retardement.

GLICERIE.

Ah! du moins laiſſe-moi reſpirer un moment.

MISIS.

Songez à vous tirer d'un embarras funeſte;
Il faut pour reſpirer avoir du tems de reſte.

GLICERIE.

Ne prends-tu point pitié de l'état où je ſuis?
Miſis, crois-moi, je fais bien plus que je ne puis.

MISIS.

Là, ne nous fâchons point: mais, dites-moi, de grâce,
Serons-nous tout le jour dans cette même place?

GLICERIE.

Çà, donne-moi la main, allons, Miſis. Grands Dieux,
Sur l'excès de mes maux daignez jetter les yeux!

Ah! Misis, que je crains! On ouvre cette porte.

MISIS.

Vous craignez?

GLICERIE.

Que Simon, ou ne rentre, ou ne sorte.

MISIS.

Hé! laissons-le rentrer ou sortir, & passons.

GLICERIE.

Ah! ma chere Misis, un instant demeurons.

SCENE VII.

SIMON, GLICERIE, MISIS, SOSIE.

SIMON.

ALLEZ, ne tardez pas, dépêchez-vous, Sosie;
Amenez Philumene & Chrémès, je vous prie.
Dites-lui qu'on l'attend avec empressement.

(*Simon & Sosie sortent.*)

GLICERIE.

O ciel! quel coup de foudre, & quel triste moment!
Tous mes sens sont troublés, & je sens que mon âme...

DAVE, *qui ne fait que passer.*

Allons, préparez-vous, voici Chrémès, Madame.

SCENE VIII.

MISIS, GLICERIE, CHRÉMÈS.

MISIS.

Vous hésitez ? Il n'est plus tems de reculer.
Le sort en est jetté, Madame, il faut parler.
Il vient, de votre cœur qu'il voye les allarmes.
Jettez-vous à ses pieds, baignez-les de vos larmes.

GLICERIE.

Permettez-moi, Monsieur, d'embrasser vos genoux,
Et de vous demander....

CHRÉMÈS.

Madame, levez-vous.

GLICERIE.

Laissez-moi, cet état convient à ma disgrâce.

CHRÉMÈS.

Madame, levez-vous, ou je quitte la place.

GLICERIE.

Il faut vous obéir, puisque vous le voulez.

CHRÉMÈS.

Çà, de quoi s'agit-il ? Je vous entends, parlez.

GLICERIE.

Pamphile qui doit être aujourd'hui votre gendre....

CHRÉMÈS.

Hé bien ?

GLICERIE.

C'eſt mon époux.

CHRÉMÈS.

Que devez-vous m'apprendre ?

GLICERIE, *en montrant ſon contrat de mariage.*

Tenez, liſez, voilà des gages de ſa foi.
De plus, j'ai pour témoins les dieux, Miſis & moi.
Vous, en qui je crois voir un protecteur, un pere,
Ne m'abandonnez pas à toute ma miſere.
En m'ôtant mon époux, vous me donnez la mort.
Vous pouvez d'un ſeul mot faire changer mon ſort.
C'eſt donc entre vos mains qu'aujourd'hui je confie
Mon repos, mon bonheur, ma fortune, & ma vie.

CHRÉMÈS.

Que veux dire ceci ? Je tremble, & dans mon cœur
Un ſecret mouvement me parle en ſa faveur.

SCENE IX.

DAVE, GLICERIE, MISIS, CHRÉMÈS.

DAVE.

HÉ, Meſſieurs les nigauds ! hé bien ! c'eſt un homme ivre ;
Pourquoi le harceler ? Ceſſez de le pourſuivre.
Peſte ſoit les benêts ! Ah ! Meſdames, c'eſt vous ?
Vous pourriez apporter du trouble parmi nous.
Détalez promptement. Vîte, qu'on ſe retire.

GLICERIE.

Miſis, entendez-vous ce qu'il ôſe me dire ?

MISIS, *à Dave.*

Songes-tu bien, pendart ?....

DAVE.

Ces cris ſont ſuperflus ;
Rendez-moi ce contrat, & qu'on n'en parle plus.

MISIS.

Il rêve, il extravague.

DAVE.

Un pareil mariage
Eſt, vous le ſavez bien, un conte, un badinage.
D'ailleurs, vous gagnerez dans un tel changement.

Vous perdrez un époux, conſervant un amant.
Pamphile vous verra ſans crainte, ſans myſtere,
Lorſque....

CHRÉMÈS.

Je m'embarquois dans une belle affaire.

DAVE.

Qu'entends-je ?

CHRÉMÈS.

Ah, juſte Ciel! quel horible malheur!

DAVE.

Je ne me trompe point. Hé quoi! c'eſt vous, Monſieur!
Mais que faites-vous donc avec cette Andrienne ?
Bon dieu! de l'écouter vous donnez-vous la peine ?

GLICERIE.

Quoi ? toi-même, méchant, pour ſéduire mon cœur...

DAVE.

Que vient-elle conter!

MISIS.

Le fourbe, l'impoſteur!

DAVE.

N'a-t-elle pas juré qu'elle étoit Citoyenne ?

GLICERIE.

Oui, je le ſuis.

DAVE, *à Chrémès.*

Pour peu qu'elle vous entretienne ;
Elle vous en dira de toutes les façons :
Mais vous, prenez cela pour autant de chanſons.

CHRÉMÈS.

Le contrat que voici, n'eſt pas une chimere.

DAVE.

Il eſt vrai, mais enfin ce n'eſt pas une affaire.
En deux heures au plus on caſſe tout cela.

CHRÉMÈS.

Mais qu'ai-je affaire moi, de cet embarras-là ?

DAVE.

Vous imaginez-vous qu'elle ſoit Citoyenne ?

CHRÉMÈS.

Qu'elle la ſoit ou non, ma fille Philumene
N'aura point pour époux Pamphile, & je m'en vais....

DAVE.

Mais vous n'y ſongez pas ?

CHRÉMÈS.

Il ne l'aura jamais.

DAVE.

Ah, Monſieur !

CHRÉMÈS.

C'en eſt trop.

DAVE.

Écoutez. Je vous prie.....

CHRÉMÈS.

Retire-toi, te dis-je, & ſans cérémonie.

DAVE.

Quoi, vous voulez encor ?

CHRÉMÈS.

Je veux ce qu'il me plaît.

DAVE.

Mais vous ne ſavez pas la choſe comme elle eſt.

CHRÉMÈS.

Ah ! je n'en ſais que-trop.

DAVE.

Que je vous parle.

CHRÉMÈS.

Arrête :

Ou bien de ce bâton je te caſſe la tête.

DAVE.

Tuez-moi.

CHRÉMÈS.

Ce maraud veut me pouſſer à bout.

DAVE.

Allez où vous voudrez, je vous ſuivrai par-tout.

SCENE X.

GLICERIE, MISIS.

GLICERIE.

DE tous les malheureux, non, le plus miſérable,
N'a jamais éprouvé d'infortune ſemblable.
Quoi, Miſis! je me vois, & dans un même jour,
Trahir, perſécuter, inſulter tour-à-tour.
Au milieu de mes maux, j'ai ſouffert ſans colere
La trahiſon du fils & l'injure du pere;
J'ai demeuré muette à toutes mes douleurs:
Un eſclave à préſent me fait verſer des pleurs.

SCENE XI.

PAMPHILE, GLICERIE, DAVE, MISIS.

PAMPHILE.

AH! fuyons. Puiſque Dave a trompé mon attente,
C'eſt ma ſeule reſſource, il faut que je la tente.

GLICERIE.

Quel ſort!

DAVE.

Puisqu'envers nous le Ciel est adouci,
Retournons, & voyons ce qui se passe ici.

PAMPHILE, *à Glicerie.*

Quoi! c'est vous!

GLICERIE.

A mes yeux, ingrat, peux-tu paroître?

MISIS, *à Dave.*

Ah, te voilà, bourreau! je t'étranglerai, traître.

GLICERIE, *à Pamphile.*

Lâche.

PAMPHILE.

Qu'injustement vous soupçonnez mon cœur!

MISIS, *à Dave.*

O chien!

DAVE.

Moi, qui deviens votre libérateur!

GLICERIE, *à Pamphile.*

Va, monstre.

PAMPHILE.

Y songez-vous, ma chere Glicerie?

MISIS, *à Dave.*

Je te veux...

DAVE, *à Misis qui se veut jetter sur lui.*

Arrêtez, Madame la Furie,
Nous n'avons pas le tems de quereller en vain.
Remettons, s'il vous plaît, les procès à demain.
Pour vous servir tous deux, j'ai fait une imposture;
(*A Pamphile.*)
J'ai dit que vous étiez un ingrat, un parjure:
(*A Glicerie.*)
Devant Chrémès aussi je viens de l'insulter,
La fourbe sans cela ne pouvoit subsister.

MISIS.

Maraud, tu nous as fait une frayeur mortelle.

DAVE.

La chose en a paru beaucoup plus naturelle.
Chacun de vous a fait son rôle, mais fort bien:
Et je crois que l'on doit être content du mien.
Après bien des travaux, des soins & de la peine,
Je crois que nous aurons le tems de prendre haleine.

PAMPHILE.

Ah, Dave!...

DAVE.

Les discours ne sont pas de saison.
Rentrons tous, vous saurez le reste à la maison.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Mon amitié, Simon, & solide & sincere,
En a fait beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire.
Pour le bien de ma fille enfin, grâces aux Dieux,
Le hasard assez tôt m'a fait ouvrir les yeux.
Ne me parlez donc plus d'hymen de votre vie.

SIMON.

Je ne cesserai point. Chrémès, je vous supplie
De conclurre au plutôt ; vous me l'avez promis.

CHRÉMÈS.

En vérité, Monsieur, cela n'est pas permis.
A l'injuste desir, au soin qui vous possede,
Aveuglément soumis il faudra que je cede!
Sous les dehors trompeurs d'une vaine amitié,
Vous viendrez m'égorger sans égards, sans pitié?
Allez, pensez-y mieux. L'amitié qui nous lie,
De moi n'exige point une telle folie.

SIMON.

Hé! comment donc?

CHRÉMÈS.

Cela se peut-il demander?
A vos empressements obligé de céder,
Je prenois pour mon gendre (oh le beau mariage!)
Un homme que l'on sait qu'un autre amour engage;
Et j'exposois ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs;
Et voulant retirer votre fils de l'abîme,
Ma fille en devenoit l'innocente victime.
A la chose, en un mot, je n'ai point résisté,
Tant que j'ai cru la voir par un certain côté.
Je vous ai tout promis, quand elle étoit faisable.
Mais enfin aujourd'hui qu'elle est impraticable,
Ne perdez plus le tems en propos superflus;
C'est trop, épargnez-vous la honte d'un refus.
Cette femme, bien plus, est, dit-on, Citoyenne.

SIMON.

Est-ce là, dites-moi, ce qui vous met en peine?
Quoi! vous arrêtez-vous à de pareils discours?
De ces sortes de gens voilà tous les détours.
Elles ont inventé cette fourbe, & bien d'autres,
Pour rompre absolument mes desseins & les vôtres,
Si Philumene étoit liée avec mon fils,
Tous ces contes en l'air seroient bientôt finis.

CHRÉMÈS.

CHRÉMÈS.

Il a, vous le ſavez, épouſé Glicerie.

SIMON.

Ah! ne le croyez pas, Monſieur, je vous en prie.

CHRÉMÈS.

Mais j'ai vu le contrat.

SIMON.

Viſion.

CHRÉMÈS.

Je l'ai vu.

SIMON.

Cela ne ſe peut point, elles vous ont déçu.

CHRÉMÈS.

J'ai bien vu plus encor. Tantôt cette Andrienne
A Dave ſoutenoit qu'elle étoit Citoyenne;
Ils ſe ſont querellés; mais vraiment, tout de bon.

SIMON.

Chanſon que tout cela, mon cher Chrémès, chanſon.

SCENE II.

DAVE, CHRÉMÈS, SIMON.

DAVE, *sans voir Simon ni Chrémès.*

SOYEZ tous en repos, allez, je vous l'ordonne.

CHRÉMÈS.

Dave sort de chez elle.

SIMON.

Ah, bons Dieux!

CHRÉMÈS.

Je m'étonne...

DAVE.

Et bénissez les Dieux, cet étranger & moi.

SIMON.

Je ne puis vous cacher mon trouble & mon effroi.

DAVE.

Jamais homme ne vint plus à propos, je meure.

SIMON.

Qui vante-t-il si fort? Sachons-le tout-à-l'heure.

DAVE.

Entre leurs jours heureux qu'ils comptent celui-ci.

SIMON.

Je m'en vais lui parler.

DAVE.

C'est mon Maître, c'est lui.
Il m'aura vu sortir. Dans quelle peine extrême....

SIMON.

C'est vous, le beau garçon?

DAVE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.
Voilà Chrémès encore, & je vous vois aussi.
Je me réjouïs fort de vous trouver ici.
Tout est prêt là-dedans.

SIMON.

Tu t'en mets fort en peine!

DAVE.

Dans tous les environs, Monsieur, je me promene.
Mais à la fin lassé d'aller & de venir,
J'attendois.... Entrez donc. Ne va-t-on pas finir?

SIMON.

Va, va, nous finirons. Mais dis-moi par avance....

DAVE.

En vérité, Monsieur, j'en meurs d'impatience.

SIMON.

Réponds-moi sur le champ, point de digression.

Tu sors de ce logis ? A quelle occasion ?

DAVE.

Moi ?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Moi ?

SIMON.

Toi, toi, toi. Voilà bien du mystere ;

DAVE.

Je n'y fais que d'entrer.

SIMON.

Ce n'est pas là l'affaire ;
Le tems ne nous fait rien. Je veux savoir pourquoi
Tu vas dans ce logis. Sans tarder dis-le moi.

DAVE.

Mais moi-même, Monsieur, j'ai peine à le comprendre.

SIMON.

Hé bien ?

DAVE.

Nous étions las & fatigués d'attendre.

SIMON.

Qui ?

DAVE.

Votre fils & moi.

SIMON.

Pamphile eſt là-dedans ?

DAVE.

Nous y ſommes entrés tous deux en même tems.

SIMON.

Que me dit ce maraud ? Ah, juſte Ciel ! je tremble.
Ne m'avois-tu pas dit qu'ils étoient mal enſemble ?

DAVE.

Je vous le dis encore.

SIMON.

Et pourquoi donc cela ?

CHRÉMÈS.

C'eſt pour la quereller, ſans doute, qu'il y va.

DAVE.

Vous ne ſavez pas tout : & je vais vous apprendre
Une choſe qui doit ſans doute vous ſurprendre.
Il arrive à l'inſtant je ne ſais quel vieillard,
Dont le port, la fierté, l'action, le regard,
Nous l'a fait croire à tous un homme d'importance.
Il a beaucoup d'eſprit, n'a pas moins d'éloquence,
Et dans tous ſes diſcours brille la bonne-foi.

SIMON.

Il me fera tourner la cervelle, je croi.
Mais enfin, ce vieillard que tout le monde admire,

Que fait-il ?

DAVE.

Rien. Il dit ce que je vais vous dire.

SIMON.

Dis-le nous donc.

DAVE.

Monsieur, il jure par les Dieux....

SIMON.

Hé ! laisse-le jurer ; acheve, malheureux.

DAVE.

Mais....

SIMON.

Si tu ne finis ...

DAVE.

Il dit que Glicerie
Doit retrouver ici ses parents, sa patrie,
Et qu'elle est Citoyenne enfin.

SIMON.

Ah, le fripon !
Holà, Dromon ?

DAVE.

Hé ! quoi ?

SIMON.

Dromon, Dromon, Dromon !

DAVE.

Écoutez.

SIMON.

Pas un mot. Dromon, Dromon? Ah, traître!

DAVE.

Hé! de grâce, Monsieur...

SIMON.

Je te ferai connoître....

SCENE III.

DROMON, SIMON, DAVE, CHRÉMÈS.

DROMON.

QUE vous plaît-il, Monsieur?

SIMON.

Enleve ce faquin.

DROMON.

Qui donc?

SIMON.

Ce malheureux, ce pendart, ce coquin.

DAVE.

La raison?

SIMON.

Je le veux, prends-le tout au plus vîte.

DAVE.

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît ?

SIMON.

Tu le ſauras enſuite.

DAVE.

Si je vous ai menti, qu'on m'étrangle.

SIMON.

Maraud !

Je ſuis ſourd ; tu ſeras ſecoué comme il faut.

DAVE.

Et ſi ce que j'ai dit ſe trouve véritable ?

SIMON, *à Dromon.*

Garde, & ſerre-moi bien cette engeance du diable ;
Pieds & poings garottés.

DAVE.

Mon cher Maître ! pardon.

SIMON.

Va, va, je t'apprendrai ſi je le ſuis ou non.

SCENE IV.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Et pour Monſieur mon fils, dans peu de tems j'eſpere
Que je lui montrerai ce qu'on doit à ſon pere.

CHRÉMÈS.

Modérez vos tranſports ; un peu moins de courroux.

SIMON.

En uſe-t-on ainſi ? Je m'en rapporte à vous.
Pour ſavoir, pour ſentir mon affreuſe diſgrâce,
Hélas ! il faudroit être un moment à ma place ;
Tant de peines, de ſoins, d'égards & d'amitié !
De mon ſort malheureux n'avez-vous point pitié ?
Holà, Pamphile, holà ; Pamphile, holà, Pamphile !
Tant d'éducation lui devient inutile !

SCENE V.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMES.

PAMPHILE.

Pourquoi donc tant crier ? Qui m'appelle ſi fort ?
Que me veut-on ? Mon pere ! ah, bons Dieux ! je ſuis mort.

SIMON.

Hé bien ! le plus méchant....

CHRÉMÈS.

Mon cher Simon, de grâce,
N'employez point ici l'injure & la menace.

SIMON.

Hé quoi! me faudra-t-il dans ces occasions
Chercher, choisir des mots & des expressions?
En est-il d'assez forts? Enfin, ton Andrienne,
Qu'en dit-on à présent? Est-elle Citoyenne?

PAMPHILE.

On le dit.

SIMON.

Juste Ciel, quelle audace! On le dit!
Hé quoi! Le malheureux a-t-il perdu l'esprit?
S'excuse-t-il enfin? Voit-on sur son visage
D'un léger repentir le moindre témoignage?
Malgré les loix, les mœurs, contre ma volonté,
Il aura l'insolence & la témérité
D'épouser avec honte une femme étrangere?

PAMPHILE.

Que je suis malheureux!

SIMON.

Vous ne pouvez le taire.
Mais est-ce d'aujourd'hui que vous le connoissez?
Vous l'êtes dès long-tems plus que vous ne pensez.
Dès-lors que votre cœur s'est plongé dans le vice,
Qu'il n'a plus écouté qu'un aveugle caprice,
Dès ce tems, dès ce tems, Pamphile, vous deviez
Vous donner tous les noms qu'alors vous méritiez.
Mais pourquoi vainement travailler ma vieillesse?

Pourquoi pour un ingrat me tourmenter ſans ceſſe ?
Qu'il s'en aille, qu'il vive avec elle, il le peut.
Il faut abandonner un fils lorſqu'il le veut.

PAMPHILE.

Mon pere !

SIMON.

Votre pere ! ah ! ce pere, Pamphile,
Ce pere déſormais vous devient inutile ;
Vous vous êtes choiſi vous-même une maiſon ;
Vous avez pris vous-même une femme. A quoi bon
Proférez-vous encor ce ſacré nom de pere,
Vous, qui n'avez plus d'yeux que pour cette étrangere ;
Vous qui prenez le ſoin, contre la bonne foi,
D'apoſter un témoin pour agir contre moi ;
Qu'il nous montre comment il la croit Citoyenne.

PAMPHILE.

Mon pere, un ſeul moment que je vous entretienne.

SIMON.

Hé ! que me dira-t-il ?

CHREMÈS.

Écoutez, il faut voir.

SIMON.

Que j'écoute !

CHREMÈS.

Monſieur, c'eſt le moindre devoir.

SIMON.

Par de trompeurs difcours penfe-t-il me furprendre?

CHRÉMÈS.

Mais pour le condamner, au moins faut-il l'entendre.

SIMON.

Hé bien! soit, j'y confens; qu'il parle promptement.

PAMPHILE.

J'avoûrai donc, mon pere, & fans déguifement,
Duffé-je être cent fois plus malheureux encore,
Qu'après vous, Glicerie eft tout ce que j'adore;
Et fi le crime eft grand d'adorer fes appas,
C'eft un crime qu'au moins je ne vous cache pas.
Après cela parlez, je n'ai plus rien à dire.
Ordonnez, à vos loix je fuis près de foufcrire.
Malgré des feux enfin dès long-tems allumés,
Brifez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Je fuis près, s'il le faut, d'en époufer une autre;
Je n'ai de volonté, mon pere, que la vôtre.
Mais une grâce encor que j'ôfe demander;
Ne la refufez pas, daignez me l'accorder.
Pour détruire un foupçon que ce vieillard fait naître,
Permettez qu'à vos yeux on le faffe paroître.

SIMON.

Qu'il paroiffe à mes yeux?

PAMPHILE.

Mon pere, s'il vous plaît.

CHRÉMÈS.

Ce qu'il demande eſt juſte, & pour ſon intérêt
Il doit....

PAMPHILE.

Accordez-moi cette derniere grâce.

SIMON.

Qu'il vienne.

SCENE VI.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Je fais tout ce qu'il veut que je faſſe;
Pourvu que je ſois sûr qu'il ne me trompe pas.

CHRÉMÈS.

Monſieur, il faut ſur-tout éviter les éclats;
Et plus la faute eſt grande, & plus on doit ſe taire:
Punir légerement, c'eſt aſſez pour un pere.

SCENE VII.

CRITON, CHRÉMÈS, SIMON, PAMPHILE.

CRITON.

Glicerie, en un mot, ou plutôt l'équité,
M'oblige à ſoutenir la ſimple vérité.

CHRÉMÈS.

N'eſt-ce pas là Criton d'Andros?

CRITON.

Oui, c'eſt lui-même.

CHRÉMÈS.

Quel plaiſir de vous voir!

CRITON.

Ah! ma joie eſt extrême.

CHRÉMÈS.

Mais dans Athenes, vous! quel haſard vous conduit?

CRITON.

Plus à loiſir, Monſieur, vous en ſerez inſtruit.
N'eſt-ce pas là Simon, le pere de Pamphile?

CHRÉMÈS.

C'eſt lui-même.

SIMON.

Le bruit qu'on répand dans la ville
Partiroit-il de vous? En ſeriez-vous l'auteur?

CRITON.

Je ne ſais pas quel bruit il court ici, Monſieur.

SIMON.

Quoi! n'avez-vous pas dit que cette Glicerie
Eſt Citoyenne?

CRITON.

Oui. J'en réponds sur ma vie.

SIMON.

Arrivez-vous exprès pour soutenir ceci ?

CRITON.

Comment donc ! Et pour qui me prenez-vous ici ?

SIMON.

Vous imaginez-vous que sans bruit, sans murmure,
On laissera passer une telle imposture ?
Qu'il vous sera permis d'employer vos talents,
A corrompre l'esprit, les mœurs des jeunes gens,
Sous le flatteur espoir d'une fausse promesse ?

CRITON.

Juste Ciel ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ?

SIMON.

Hé ! vous figurez-vous qu'un mariage heureux
Soit le terme & le prix d'un amour si honteux ?

PAMPHILE, *à part.*

Grands Dieux ! cet étranger aura-t-il le courage ?....

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Vous changeriez bientôt de ton & de langage,
Si vous le connoissiez. Il est homme de bien,
Tout le monde le sait.

SIMON.

Et moi, je n'en crois rien.
Quoi donc! impunément ôse-t-il dans Athenes
Renverser nos desseins, & rire de nos peines?
A de semblables gens peut-on ajouter foi?

PAMPHILE, *à part.*

Ah! si cet étranger étoit proche de moi,
J'aurois à lui donner un conseil admirable.

SIMON, *à Criton.*

Affronteur!

CRITON.

Écoutez....

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Êtes-vous raisonnable?
(*A Criton.*)
Ne vous attachez point à ce qu'il dit, Criton.
La colere l'aveugle, & trouble sa raison.

CRITON.

Et moi; je lui dirai, s'il n'apprend à se taire,
Des choses sûrement qui ne lui plairont guère.
S'il a tant de chagrins qu'il accuse le sort:
Mais de s'en prendre à moi, certes, il a grand tort.
Je n'ai rien dit de faux; c'est ici la patrie
De celle que l'on nomme aujourd'hui Glicerie:
Et je puis le prouver, & même en quatre mots.

CHRÉMÈS.

Faites-le donc, Monsieur.

CRITON.

Assez proche d'Andros ;
Un vieux Athénien tourmenté par l'orage ....

SIMON.

Ce vieux Athénien sans doute fit naufrage ?
C'est le commencement d'un roman, écoutons.

CRITON.

Je ne dirai plus mot.

CHRÉMÈS.

De grâce, poursuivons.

CRITON.

Ce vieux Athénien, & cette jeune fille,
Du pere de Chrysis, de toute sa famille,
Reçurent les secours qu'on doit aux malheureux ;
L'Athénien mourut, l'enfant resta chez eux.

CHRÉMÈS.

De cet Athenien le nom ?

CRITON.

Le nom, Pha.... nie.

CHRÉMÈS.

Ah, Dieux !

CRITON.

Oui, c'est son nom.

CHRÉMÈS.

Que j'ai l'âme saisie!

CRITON.

Bien plus, il se disoit, je crois, Rhamnusien.

CHRÉMÈS.

O Ciel!

CRITON.

Ce que je dis, tout Andros le sait bien.

CHRÉMÈS.

De cette fille enfin se disoit-il le pere?

CRITON.

Il disoit que c'étoit la fille de son frere.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille, c'est-elle! enfin donc la voilà.
Ah, Jupiter!

SIMON.

Comment! que me dites-vous là?

PAMPHILE.

En croirai-je mes yeux, mon cœur & mon oreille?

SIMON.

Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille.

Mais éclairciſſez-nous, faites-nous concevoir....

CHRÉMÈS.

En un inſtant, Monſieur, vous allez tout ſavoir.
Phanie....

SIMON.

Eh bien, Phanie?

CHRÉMÈS.

Eh bien! c'étoit mon frere;
Qui, cherchant un deſtin à ſes vœux moins contraire,
S'embarqua pour aller en Aſie où j'étois,
Prit ma fille avec lui, comme je ſouhaitois;
Et depuis en voici la premiere nouvelle.
Je n'ai plus entendu parler de lui ni d'elle.

PAMPHILE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Les Dieux changeroient-ils mon ſort en un moment?

CHRÉMÈS.

Ce n'eſt pas encor tout, il me reſte un ſcrupule.
Le nom ne convient pas.

CRITON.

Attendez...

PAMPHILE.

Paſibule.
Je ne puis plus long-tems demeurer aux abois;
Elle m'a dit ce nom plus de cent-mille fois.

CRITON.

Juftement, le voilà.

CHRÉMÈS.

Mon cher Criton, c'eft elle.

SIMON.

Vous voulez bien, Monfieur, que, plein du même zele,
Plus content, plus furpris qu'on ne fauroit penfer...

CHRÉMÈS.

Allons, Criton, allons la voir & l'embraffer.
Monfieur, un long difcours me feroit trop attendre.
Je vous donne une brû, vous me donnez un gendre,
Il fuffit.

SCENE VIII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE.

MON cher pere!

SIMON.

Ah! mon fils, levez-vous,
Et béniffez les Dieux qui travaillent pour nous.

PAMPHILE.

Mais Dave ne vient point.

SIMON.

Une importante affaire

Le retient.

PAMPHILE.

Et quoi donc ?

SIMON.

Il eſt lié.

PAMPHILE.

Mon pere !

SIMON.

Je vais à la maiſon ; mais calmez vos tranſports.

SCENE IX.

PAMPHILE, CARIN.

PAMPHILE.

Mon pere, j'y ferois d'inutiles efforts.
Non, les Dieux tout-puiſſants, dans leur gloire ſuprême,
N'ont rien de comparable à mon bonheur extrême.

CARIN, *à part.*

Tout ſuccéderoit-il au gré de nos deſirs ?

PAMPHILE.

A qui pourrai-je donc annoncer mes plaiſirs ?

CARIN.

Mais dites-moi, d'où part une ſi grande joie ?

PAMPHILE.

Voici Dave à propos que le Ciel me renvoie.
Je ſais combien pour moi ſon zele & ſon ardeur
Lui feront partager ma joie & mon bonheur.

SCENE X.

PAMPHILE, DAVE, CARIN.

PAMPHILE.

Dave, je t'affranchis.

DAVE.

Monſieur, je vous rends grâce.

PAMPHILE.

D'un injuſte deſtin je brave la menace.
Ignores-tu le bien qui vient de m'arriver?

DAVE.

Ignorez-vous le mal que je viens d'éprouver ?

PAMPHILE.

Je le ſais, mon enfant.

DAVE.

Monſieur, c'eſt l'ordinaire.
Le mal ſe fait d'abord, du bien on fait myſtere.

PAMPHILE.

Ma chere Glicerie a trouvé ſes parents.

DAVE.

Que dites-vous?

PAMPHILE.

Je ſuis dans des raviſſements....
Son pere eſt mon ami; Chrémès.

DAVE.

Eſt-il poſſible?

CARIN.

Que je vous marque au moins combien je ſuis ſenſible...

PAMPHILE.

Vous ne pouviez venir plus à propos, Monſieur.
Partagez mes plaiſirs, partagez mon bonheur.

CARIN.

Je ſais tout. Maintenant....

PAMPHILE.

Soyez en aſſurance.
Je ne vous donne point une vaine eſpérance.

CARIN.

Hélas! si vous pouviez....

PAMPHILE.

Tous les Dieux sont pour moi.
Allons chez Glicerie, & nous verrons...(*A Dave.*) Pour toi,
Va-t-en dans le logis, & reviens pour me dire
Si tout est prêt, & quand je pourrai l'y conduire.

SCENE DERNIERE.

DAVE, *seul.*

Pour vous, Messieurs, je crois (& soit dit entre nous)
Qu'à présent vous pouvez aller chacun chez vous.
Ils auront là-dedans beaucoup plus d'une affaire,
Des contrats à passer, mille contes à faire;
Ils ne sortiront pas, j'en réponds, de long-tems:
Faites donc retentir vos applaudissements.

FIN.